ARDOUIN-DUMAZET



PARIS

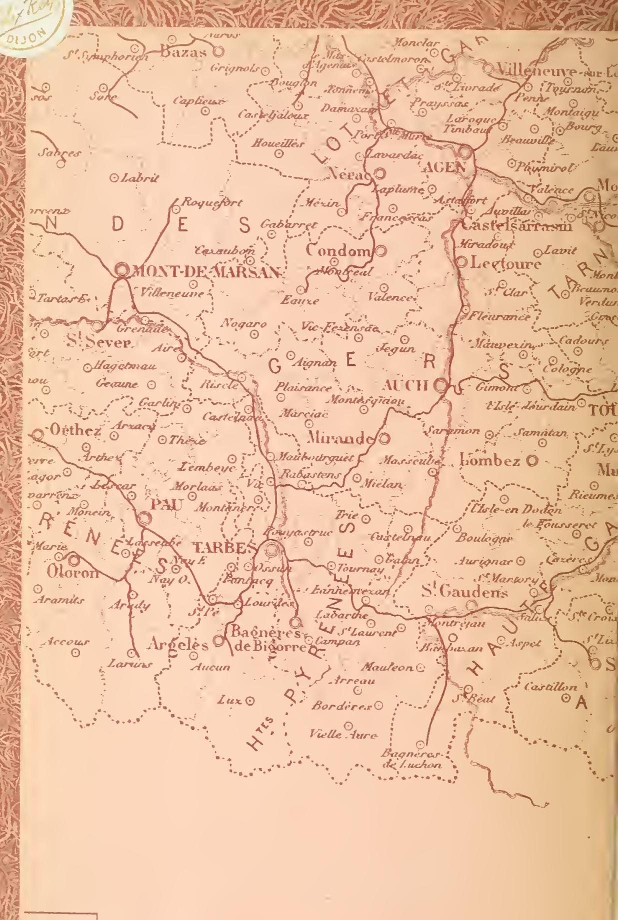
BERGER-LEVRAULT ET Cie

MIDI

HAUT-LANGUEDOC

Sidobre
Minervois
Cabardès
Lauragais
Carcassès
Corbières
Razès
Mirepoix
Toulousain
Volvestre
Nebouzan
Comminges





38.39

Carte d'orientation. — Extrait de la carte canto

 (Voir page 4)

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le COMPTOIR NATIONAL délivre, contre provision préalable, des chèques et des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Ordres de Bourse

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS se charge d'exécuter à la Bourse de Paris et sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, les ordres d'achat qui lui sont transmis par les clients.

Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer du Nord, de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, etc., aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Location de Coffres-Forts



Le COMPTOIR NATIONAL met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, à l'Agence U, 49, avenue des Champs-Élysées et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

TARIF DE LOCATION							
MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.........	0m25	0m25	0m50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2.........	0m25	0m65	0m50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.........	0m65	0m65	0m55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4......... Coffre-fort entier	2m25	1m30	0m50	»	100 »	»	400 »

Dépôts de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait.*

Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Garantie contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le COMPTOIR NATIONAL a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, Le Havre, La Bourboule, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, etc. ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

SALON DES ACCRÉDITÉS, BRANCH OFFICE

Bureaux de Quartier dans Paris

A - Boulevard St-Germain, 147.
B - Rue de Rivoli, 108.
C - Boulevard Diderot, 23.
D - Rue Rambuteau, 11.
E - Rue Turbigo, 16.
F - Place de la République, 21.
G - Rue de Flandre, 24.
H - Rue du 4-Septembre, 2.
I - Boulevard Magenta, 80-82.
K - Boul. Richard-Lenoir, 92.
L - Rue de Clichy, 86.
M - Avenue Kléber (Passy), 87.
N - Avenue Mac-Mahon, 35.
O - Boul. Montparnasse, 71.
P - Faubourg St-Antoine, 27.
R - Boulevard Saint-Michel, 53.
S - Avenue des Gobelins, 2 *bis*.
T - Avenue de Villiers, 1.
U - Avenue des Champs-Elysées, 49.
V - Avenue d'Orléans, 85.
X - Rue du Commerce, 69 (Grenelle).
Y - Faubourg Saint-Honoré, 124.
Z - Boulevard Haussmann, 89.
AB - Rue Ménilmontant, 39.
AD - Boulevard Barbès, 25.

Bureaux de Banlieue

ASNIÈRES, 6, rue Saint-Denis. | CHARENTON, 50, rue de Paris. | ENGHIEN, 47, Grande-Rue. | LEVALLOIS-PERRET, 3, place de la République. | MONTREUIL-SOUS-BOIS, 48, rue du Pré. | NEUILLY-SUR-SEINE, 92, avenue de Neuilly. | SAINT-DENIS, 84, rue de Paris.

Agences en France

Abbeville
Agen
Aix-en-Provence
Alais
Amiens
Angoulême
Arles
Avignon
Bagnères-de-Luchon
Bagnols-s-Cèze
Bar-sur-Seine
Beaucaire
Beaune
Beauvais
Bédarieux
Belfort
Bergerac
Béziers
Bordeaux
Bourboule (la)
Caen
Calais
Cannes
Carcassonne
Castres
Cavaillon
Cette
Chagny
Chalon-s-Saône
Châteaurenard
Châtillon-sur-Seine
Clermont-Ferrand
Clermont-l'Hérault
Cognac
Condé-s-Noireau
Dax
Deauville-Trouville
Dieppe
Dijon
Douai
Dunkerque
Elbeuf
Epernay
Epinal
Ferté-Macé (la)
Firminy
Flers
Gray
Havre (le)
Hazebrouck
Issoire
Jarnac
Lézignan
Libourne
Lille
Limoges
Lyon
Manosque
Mans (le)
Marseille
Mazamet
Mont-de-Marsan
Mont-Dore (le)
Montpellier
Nancy
Nantes
Narbonne
Nice
Nimes
Nogent-sur-Seine
Orange
Orléans
Périgueux
Perpignan
Reims
Riom
Rive-de-Gier
Roanne
Roubaix
Rouen
Royat
Saint-Chamond
Saint-Dié
Saint-Etienne
Saint-Junien
Salon
Soissons
Toulouse
Tourcoing
Tours
Trouville-Deauville
Troyes
Valenciennes
Versailles
Vichy
Villefranche-s-Saône
Villeneuve-s-Lot
Vire

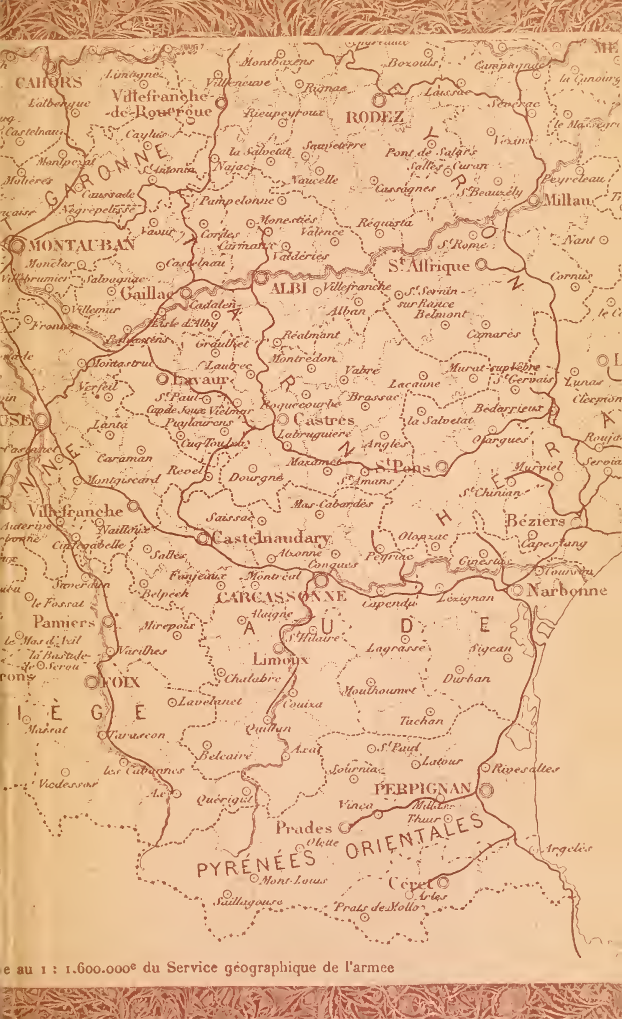
Agences dans les Colonies et Pays de protectorat

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Majunga, Tamatave, Tananarive, Diégo-Suarez, Mananjary, Tuléar.

Agences à l'Étranger

Bruxelles, Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Melbourne, Sydney, New-Orléans, Tanger.

Paris. — Imp. C. LAMY. 124, bd de la Chapelle. 17332



e au 1 : 1.600.000e du Service géographique de l'armee

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

3ème Série

HAUT-LANGUEDOC



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné. Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais. Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.

Sous presse : 39e Série : Pyrénées, partie orientale. — 40e Série : Pyrénées, partie centrale. — 41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

En préparation : 42e Série : Valois et Parisis. — 43e Série : La Brie. — 44e Série : Gâtinais et Hurepoix. — 45e Série : De Beauce en Vexin. — 46e à 48e Série : Paris.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

38e SÉRIE

Haut-Languedoc

CÉVENNES OCCIDENTALES — MINERVOIS
CABARDÈS — MONTAGNE-NOIRE — LAURAGAIS
CARCASSÈS — RAZÈS
KERCORBIS — MIREPOIX — AGANAGUÈS — TOULOUSAIN
PARTIES DU NEBOUZAN ET DU COMMINGES

(Parties des départements du *Tarn,* de l'*Hérault,* de l'*Aude,* de l'*Ariège* et de la *Haute-Garonne.*)

Avec 26 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1904

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 38e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LE SIDOBRE ET LACAUNE

Le Club alpin en pays castrais. — La section du Sidobre. — Burlats. — Sur la route de Lacaune. — Le vallon du Lézert. — La Durenque. — Les premiers blocs de granit. — Saint-Salvy-de-la-Balme. — La roche tremblante des Sept-Faux. — Le Casse-Caillou. — Peyro-Clabado. — Les « coumpayrés ». — Le saut de Luzières. — Brassac. — Le plateau de la Salvetat. — Vabre et le Gijou. — Dans les monts de Lacaune.

Lacaune. Juillet.

Castres possède une section du Club alpin; elle pourrait s'appeler la « Montagne-Noire », mais elle a pris le nom plus sonore de Sidobre. Ce mot ne dit évidemment pas grand'chose à la masse du public, le Sidobre n'étant pas un de ces massifs célèbres par leur hauteur, leurs neiges ou leur rôle dans l'orographie et l'hydrographie du pays. Il a fallu l'extension du tou-

risme et le goût des bizarreries de la nature pour faire connaître ce chaos de rochers granitiques, comparable aux amas de Ploumanac'h et de Huelgoat en Bretagne et à certaines parties, moins curieuses, d'ailleurs, de la Margeride[1].

Castres espérait attirer son contingent des visiteurs séduits par les causses et leurs cañons en faisant connaître le Sidobre; un mouvement s'est produit en effet, secondé par le Club alpin et le Touring-Club. Ce petit coin de France de médiocre étendue — dix kilomètres sur huit — a été exploré avec soin, toutes ses curiosités : roches tremblantes, blocs fantastiques, entassements, traînées de roches énormes ou *coumpayrés* ont été catalogués, des itinéraires ont été tracés. Nulle contrée n'est mieux connue désormais.

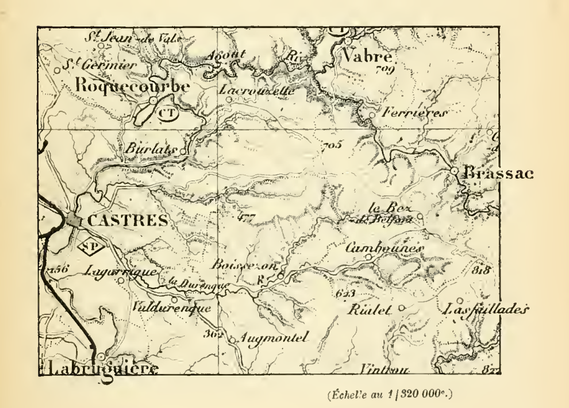
Peut-être les Castrais auraient-ils tort de compter sur le seul Sidobre pour amener la foule; si leur aimable ville veut devenir un centre d'excursions, elle devra faire pour la Montagne-Noire et l'Espinouze ce qu'elle a accompli pour les amas de rochers de sa banlieue, alors elle retiendra les visiteurs, pour qui les seules attractions du Sidobre sont peut-être assez maigres.

---

1. Sur Ploumanac'h et Huelgoat voyez la 5e série du *Voyage en France;* sur la Margeride, les 33e et 34e séries.

Le plateau a l'avantage d'être à proximité de la ville et de permettre chaque jour le retour à l'hôtel, chose précieuse, les gîtes étant rares au milieu des granits fantasmagoriques que l'on va visiter.

La route de Lacaune traverse en entier cet



(Échelle au 1/320 000e.)

étrange pays, une autre longeant l'Agout, une troisième suivant la vallée de la Durenque ; ces deux dernières se réunissent à Brassac, et des embranchements transversaux permettent de sillonner la région en tous sens. La voie centrale quitte Castres au delà des vastes quartiers d'artillerie et pénètre au sein de prairies parcou-

rues par l'Agout sinueux. Des champs de maïs, de jeunes vignes reconstituées, des chaumes par lesquels vaguent des troupeaux de porcs couvrent les pentes de la terrasse qui borde le Sidobre. Les collines se rapprochent et enserrent l'Agout entre des parois schisteuses de teinte sombre, rappelant sous un ciel du Midi les gorges de la Meuse entre Charleville et Givet[1]. Dans ce défilé est le bourg de Burlats, un des coins les plus pittoresques de l'Albigeois par ses monts verdoyants, les ruines qui dominent leurs promontoires et les intéressants débris du passé qu'il eut la bonne fortune de sauver. Le château garde quelque allure, malgré sa transformation en fabrique, car Burlats est une dépendance de Castres. La seule partie intacte de l'antique palais est un pavillon roman qui a conservé cinq charmantes fenêtres géminées. La tradition veut qu'une châtelaine, Adélaïde de Burlats, y ait tenu des cours d'amour où elle attira les troubadours les plus célèbres de son temps.

Burlats possédait une abbaye; les débris de ce monastère sont une des beautés de ce site aimable où les Castrais viennent en foule le dimanche et les jours de fête. D'autres ruines

1. 20e série du *Voyage en France*.

accroissent le caractère de ce paysage. Les promeneurs peuvent remonter l'Agout, au pied de roches noires, jusqu'au méandre curieux de Roquecourbe, développé sur cinq kilomètres et dont l'isthme à 200 mètres à peine. La rivière parvient à Roquecourbe en frôlant les pentes du Sidobre, par un lit extraordinairement encombré de masses de granit. Roquecourbe est un petit centre industriel, possédant de nombreux ateliers de bonneterie.

D'étroites vallées aboutissent à la rivière maîtresse, la route de Lacaune pénètre dans l'une d'elles, arrosée par le Lézert et la suit un instant. Un superbe pin parasol marque l'entrée de ce pli du Sidobre dont le cours d'eau est une des principales curiosités du plateau, car il disparaît pendant une longue étendue sous les blocs arrondis. On entend chanter ses eaux dans leur prison de pierre, un moment interrompue et permettant l'assiette d'un moulin. Une partie du chaos est un couloir formé de roches entassées comme une succession de dolmens, on peut longtemps suivre le torrent dans cette « grotte de Saint-Dominique » : une tradition veut que le célèbre moine ait été obligé de s'y réfugier pour échapper aux Albigeois.

Le Lézert se dégage de sa prison sous le joli hameau de Tournemire aux maisons blanches, couvertes de toitures d'une teinte fanée ; tout autour le paysage est charmant : prairies très vertes, beaucoup d'arbres, superbe bétail de la race d'Anglès, particulière au pays. Dans un vallon adjacent se continue cette campagne fraîche, dont le fond est indiqué par la ligne sinueuse des aulnes et des frênes. C'est la Bretagne moins les ajoncs, mais plus lumineuse ; sauf quelques figuiers, rien ne rappelle le Midi.

Nous quittons la grande route pour suivre un val solitaire rempli de prairies et de bois. Rares sont les hameaux et les fermes; sur une croupe, le domaine de Lavergne renferme une laiterie due à l'initiative d'un armateur de Cette qui a remplacé les races du pays par des vaches schwitz et normandes. On est ici au sommet des collines qui séparent le Lézert de la Durenque. De là on voit se dérouler toute la Montagne-Noire, dominée par le sommet de Montaud et le pic de Nore.

Voici les premiers blocs dans cette direction : ce sont des amoncellements de cailloux gigantesques que des géologues fantaisistes croient avoir été amenés par des glaciers, mais M. G. Fabre, à qui l'on doit l'étude la plus complète,

la plus savante et la plus précise qui ait été faite du plateau central et du massif cévenol, y voit tout simplement un phénomène d'érosion, les parties les plus tendres de la roche ayant été désagrégées par les agents atmosphériques et les parties les plus dures restant intactes. De là ces « piles de fromages », ces formes étranges, ces roches branlantes, ces *coumpayrés* dont sont emplis les ravins.

La végétation a enveloppé ces amas: les houx et les figuiers croissent dans les interstices, le lierre tapisse les flancs de ces monstrueuses pierres. Parfois celles-ci, isolées au milieu des prairies pacagées par le bétail, donnent à ces pâtures un caractère très pittoresque. Çà et là sont de beaux groupes de châtaigniers, arbres du pays du granit.

Le nombre des blocs s'accroît, en voici toute une colline dominant le village de Saint-Salvy-de-la-Balme. Ils sont exploités en carrières par les habitants de la commune. Presque tout le monde débite cette pierre très dure, pendant les instants laissés par les soins des troupeaux et la culture. Sous le hameau, la vallée de la Durenque se creuse, profonde, en une sorte de cirque boisé et tapissé de champs de pommes de terre et de seigle. Dans ce pli sont des chaos

fort curieux et des grottes ou balmes formées par la juxtaposition des rochers.

Des hauteurs de Saint-Salvy, la vue est très belle sur les plus hauts sommets de la Montagne-Noire où rampent les nuages et sur les montagnes de Lacaune, plissées de larges combes boisées.

Par un chemin creux enfoui sous les buis et les houx, nous longeons un sauvage ravin qui conduit à d'autres amas de rochers et retrouvons la grand'route pour aller au hameau des Sept-Faux voir la plus grande des vingt-cinq pierres tremblantes du Sidobre. Les Sept-Faux sont deux maisons entre des cultures, au milieu desquelles sont creusés des silos; la récolte des pommes de terre y est placée; on vient puiser dans les réserves au fur et à mesure des besoins; cette méthode de conservation est très usitée dans toute la contrée et la Montagne-Noire.

Le roc tremblant est au sommet de blocs immenses formant un monticule sous lequel s'abritent les habitations. Sur un rocher plat sont superposés deux de ces énormes cailloux ; le plus élevé reçoit l'oscillation à l'aide d'un levier, le mouvement est d'une grande amplitude. Le propriétaire du champ a voulu tirer parti de la curiosité publique. On ne peut faire balancer la roche sans une rétribution. Afin d'empêcher les

visiteurs de donner le branle, le roc oscillant est fixé à son piédestal par une chaîne munie de son cadenas, il faut obtenir la clé pour faire agir le phénomène.

Tout autour abondent les roches singulières; aussi une auberge de la grand'route, au hameau de la Glébade, s'est-elle outillée pour recevoir les visiteurs. Des menus abondants sont rapidement préparés par l'hôtesse; le repas commence généralement par une soupe à l'oignon: on y met beaucoup d'oignons; lorsqu'ils commencent à jaunir, on ajoute deux ou trois morceaux de confit d'oie. Cette conserve est ici, comme dans tout le Midi, le plat de résistance, le fond même de l'alimentation. La graisse d'oie remplace le beurre, c'est avec elle que l'on arrose le poulet à la broche.

Au sud de la Glébade, une autre roche tremblante domine le vallon du Lézert, le Casse-Caillou, ainsi nommé parce que les mouvements oscillatoires sont tels, que des morceaux de granit placés entre le bloc mouvant et le piédestal sont brisés comme le serait une noisette.

Le plus grand nombre de ces masses de granit se trouvent au nord, sur la partie du Sidobre dont les détours de l'Agout baignent la base, entre les villages de Lacrouzette et de Ferrières.

La vallée du Lignon, qui possède de grands chaos et des roches tremblantes, est surtout visitée pour la *Peyro-Clabado,* le plus considérable des blocs du Sidobre, le plus singulier aussi. Cette masse, dont on a évalué le volume à 294 mètres cubes, repose sur un piédestal si étroit, que l'on ne peut comprendre comment il peut tenir en équilibre ; la partie la plus volumineuse déborde beaucoup en dehors de ce support et cela surprend davantage encore.

Les grands amoncellements se remarquent surtout dans les vallons qui creusent le plateau et vont aboutir à l'Agout, en formant les *coumpayrés* et sur les bords de ces traînées de formidables rochers. Lorsque l'on a quitté Peyro-Clabado et les amas voisins activement entaillés par les carriers, on rencontre, entre le chemin de Ferrières et l'Agout, les bizarreries les plus étonnantes du plateau : le Chapeau-du-Curé ; les Trois-Fromages, superposition de trois disques ; le roc de l'Oie, rappelant vaguement la silhouette de ce volatile.

Jusqu'à Ferrières, l'Agout offre d'étranges chaos de roches et ses sites les plus remarquables : dans cette partie de son cours, il forme la cascade du saut de Luzières. A Ferrières il passe au pied de superbes ruines donnant un grand

caractère au paysage. Et partout, sur les bords de la vallée, dans les ravins adjacents, sur le plateau, se rencontrent des amoncellements de blocs arrondis. Mais cela n'est pas à décrire, ce serait fastidieux.

La partie centrale du Sidobre ne présente pas ces curiosités en aussi grand nombre. Au delà des Sept-Faux, la route de Brassac ne traverse plus de rochers, elle parcourt une région très mouvementée cependant, couverte de belles moissons et de champs de pommes de terre. En ce moment on y plante le chou d'hiver, dit montagnol, chou rouge, consommé par les bêtes et par les gens. Beaucoup de jachères dont la bruyère s'est emparée.

D'abord insensible, la descente vers l'Agout s'accentue; on découvre un admirable bassin de montagnes bien cultivées ou couvertes de bois. La tour blanche coiffée d'une flèche d'ardoises du village du Bez surgit à l'écart. Le sol est mieux exploité, la pomme de terre surtout abonde, c'est la récolte dominante. Ces environs de Brassac et d'Anglès alimentent la plaine de Castres et le Narbonnais pour la pomme de terre hivernale, les plaines basses et chaudes ne faisant que la pomme de terre de primeur.

Bien que nous soyons à la fin de juillet, la

moisson n'est pas achevée encore, on y travaille activement jusqu'à Brassac, bourg très propre, formé d'une longue rue sur la grand'route et d'une vieille ville aux voies étroites et tortueuses, divisée par l'Agout en deux parties que relie un pont ogival sous lequel la rivière accourt, entre des rochers rouges qu'elle a fantastiquement creusés. Entre ce pont antique, extrêmement étroit, et le pont moderne, un château défiguré, encore flanqué de tours, fut la résidence des comtes de Brassac. La rive gauche possédait également une forteresse ; il en reste de vagues débris.

Brassac doit à l'industrie sa population assez considérable pour cette haute contrée[1]. La laine encore alimente les manufactures : filatures, fabriques de drap, de molleton, de flanelle, de sargues et de droguets. Une autre petite usine existe à Cambounès ; mais, dans l'ensemble, le pays est purement agricole ou pastoral. Le granitique canton d'Anglès ou *ségala* nourrit en quantité une race de bétail à laquelle le bourg chef-lieu a donné son nom et que l'on retrouve sur les deux rives de l'Agout, jusqu'aux sources de la rivière, sur le territoire de la Salvetat.

---

1. 1 997 habitants, dont 1 267 agglomérés.

Ces régions élevées sont d'une grande fraîcheur, grâce à l'abondance des eaux due aux pluies amenées par les vents d'ouest et la nature imperméable des roches ; le bassin supérieur de l'Agout, surtout dans le département de l'Hérault, n'est qu'une immense prairie entrecoupée de bois de hêtres ; la rivière naissante y coule entre les peupliers, sans cesse accrue par des ruisseaux descendus des monts de Lacaune ou des crêtes du Saumail. L'altitude de ce plateau de la Salvetat est grande, elle se tient sans cesse entre 900 et 1 000 mètres, aussi les monts qui l'encadrent semblent-ils de modestes collines.

L'Agout ainsi alimenté est donc de bonne heure une rivière considérable, mais il lui faudra le tribut de l'abondant Gijou pour lui donner toute son ampleur. Cette dernière rivière atteint l'Agout au-dessous de Brassac, après avoir alimenté les filatures et les nombreux tissages de laine de Vabre. Le Gijou est fort actif dans cette petite ville ; ses eaux qui ont coulé au sein d'étroits défilés — dont un, Pierre-Ségade, ou la *pierre sciée,* dit assez l'aspect de ces gorges, — sont alimentées par les pluies abondantes qui ruissellent sur les roches dures des monts de Lacaune. Vabre tient à la fois de Castres et de Mazamet par sa production : elle fait des flanelles

comme la première, des péruviennes comme la seconde, puis les étoffes communes, telles que les droguets.

Le Sidobre finit à la rive gauche de l'Agout, la rive droite longe les terrasses inférieures des monts de Lacaune dont on commence l'ascension après avoir traversé le beau plan de prairies de Brassac. La route s'élève par un vallon de vertes prairies encadrées d'arbres, sous des hauteurs couronnées de bois. Dans cette campagne riante pointe le clocher de Biot et s'éparpillent les maisons de Castelnau. Les plis du sol sont de véritables abîmes de verdure égayés par des hameaux. L'un d'eux, Ouillats, possède la maison mère d'un établissement religieux.

Le terrain s'élève de plus en plus, bientôt on atteint les altitudes de 800 mètres, entre des croupes qui dépassent 1 000. Le hêtre est l'arbre dominant, il forme de beaux groupes dans le bassin très vert où se blottit le village de Berlats. Et l'on monte encore, mais sur des pentes douces, rachetées par des contours entre les prés, les maisons, les petites hêtraies. Sans cesse on domine un cirque très profond, agreste, bien cultivé, dont les eaux vont au Gijou. A droite, au contraire, de grandes croupes boisées se haus-

sent jusqu'au sommet de Montroncous. La route traverse le bois de Cuns ou forêt de la Bassine, dont les taillis de chênes sont dominés par la futaie de hêtres. Là s'ouvre, à plus de 900 mètres, le col de la Bassine, point culminant entre Brassac et Lacaune.

La descente est rapide, le paysage, moins gracieux que sur l'autre versant ; les bois, toujours étendus, sont entrecoupés de landes ; mais le paysage reprend de sa fraîcheur avant l'arrivée à Lacaune ; des sources ruissellent sur le flanc des hauteurs où s'ouvrent des carrières d'ardoises, fort précieuses en ce pays mouillé par les brumes et les pluies fréquentes venues de l'ouest.

Dans un large bassin, très vert, boisé de hêtres, entre des prairies, voici Lacaune, vieille petite ville conservant d'originales ou charmantes constructions d'autrefois. La Renaissance a laissé d'heureux détails, notamment une délicieuse fenêtre à l'angle d'une maison. Sur l'hôtel de ville sont sculptées les armes assez singulières de la petite cité ; elles représentent un page soufflant dans une trompe et tenant des chiens en laisse. Au milieu de la ville est une curieuse fontaine, fût de bronze surgissant d'une vasque de granit, quatre petits bonshommes à la physionomie fort expressive jettent l'eau par un procédé qu'il se-

rait difficile de décrire en termes séants : cela rappelle, avec plus de verve, le fameux « Manneken Pis » de Bruxelles.

Les filatures de laine et l'exploitation des ardoisières sont les seules industries de Lacaune, mais la bourgade n'en est pas moins vivante, l'été surtout, grâce au nombre assez considérable d'habitants du Midi qui viennent y chercher une température clémente. Lodève, Bédarieux, la région vignoble, y envoient chaque année un contingent considérable. Un bon hôtel, des auberges, des maisons meublées reçoivent ces visiteurs qui ont la ressource d'un petit établissement thermal dont les eaux jouissent d'excellentes propriétés. Les environs sont charmants, surtout la vallée profonde du Gijou ; du sommet des montagnes la vue est immense, on découvre les monts aveyronnais de Belmont et de Camarès, le plateau du Larzac, les garriques de l'Hérault et le pic de Saint-Loup, la Montagne-Noire et, parfois, la Méditerranée.

II

DANS LES MONTS DE LACAUNE

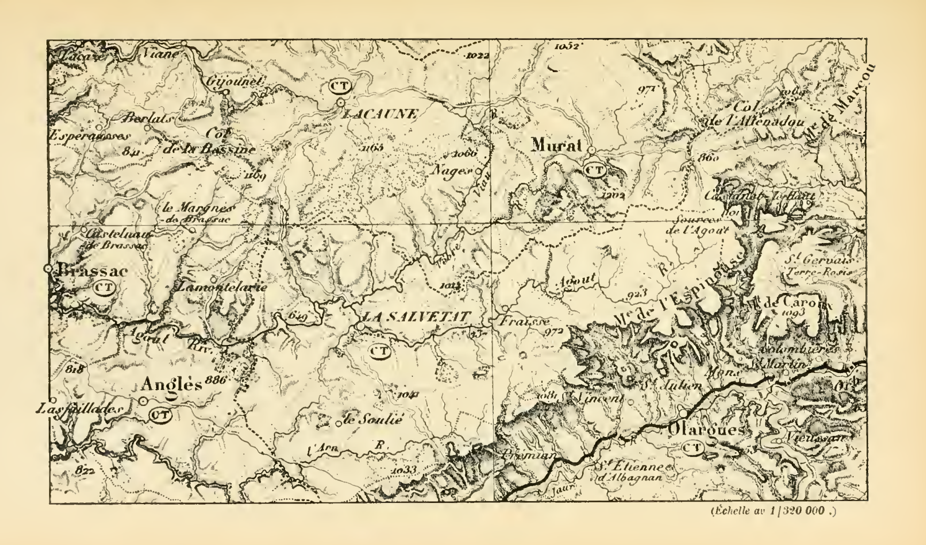
La vallée du Gijou. — Gijounet et Pierre-Ségade. — Les bains de Lacaune. — Le pic de Montalet. — Murat-sur-Vèbre. — Entre Océan et Méditerranée. — Sur l'Espinouze. — Le mont de Caroux. — La Croix-de-Mounis. — Descente dans l'Hérault. — Les mines de houille. — La maison du Diable. — Saint-Gervais.

Saint-Gervais-Ville. Juillet.

Le Gijou, encore mince ruisseau à Lacaune où il erre par les prairies, devient, au-dessous de la petite ville, un des plus curieux torrents de ce prolongement du massif cévenol. Son lit se creuse dans la roche et peu à peu constitue un véritable précipice au fond duquel les eaux se brisent à grand bruit. Une route longe fidèlement l'abîme, en offrant sans cesse des vues nouvelles sur un paysage de plus en plus accidenté. Le Gijou plonge d'un bond en cascade d'où ses eaux s'élèvent en vapeurs irisées par le soleil : c'est le *gourg fumant*. Au delà se dresse un énorme rocher aigu, dénudé, à peine revêtu

de quelques herbes sèches, nommé Roquenières, qui masque le pittoresque village de Gijounet couronnant un promontoire. Les constructions en dalles d'ardoises grossières, posées à plat, ont un caractère inexprimable de sauvagerie; des ruelles étroites grimpent jusqu'à la cime en pointe qui porte l'église. A certaines heures, ce décor est d'un effet fantastique.

Le Gijou, toujours rapide entre ses hautes parois revêtues d'une belle végétation, descend en remplissant sa gorge de murmure jusqu'au village de Viane ou plutôt de Pierre-Ségade. Viane n'est qu'un château en ruine, voisin d'un bourg lui-même ruiné. La population a abandonné le rocher qui portait la forteresse pour descendre au bord de la rivière, où Pierre-Ségade constitue un embryon de petite ville, très active par le commerce; des moulins, des scieries, des tissages de toile, y maintiennent un chiffre d'habitants assez considérable. La plupart appartiennent à la religion protestante. Ce coin de pays est fort beau, mais il est bien éloigné de tout aujourd'hui: aussi les touristes y sont-ils rares encore. Pourtant cette contrée fraîche et salubre ne tardera pas à s'ouvrir, un chemin de fer à voie étroite est en construction entre Castres et Murat-sur-Vèbre par Roquecourbe, Vèbre,



(Échelle au 1/320 000.)

Pierre-Ségade et Lacaune. Cette ligne permettra de faire connaître une région charmante qui deviendra le sanatorium d'une grande partie de l'Aude, comme Lacaune l'est devenue pour une partie de l'Hérault.

Un autre chemin moins intéressant, plus pénible, mal entretenu, mais offrant souvent des vues grandioses, ramène à la grande route de Lacaune, à travers la montagne couverte de bouquets de châtaigniers et de fourrés de buis d'où montent d'âcres senteurs. D'aimables hameaux se blottissent dans les creux et laissent une impression heureuse.

Cette vallée du Gijou et les vallons qui s'ouvrent sur elle sont la partie vraiment belle de ces monts auxquels Lacaune a donné son nom. Vers le sud, les cimes sont plus hautes, mais ce sont des croupes boisées n'offrant pas de coupures comparables à celles de Gijounet et de Pierre-Ségade. Vers l'est, c'est un grand plateau mamelonné, très herbeux, parcouru par des ruisseaux au cours incertain et lent. Une route, très fréquentée en été par les habitants du brûlant Hérault, le traverse.

Cette voie sort de Lacaune en offrant un riant coup d'œil sur la petite ville étalant en amphithéâtre ses maisons blanches couvertes d'ar-

doises violacées. En face apparaît, dans les arbres, le château de Calmels, édifice moderne dans le goût féodal. Tout autour, la campagne est couverte de moissons, les nappes blondissantes s'étendent jusqu'au sommet des collines. Au fond du bassin jaillissent de toutes parts des sources minérales ; un établissement de bains, modeste encore, les utilise. Au sud s'élèvent les hautes croupes boisées du signal de l'Écu et de Peyreblanque ; des hêtres superbes peuplent cette futaie constituant la forêt communale de Lacaune. Ces hauteurs atteignent leur point culminant à une belle cime terminée par un ressaut rocheux qui porte une madone semblable de loin à une aiguille. C'est la montagne de Montalet, la plus élevée du massif et de tout le département du Tarn ; le signal géodésique établi au pied de la madone est à 1 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce mont, que la carte appelle Roc de Montalet, est superbe de forme et d'isolement.

La route monte sinueuse et douce jusqu'au petit col de Constancé, séparant le bassin de l'Agout de celui de son grand affluent, le Gijou. De là on découvre tout le bassin de Lacaune, entouré de ses monts arrondis ; au fond se groupe gentiment la petite ville.

Voici le plateau, humide, où errent des eaux qui vont par le Viau et la Vèbre rejoindre l'Agout dans le bassin de la Salvetat. On contourne à distance la base du Roc de Montalet qui prend d'ici une forme plus hardie. Des voitures passent, chargées de grands vases de fer remplis de lait de brebis destiné à la laiterie de Moulin-Mage, où l'on fabrique des fromages qui seront raffinés dans les caves de Roquefort. Peu d'habitations, mais, à de grands intervalles quelques métairies au milieu des vastes cultures et des prés, entre les *recs* d'eau limpide et froide. Cependant voici, au bord même de la route, le hameau de la Trivalle, empuanti par le fumier. Plus loin, sur la rive du transparent ruisseau de Viau, est le hameau de Moulin-Mage, petit centre commercial animé par les relations avec le Minervois, dont les habitants viennent s'y approvisionner de bois, apportant en échange les vins qui font défaut à la montagne.

La route atteint un ressaut strié de ravines ayant vue sur la montagne de l'Espinouze; les pentes de ce massif évoquent bien peu l'idée de précipices et d'à-pics que fait éprouver le versant du sud. Le pays est assez misérable, la jachère semble la base de la culture. Des genêts et des bruyères naissent sur les chaumes et sont

ensuite écobués pour donner un peu d'engrais au sol. Des blocs de granit percent sur quelques points.

A mesure que l'on descend, les friches sont moins nombreuses et les prairies plus belles, les cultures s'étendent. Les pommes de terre et les céréales alternent, les avoines sont hautes et drues.

Dans un bassin vert dont le fond est occupé par un rocher surmonté d'une croix, est l'humble bourg de Murat-sur-Vèbre, chef-lieu d'une populeuse et grande commune [1].

Une montagne revêtue d'un épais manteau de hêtres domine le petit centre dont le canton n'avait jadis que deux communes et en possède trois aujourd'hui, par la création de celle de Moulin-Mage, séparée de Cabannes-et-Barre, appelée désormais Barre.

Le froid ruisseau de la Vèbre, peuplé de truites, descend des landes des confins de l'Aveyron pour parcourir et féconder les prairies encloses de haies épaisses de houx géants et de coudriers. Le petit plateau où elle erre est un des points hydrographiques les plus caractéristiques des Cévennes. Là naissent le Dourdou qui re-

1. 2 246 habitants, dont 392 agglomérés.

joint le Tarn non loin de Vabres, l'ancienne cité épiscopale du Rouergue qu'il ne faut pas confondre avec Vabre du Gijou[1]; la Mare, qui va rejoindre l'Orb, l'Agout et des affluents du Jaur. A la source de l'Agout, la ligne de faîte, occupée par la métairie de l'Espinouze, peut être considérée comme le pivot de cette chaîne : montagne calcinée par son versant méridional, froid et humide plateau par le versant du nord.

Laissant à une lieue à peine la ferme de l'Espinouze et la source de l'Agout, la route descend vers le Dourdou naissant par une jolie vallée, entre des cimes mouvementées et couvertes de bois. De brusques lacets conduisent de versant en versant. Peu d'habitations sur le bord du chemin, mais des métairies sont proches; des femmes venues de ces demeures en portant leur lait attendent le passage des ramasseurs pour les fabriques de fromages. Je cause un instant avec elles et les trouve désolées d'une baisse très brusque subie par le lait : celui-ci avait valu jusqu'à 28 centimes le litre, il n'en vaut plus que 20.

Un ruisseau qui va au Dourdou s'est foré un vallon profond, véritable abîme de verdure sous

---

1. Sur Vabres du Rouergue, voyez la 35e série du *Voyage en France,* chapitre XI.

un superbe rocher noir surmonté par des ruines féodales. Au pied se blottit Boisseron-de-Masviel, hameau tout menu, dominé par une tour d'église blanche et humble, et entouré de pentes brunes et de moissons blondes. Cela est d'un charme indéfinissable. Ah ! le bon et doux et émouvant paysage de France, dans la simplicité de ses lignes ! Même les coquelicots et les bleuets qui égaient mais souillent les champs, évoquent une impression d'idylle.

S'élevant au-dessus de Boisseron, la route atteint une crête d'où elle redescend vers une vallée d'une grande profondeur. Là coule le Dourdou qui vient de naître par la fontaine de Cap-Estève, non loin de la métairie de l'Espinouze. En face, dominant l'abîme, est Fagairolle, premier hameau de l'Hérault, assis au pied du signal de Saint-Amans, où ce département joint ses limites à celles du Tarn et de l'Aveyron. Ce val supérieur du Dourdou est charmant par ses rochers, ses prairies, ses frênes, ses hêtres et ses noyers. Au delà du Dourdou, après une rampe raide, on atteint un plateau cultivé, s'élevant en pentes douces jusqu'à la métairie de l'Espinouze, que domine une croupe cotée 1 126 mètres au-dessus de la mer, sommet culminant du chaînon de l'Espinouze, sous lequel se creuse le

sillon qui deviendra la formidable gorge d'Héric, une des plus profondes et des plus belles des Cévennes.

Ce mamelon suprême a peu d'allure, c'est une intumescence verte de pâturages sous laquelle se creusent des ravins aboutissant à la Mare. De même, le mont du Caroux, que l'on aperçoit au loin, et l'espèce de causse isolé dit Plo-des-Brus sont, sur ce versant, moins farouches que vers les gorges d'Héric et la vallée de l'Orb[1]. Mais à mesure que l'on avance, on découvre l'abîme parcouru par le ruisseau du Pas-de-la-Lauze et la dépression de ce nom par laquelle on a perspective sur le grand défilé. Alors pentes de la montagne d'Aret, pentes du Caroux, pentes de l'Espinouze, se font âpres et raides ; de grandes parois et des aiguilles de rochers se dressent, merveilleuses de formes et d'élancement.

La partie de route qui pénètre ainsi dans la vallée de la Mare est assez sauvage, mais d'une sauvagerie aimable. Ce sont des pâturages à brebis parsemés de petites hêtraies aux beaux arbres.

A la jonction d'un chemin conduisant à Cama-

---

1. Voyez le chapitre III.

rès et à Saint-Affrique est le hameau de Saint-Amans-de-Mounis, composé de l'école et d'une église, jolie et simplette, dont l'abside est percée de profondes fenêtres ogivales. Ce paysage est intime, sans grands accidents ; soudain, à un col appelé la Croix-de-Mounis, on arrive brusquement au bord de la vallée, énorme de profondeur, parcourue par la Mare, en face des grands escarpements du Plo-des-Brus et de l'Espinouze, surgissant au-dessus d'un gigantesque hérissement de roches noires. La route est ici sur une arête extraordinairement étroite qui, du côté opposé à la Mare, plonge sur le grand vallon du Bouissou.

Au fond de la vallée de la Mare, Castanet-le-Haut est assis à la base d'un monticule couronné par un donjon carré et les ruines du château qui défendait l'accès de cette sorte de porte, entre Caroux et Espinouze, appelée le pas de la Lauze, que maîtrisa dans l'antiquité un camp superbement assis sur le Plo-des-Brus et dont les traces sont si apparentes encore. L'issue ouverte à l'orient par la vallée de la Mare permet d'apercevoir au loin comme un océan de montagnes dont les lignes se détachent très sombres dans la brume bleuâtre. Près de Castanet, dans un pli revêtu de grands arbres, sourdent les premières eaux de la Mare.

La route descend, très rapide, par des lacets. A l'un des tournants apparaissent des châtaigniers et, avec eux, les cigales. Là est le hameau de Perus, composé d'une maison et de bergeries dont le propriétaire est âgé de cent-quatre ans. Le bonhomme a bon pied et bon œil encore, me dit-on.

Le pays s'anime ; il y a des hameaux populeux. L'un d'eux, Pabo, est habité par des mineurs qui travaillent dans une houillère située à 300 mètres en contre-bas. Sur la route même, s'ouvre une galerie où l'on extrait le charbon, à 2 mètres sous terre seulement ; la couche a 2 mètres de hauteur et une largeur de 2^{m},50, filon plutôt que dépôt. Tout le fond du vallon que domine Pabo aux maisons blanches entourées de châtaigniers n'est que mines. A divers étages, sur la route et au flanc du val, c'est partout le même spectacle de petites exploitations possédant un primitif outillage. Un plan incliné va chercher les charbons, sa machine motrice est voisine de ruines, seuls restes d'une papeterie seigneuriale. La présence de cette usine, loin de tout cours d'eau, semble étrange, mais elle était alimentée par un canal amenant l'eau d'un ravin.

Les mines, dites de la Gineste, appartiennent

à la compagnie de Graissessac et doivent être reliées par un embranchement à la gare d'Estréchoux. Tant que celui-ci ne sera pas exécuté, le développement de ces importants gisements de houille sera enrayé ; actuellement le prix de chaque wagon chargé est accru de 12 fr. par suite du transport de la mine à la gare.

Les pentes où s'ouvrent les mines sont tapissées de taillis de châtaigniers dont les gaules sont utilisées pour la fabrication des cercles de tonneaux [1], industrie qui enrichit la petite ville de Saint-Gervais. Ces arbustes croissent sous des châtaigniers plus grands, pleins des cris de cigales. Des genêts répandent de fortes senteurs ; voici des figuiers, c'est bien le Midi méditerranéen, cette fois.

Après avoir dépassé une usine où l'on fait des boulets ovoïdes à l'aide des poussiers de houille, on rencontre les premiers chênes verts, couvrant des rochers au pied desquels la Mare cristalline, arrosant de jolies prairies, est rejointe par le ruisseau du Bouissou, venu de Saint-Geniès-de-Varensal et du hameau de Plaisance, où apparaissent les premières vignes.

Le val s'élargit en prairies délicieusement

1. Voyez la 36e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.

vertes. Au pied d'un mamelon rocheux est une maison dite du Diable. Elle possède un appartement où l'on n'entre jamais ; si l'on essaie d'y pénétrer, on entend frapper, et cela suffit à mettre en fuite les plus audacieux. A gauche, sont des roches hérissées en dents de scie et des pentes couvertes de bruyères ; à droite, où le soleil est moins ardent, sont des taillis de châtaigniers. Au fond, un promontoire farouche porte les ruines noires de Saint-Gervais-le-Vieux, sous lequel est née la ville actuelle de Saint-Gervais dont voici enfin le site accueillant[1].

---

1. Sur Saint-Gervais, voyez la 36e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.

III

LE CAROUX ET LE SAUMAIL

Au long de l'Orb. — La culture du fraisier. — Lamalou et ses thermes. — Les fraisiers du Poujol. — Le mont du Caroux. — Les gorges d'Héric. — Olargues. — Le Saumail. — La vallée du Jaur. — Arrivée à Saint-Pons.

Saint-Pons-de-Thomières. Juillet.

De Saint-Gervais à Estréchoux et à Bédarieux, j'ai repris un itinéraire jadis parcouru [1] pour venir rejoindre le chemin de fer de Castres qui suit les pentes abruptes du Caroux, de l'Espinouze et du Saumail [2], au long duquel bien des sites curieux arrêtent l'attention. Cette ligne longe l'Orb, si pauvre dans un lit si large, au pied de coteaux disposés en terrasses plantées d'oliviers et de vignes ; elle traverse les belles cultures de fraisiers d'Hérépian, dont les plants

---

1. 36e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

2. J'ai adopté cette forme la plus usitée. On écrit aussi *Somail*, et les alpinistes de la section du Club alpin de Béziers déclarent qu'il faut *Soumal*.

sont si serrés et verts, que l'on croirait voir des prairies. C'est à l'irrigation que l'on doit cette fraîcheur étonnante dans ce climat sec et brûlant. Des prairies artificielles, des vignes, des châtaigneraies complètent cette sorte d'Arcadie cévenole, et l'on atteint la gare de Lamalou.

En cette saison, la foule est grande. Les eaux de Lamalou sont au nombre des plus célèbres du monde entier, sinon par les plaisirs du lieu, du moins par les qualités des sources. Parmi ces vertus la guérison, ou tout au moins le soulagement, de l'ataxie locomotrice et des maladies de la moelle épinière sont au premier rang. Lamalou ne possède pas de rivale ; les malades viennent de toute l'Europe, du monde entier, disent les enthousiastes. Aussi la station ne cesse-t-elle de s'accroître : sur près de deux kilomètres le vallon de Bitoulet n'est qu'une rue d'hôtels, de villas meublées, de cafés et de magasins. Les anciennes désignations : Lamalou-le-Bas, Lamalou-le-Centre, Lamalou-les-Bains, ne correspondent guère aujourd'hui qu'à des établissements balnéaires distincts, la ligne des constructions étant continue. Mais le Haut est une sorte de faubourg tranquille et ombreux, tandis que les autres parties de la petite ville sont plus bruyantes et animées. Ces derniers mots sem-

blent une ironie à l'adresse des ataxiques dont l'activité est médiocre, mais les malades sont souvent accompagnés de leur famille, et Lamalou est devenu un lieu de plaisir pour les habitants de la contrée. Béziers, Bédarieux, Lodève, y envoient parfois des foules ardentes au bruit et aux distractions.

Cependant, dans l'ensemble, Lamalou demeure un lieu de traitement animé pendant de longs mois : d'avril à novembre, les baigneurs affluent. Le spectacle de ces misères humaines n'a rien de particulièrement réjouissant pour le touriste. Aussi ai-je délaissé le vallon pour retrouver l'Orb et gagner Olargues. Malgré l'heure matinale, la chaleur était forte dans cette vallée profonde.

La rivière descend entre deux montagnes d'aspect absolument opposé. Sur la rive gauche, exposée au nord, les petits monts du Pardailhan[1] sont tapissés d'un manteau de végétation sombre. La rive droite, plus ensoleillée, est couverte de vignes, d'oliviers au feuillage grêle et plus haut de châtaigniers vigoureux, arbres favoris de ces versants du Caroux et de l'Espinouze. Sur la rive gauche, autour du village du Poujol, la cul-

1. 36e série du *Voyage en France*, chapitre XIX.

ture du fraisier reprend, très étendue, non seulement dans le plan de la vallée de l'Orb où les terrains bas sont faciles à irriguer par les dérivations du petit fleuve, mais jusque sur les flancs de la montagne où l'on a pu amener l'eau des fontaines et des ruisseaux nés sur les plateaux de pâturages. C'est une chose surprenante que cette végétation des pentes du Caroux, si raides et hérissées de roches ; les cultures, disposées en terrasses, témoignent d'un rude labeur et contrastent avec l'aspect farouche de la montagne supérieure que le soleil semble avoir calcinée. Les villages sont tous bâtis dans cette zone lumineuse, tandis que la rive gauche est déserte. Colombières doit à cette exposition la teinte ardente de ses constructions dont les toits apparaissent sous les châtaigniers émergeant au milieu des plantations d'oliviers et de vignes. A l'entrée d'un âpre ravin se dressent les ruines d'un donjon, encore garni de ses créneaux ; au-dessous est un château plus récent, flanqué d'une lourde tour.

La montagne du Caroux, sorte de petit causse isolé, est d'une hauteur relativement médiocre, son altitude suprême atteignant seulement 1 093 mètres ; mais son isolement et la hauteur de ses parois lui donnent fort grand air, c'est le point

le plus caractéristique de cette partie des Cévennes ; aussi la section de Béziers du Club alpin français s'est-elle désignée par son nom, de même que le Sidobre a été adopté par Castres.

Le plateau est de faible étendue : trois kilomètres à peine dans le sens de l'est à l'ouest, deux du nord au sud. C'est une table presque parfaite, le point culminant atteignant à peine 40 mètres au-dessus du rebord qui domine l'Orb, le vallon d'Héric et celui de Douch également sauvages, le premier d'une sinistre beauté. En réalité, ce plateau couvert de bruyères forme cuvette enfermée entre une bordure de roches granitiques pailletées de mica. On a pourtant pu conquérir des champs de seigle exigus et aménager en prairies les abords des sources. Pas d'habitations, mais une ou deux bergeries. La commune de Lamalou projette de transformer cette sorte de bassin en réservoir pour amener les eaux cristallines de ces hauteurs dans la ville balnéaire, aussi pauvre en eau potable qu'elle est riche en fontaines thermales. De son côté, l'administration des Forêts rêve de gagner le plateau par une plantation de hêtres ; elle a installé une pépinière de cette essence et construit une maison forestière.

L'ascension du Caroux est la course classique

pour ceux des résidants de Lamalou qui sont capables d'endurer la marche ; ils viennent coucher non loin du sommet, dans une pauvre auberge du ravin de Douch, et vont assister au lever du soleil. De là-haut, la vue est d'une grande beauté ; il est peu de belvédères comparables à celui-ci. On distingue tout le Bas-Languedoc avec ses villes populeuses, notamment Béziers et Narbonne, la Méditerranée, les étangs du littoral, les Corbières dénudées, parfois le Canigou et les premiers chaînons pyrénéens.

Sous les escarpements énormes se creusent les vallées brûlantes de l'Orb et du Jaur que dominent les formidables parois de l'Espinouze ; on découvre le plateau verdoyant qui va se souder aux monts de Lacaune. Vers l'ouest, la vue est plus vaste encore ; elle s'étend par-dessus les garrigues de Montpellier jusqu'à la pyramide du Ventoux. Les grandes cités apparaissent parfois, dit-on : Cette, Montpellier et Nîmes. Au nord, c'est toute la terrasse des causses, profilant courtines et bastions prodigieux.

Si le panorama est gigantesque, la montagne, vue d'en bas, offre un spectacle saisissant.

Le Caroux est ici un des monts les plus déchiquetés que l'on puisse voir. Ses à-pics, ses aiguilles, ses lances de roches semblent d'autant



Plo des Brus
1100
Ancien Camp
1101
1122
Foumendouire
Col de l'Ourtigas
Caissenols
Col de la Plane
1068
1031
900
1051
1036
Borie de
Douch
Auberge d'Andabre
la Ferrière
St. Martin
1093
Mont de Caroux
1060
Font Salesse
1059
Bardou
Colombières
St. Martin
la Pomarede
les Bories
les Pradals
le Verdier
la Coste
Mons
St. Julien
Tarassac
la Taillade

plus étranges que la chaîne du Pardailhan qui lui fait face a des formes plus molles, encore adoucies par le manteau des bois. Et cependant ces masses puissantes n'assombrissent pas le paysage : l'espèce de bassin sur lequel débouchent les gorges d'Héric est fort lumineux. Ces gorges sont la merveille du Caroux, par l'étonnant entassement de leurs pyramides et de leurs colonnes aiguës de rochers. Dans un ravin latéral que la carte appelle le Soumal, le hameau d'Héric groupe étroitement ses cinq à six pauvres masures autour d'une chapelle. Il est peu de séjour aussi farouche que celui-là. Ce cañon hérissé de grandes roches est un des points les plus vraiment beaux de cette vallée de l'Orb où les sites remarquables abondent.

Un pont suspendu franchit le petit fleuve ; le Caroux dresse au-dessus d'innombrables aiguilles de rochers une terrasse superbe faite de quatre masses dorées par le soleil et se détachant puissamment sur le fond bleu du ciel. Par l'étroite ouverture où s'insinue le torrent descendu d'Héric on aperçoit les superbes et effrayants escarpements dentelés de la gorge. Près de l'issue, au bord du Jaur qui va finir son cours dans l'Orb, le village de Mons semblerait un village de Corse ou d'Italie sans la tour d'église, trop

lourde, qui le domine. De grands châtaigniers à la ramure sombre, des oliviers pâles, quelques vignes tapissent les pentes et le fond de la vallée. Vers le Caroux, la châtaigneraie, ininterrompue à la base de la montagne, repose les yeux fatigués par le soleil de flamme.

De petits villages, des hameaux d'aspect sévère, apparaissent parfois dans les arbres ; ce sont ceux que Ferdinand Fabre a décrits dans ces livres où il a mis toute la poésie splendide et sauvage de cet extrême pays cévenol. Le groupe le plus considérable est le bourg d'Olargues, site admirable : une tour d'église coiffée de pierre couronne un coteau formant promontoire entouré par le Jaur ; au-dessous les grands toits réguliers se serrent comme pour se protéger mutuellement contre les rafales. Les autres parties du coteau sont couvertes d'oliviers et de grands arbres. Le Jaur, d'un vert transparent, coule sous des ombrages ; deux ponts le franchissent dont l'un, très ancien, projette une grande arche reliée aux rives par deux arches plus petites. L'amphithéâtre des maisons se reflète dans la nappe claire des eaux. Ce paysage est d'une rare intensité de couleur, de lumière et de grâce sévère.

On resterait longtemps ici, mais la chaleur qui

exaspère les cigales est devenue cuisante ; je prends le train pour aller chercher à Saint-Pons un peu de repos. La ligne court par des vignes opulentes et de grands châtaigniers, au pied des parois tourmentées, vraiment grandioses, du Saumail, qui continue l'Espinouze et dont la déchiquetüre est parfois fantastique. En face, le Pardailhan étale encore ses hautes pentes médiocrement accidentées, revêtues de landes, de broussailles de chênes verts et de quelques châtaigniers.

A Saint-Étienne-d'Albagnan, des pentes schisteuses de bruyères en ce moment fleuries sont peu à peu conquises par la vigne. De nombreux ravins les découpent, plantés en vignes, figuiers ou oliviers. Les villages ont leurs toits rongés par la lèpre rouge des lichens. Prémian, bâti devant un contour du Jaur, constitue un charmant paysage dominé par un rocher servant de piédestal à une madone. On retrouve ici l'industrie lainière, le Jaur fait mouvoir une filature et les engins d'un apprêteur de draps. Mais les ateliers sont nombreux surtout à Riols, où l'on fabrique des draps communs. Ce bourg de grande route, allongé au bord du Jaur, est le seul centre de fabriques un peu considérable qui se soit maintenu dans la contrée. Saint-Pons n'a plus qu'une

usine, Saint-Chinian a perdu les siennes et Bédarieux a brusquement vu tarir cette source de prospérité [1]. Le bourg de Riols semble prospère, il est enveloppé de vignes égayées par des maisonnettes. Au-dessus se dressent très raides les pentes du Saumail, partagées par d'innombrables ravins ouverts dans les schistes.

Le Saumail, ce n'est pas une montagne, c'est la paroi qui porte très haut le plateau de la Salvetat, sur lequel se traîne l'Agout, au sein de paysages humides et froids. Elle prolonge les autres escarpements : Caroux et Espinouze, et, comme eux, plus encore peut-être, présente tous les étages de végétation, puisque l'orange mûrit près de là, à Roquebrun [2], et que l'on trouve à la crête les grandes hêtraies et les pâturages. A la base, l'olivier et la vigne sont les véritables maîtres du sol ; ils confinent plus haut aux châtaigniers et ceux-ci aux hêtres qui formaient jadis un superbe manteau à ces pentes abruptes découpées par des torrents coulant en des fissures profondes. Dilapidées par l'imprévoyance des populations qui ont ainsi causé la mise à nu des rochers et amené des inondations terribles,

1. Voyez les chapitres XVI et XIX de la 36e série.
2. 36e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

ces forêts renaissent. Mais, au lieu de hêtres, ce sont les résineux, sapins et mélèzes, que l'on voit croître. A l'abri de cette première futaie, les hêtres reviendront sans doute ; ce ne sera pas une des moins belles œuvres accomplies par l'administration des Eaux et Forêts.

Le Jaur, depuis Saint-Pons, descend d'usine en usine. Sa véritable source est dans la ville même, bien que le lit de rivière commence plus haut, à l'arête même du Saumail[1].

1. Sur Saint-Pons-de-Thomières, voyez le chapitre V.

IV

EN MINERVOIS

Le phylloxéra cause de richesse. — Transformation des marais en vignobles. — La submersion des vignes. — Les canaux de l'Aude et de l'Orbieu. — Lézignan et son commerce de vins. — La plaine de l'Aude. — Olonzac. — Minerve et ses ponts naturels. — Les gorges de la Cesse. — Azille. — Rieux-Minervois et Peyriac-Minervois. — L'étang de Marseillette. — Caunes.

Caunes. Juillet.

Les progrès de la vigne auront plus fait pour la conquête des terres palustres au pays de Narbonne que tous les rêves humanitaires. Sans l'extraordinaire développement qu'a pris le commerce des vins, Narbonne achèverait de mourir par la malaria au milieu de ses terres amphibies. Pour développer les plantations, on a desséché et assaini ; le phylloxéra lui-même a valu un accroissement de la valeur vénale du sol : comme l'insecte ne pouvait résister à l'immersion, on a transformé en vignoble tous les terrains faciles à inonder, ainsi les marais formés par les alluvions de l'Aude sur l'emplacement de

l'ancien lac Rubrensis sont devenus des producteurs de vin. Le bénéfice a été tel, que l'on a partout entrepris l'irrigation; après les terres basses de la zone maritime, c'est le tour des vallées et l'on projette la création de réservoirs en haute montagne qui feraient du département de l'Aude un merveilleux pays.

Cette entreprise est toute récente, car les premières tentatives remontent à 1880. On avait bien déjà effectué des travaux hydrauliques, mais il s'agissait plutôt de dessécher. Ainsi les États du Languedoc firent creuser des canaux destinés à conduire à la mer les eaux des crues de l'Aude qui séjournaient entre le fleuve et les étangs et donnaient une telle insalubrité à ce que l'on appelle les Basses-Plaines de Narbonne. Mais l'œuvre moderne est tout autre : si l'on continue à faire écouler les eaux stagnantes, on cherche avant tout à employer les ondes vives pour la submersion du vignoble, l'irrigation des terres, le colmatage des terrains bas et le dessalement des marais. Je ne crois pas que l'on ait conduit autant d'entreprises à la fois, ni élaboré tant de projets, dans un autre département, pendant ces vingt dernières années.

Il est vrai que ce pays avait dans le canal du

Midi un précieux élément. Abondamment pourvue d'eau, cette voie artificielle coulant à une certaine hauteur au-dessus des terrains à submerger ou dessaler a permis de réduire les dépenses dans de grandes proportions. Ces chenaux agricoles n'ont pas un développement considérable, ceux que l'État a entrepris et étudiés desservaient seulement une superficie de 5 549 hectares en 1900; des entreprises particulières irriguaient 818 hectares, mais les résultats sont tels, que l'élan est aujourd'hui donné.

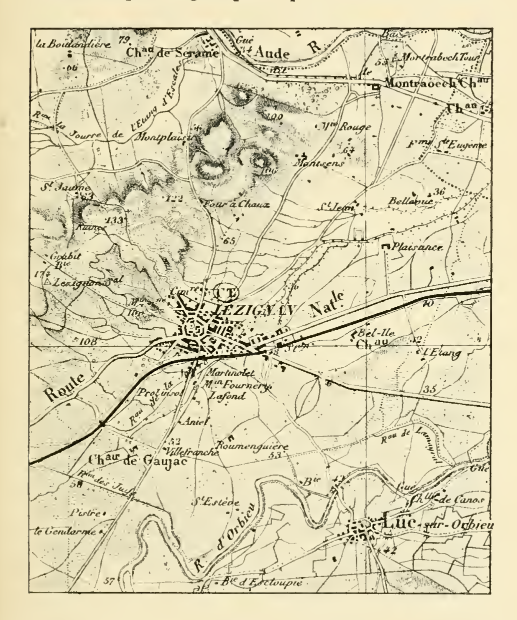
Afin de faire profiter de plus grandes étendues du bienfait des eaux, le conseil général de l'Aude a obtenu la création de grands réservoirs de retenues en montagne, dans la région de Limoux. On a prévu quatre puissants barrages à Puyvalador, Durfort, Saint-Pierre et Las-Pradelles. On pourrait emmagasiner 31 711 000 mètres cubes d'eau, dont près de la moitié pour le premier de ces barrages, moyennant une dépense totale de 4 025 000 fr. L'entreprise semble lointaine, car la submersion du vignoble a moins d'importance aujourd'hui, où la reconstitution par la vigne américaine a fait ses preuves; les canaux devraient surtout être consacrés aux irrigations et au colmatage. La tâche s'imposera

quand il sera bien évident qu'il y a pléthore de vins et que la création de prairies apparaîtra comme plus fructueuse.

Ces détails sont nécessaires pour bien comprendre l'aspect curieux de ce pays de Narbonne et du Minervois, où la vigne croît en des terrains et avec des méthodes qui sont plus volontiers utilisées ailleurs pour la création de prairies ou la culture du riz. Alors qu'en d'autres départements on cherche les terrains secs et caillouteux pour y planter les ceps, ici on trouve les plantations les plus luxuriantes dans de véritables marécages, qui seraient impraticables en été sans un système très complet de filioles d'égouttement.

On juge très bien de ce procédé de culture entre Narbonne et Béziers, où le pays est sillonné par des centaines de fossés d'amenée ou de fuite des eaux. Mais de Narbonne à Carcassonne on rencontre moins de ces travaux hydrauliques. La vigne américaine a suffi à rétablir la richesse perdue. Ainsi les submersions sont inconnues aux environs immédiats de Lézignan, un des centres principaux de la région vinicole, marché considérable pour les vins, même à côté de Narbonne et de Béziers.

Très petite ville au commencement du XIXe siècle, alors qu'elle groupait à peine 1 500 âmes dans



une enceinte circulaire, Lézignan en possède 5 000 aujourd'hui[1], après en avoir compté près de

1. 4 951 au recensement de 1901 ; il y en eut 6 569 au moment de la grande prospérité.

7 000. La route nationale, qui suivait une partie des boulevards gagnés sur les remparts et les fossés, est devenue une longue avenue de près de deux kilomètres, bordée de platanes noueux, sur laquelle la circulation est très active. Mais en dehors de cette vie intense amenée par le commerce des vins, Lézignan est une ville sans grand intérêt. Sa prospérité actuelle n'a pas encore atteint le degré connu avant le phylloxéra. Alors Lézignan imitait Béziers et Narbonne ; le luxe et les plaisirs y régnaient, on y comptait plusieurs cafés-concerts, tous très fréquentés. La crise semble avoir assagi la population.

Le mouvement des affaires est considérable, au point que les trois grandes banques : Société générale, Crédit lyonnais et Comptoir d'escompte, ont créé des agences à Lézignan. Le vin et les industries ou commerces qui s'y rattachent sont pourtant les seules branches d'activité. Tout est sacrifié à la viticulture ; comme dans le reste du Midi des vins, on est tributaire de contrées éloignées pour la plupart des produits nécessaires à l'existence ; les bœufs de boucherie sont tirés d'Auvergne et de la vallée de la Garonne, les moutons des Corbières, des Pyrénées, des garrigues et des causses, la volaille et les légumes du Lauragais, du Toulousain, de l'Albigeois.

Si ces contrées nourricières étaient séparées du reste de la France par un brusque cataclysme, la population mourrait de faim au milieu de ses vins.

Lézignan voit accroître son importance commerciale par la création du réseau de chemins de fer à voie étroite que le département de l'Aude a entrepris et dont elle est devenue la gare la plus importante. De là se détache une ligne allant au port de La Nouvelle avec embranchements au cœur des Corbières sur Monthoumet et sur Durban et Touchan. Vers le nord, une autre section pénètre dans le Minervois, à Olonzac, d'où elle doit être prolongée par le département de l'Hérault jusqu'à Félines-Hautpoul. Les contrées traversées sont un vignoble continu dont Lézignan sera, plus que par le passé, le marché naturel.

La petite voie d'Olonzac deviendra familière aux touristes, car elle conduit vers Minerve, un des sites les plus saisissants des Cévennes. Elle contourne Lézignan qui prend à distance un peu de son allure guerrière d'autrefois, grâce à la tour de son église. Vers le nord et l'ouest, de grises collines ferment l'horizon; les taches vertes y sont de plus en plus nombreuses, la

vigne semble monter à l'assaut de ces pentes qui la rebutèrent un moment. A leur pied, la plaine s'étend à l'infini sur les deux rives de l'Aude. Les coteaux de Lézignan vont finir sur le petit fleuve en face du massif des Garrigues. Le promontoire extrême est gardé par le donjon carré de Montrabech, couronné de créneaux et flanqué d'une guette à mâchicoulis. Cette silhouette féodale émerge d'une butte boisée de pins, au-dessus d'un parc très fleuri.

Ici la plaine est soumise à la submersion à l'aide du canal de Canet, qui permet de couvrir pendant l'hiver une surface de 1 100 hectares. Cette inondation annuelle donne beaucoup de vigueur aux pampres; leur verdure opulente et grasse contraste avec les chênes verts et les oliviers, parure sévère des collines rocailleuses. Entre deux de ces pentes, un vallon parcouru par le ruisseau clair de l'Escale est couvert de belles rangées de ceps appartenant au domaine de Séranne. Le château est à l'issue du vallon, sur les bords de l'Aude, au milieu d'un beau parc auquel de grands chamérops donnent un caractère africain. Les hauteurs sont couvertes d'une jeune forêt de pins d'Alep, plantée par le marquis d'Exéa.

L'Aude roule ses eaux vertes entre de grands

saules que le vent fait paraître d'argent en retroussant les feuilles.

Plus haut, le fleuve reflue en un beau bassin, grâce au barrage établi pour l'alimentation des canaux de submersion. Cette partie de la vallée est une de celles où l'on a le mieux utilisé les eaux. Entre l'Aude et le canal, 228 hectares sont arrosés par le canal d'Homps, et 210 par le canal de Puichéric-la-Redorte. Enfin, l'Argentdouble est également saignée par un canal d'irrigation traversant les campagnes de la Redorte.

Au delà du fleuve, sur le bord du canal, le petit bourg d'Homps est le centre d'expédition des vins par la voie d'eau. Son port est sans cesse couvert de tonneaux, des bateaux y sont amarrés, chargeant les futailles qui s'en iront vers la Garonne ou vers le Rhône. Par cette voie, Olonzac envoie une grande partie de ses vins.

Cette petite ville dont les relations naturelles sont vers Lézignan et Narbonne, appartient cependant au département de l'Hérault, la limite est à égale distance d'Homps et d'elle, un kilomètre à peine. Moins populeuse que Lézignan, elle est plus jolie et riante. De nombreuses fontaines lui versent une eau d'une exquise fraîcheur. Olonzac n'a guère dépassé la limite des anciens remparts, où ses 2 000 habitants tien-

nent à l'aise. Tout ici encore est consacré au commerce vinicole, les vins des environs sont parmi les meilleurs du Minervois, petit pays dont Olonzac est le centre et qui tire son nom de Minerve, jadis puissante forteresse, aujourd'hui pauvre village.

Dix kilomètres séparent Minerve de son chef-lieu de canton. La route traverse l'étroite mais fraîche ceinture des jardins d'Olonzac et s'en va, toute blanche, dans la plaine de vignes d'où surgissent des mamelons grisâtres et nus. Sur une de ces buttes se dresse la lourde masse du château de Beaufort. Des collines d'un calcaire grossier, derniers contreforts des Garrigues, couvertes d'un maigre manteau de chênes verts, jurent avec l'opulence de cet immense vignoble bordé de grands villages assis au pied des pentes. On traverse un de ces bourgs, Azillanet, de prospère apparence, possédant de belles maisons et un château d'eau bien construit. Il occupe la base de collines dont la roche à gros grains offre par ses dislocations l'aspect du granit ; de grises broussailles la revêtent. Des abords d'Azillanet la vue est grandiose. Au delà des vignobles couvrant une plaine si vaste que l'horizontalité des plants et leur peu d'élévation font ressembler la campagne à une prairie sans fin, surgit la belle

croupe de la montagne d'Alaric, cap avancé des Corbières, dominant de près de 600 mètres la mer des pampres. Plus loin, les pics et les croupes du massif précèdent les Pyrénées dont quelques cimes sont blanches de neige.

Le groupe de hauteurs auquel s'appuie Azillanet est un des plus dénudés de cette région que le déboisement a enlaidie. C'est une solitude de calcaire fissuré, absolument semblable aux grands causses par l'aspect[1]. Du reste, le nom de causse s'est imposé aussi. La rivière ou plutôt le torrent de Cesse s'est creusé un couloir séparant le « causse » de Minerve au nord, du causse de Saint-Julien-des-Molières au sud. On descend dans ce vallon par des éboulis, des roches brisées, des pentes d'une aridité inexprimable. La Cesse a contourné, évidé et modelé merveilleusement la roche. Les escarpements circulaires ou en encorbellement sont superbes. Une des corniches, ouverte à la gorge vers le causse, supporte un petit bassin, sorte de *sotch* rempli d'un peu de terre où quatre amandiers et quelques ruches constituent le plus singulier et le plus minuscule des domaines.

Plus loin, sur un rocher isolé, se dresse Mi-

1. 32e, 34e et 35e séries du *Voyage en France*.

nerve, dominé par les débris fiers encore d'un château féodal. Murs et toits semblent calcinés par l'implacable soleil; ils sont portés sur un rocher aux belles assises, la vallée de la Cesse et le vallon du Brian qui l'atteint ont pour flanc d'autres rochers non moins nus. Le soleil, réverbéré par ces surfaces blanches, est d'un éclat douloureux pour la vue.

La route descend dans la vallée et remonte au flanc de la colline pour pénétrer dans le village, au pied d'un grand pan de mur, restes du puissant château que Simon de Montfort enleva en 1210 aux Albigeois et dont il fit périr les défenseurs sur le bûcher. Au-dessous de ces ruines est une très vieille église, une des plus vénérables de France ; l'autel porte la date de 460. Cet édifice, reconstruit sans doute après le grand désastre, a dû remplacer un temple de Minerve, dont le village aurait pris le nom.

Des abords du château, le site paraît plus saisissant encore. La vallée du Brian est une gorge étroite, aux parois taillées à pic, véritable cañon d'une sévère beauté. A peine un peu d'eau, le torrent se perdant dans les roches.

La Cesse est moins curieuse en apparence, mais, si l'on descend dans son ravin en ce moment sans eau, on découvre une des curiosités

naturelles les plus étonnantes de notre pays. Le torrent débouche d'une vaste arcade ouverte dans la colline et haute de 15 mètres à cette issue. Pendant les sécheresses comme aujourd'hui, on peut pénétrer sous la voûte et, après un parcours de 150 mètres, retrouver le défilé d'amont, cañon aux roches blanches dans lesquelles l'entrée de la caverne forme une baie superbe de 40 mètres de hauteur. Des figuiers s'accrochent aux parois, sur des ressauts croissent de maigres oliviers et des amandiers, quelques arbres verts couvrent le fond de l'abîme et puisent la fraîcheur dans la nappe de la Cesse qui coule sous les graviers.

Ce n'est pas la seule grotte de cette vallée. Partout on retrouve des cavités, des arcades de roche, des aiguilles et des falaises. A 4 kilomètres en amont du cours souterrain de la Cesse, s'ouvre une caverne superbe, longue de 550 mètres, de plus de 1 200 avec les ramifications. Au fond dort un petit lac qui a été exploré en bateau. L'entrée de cette grotte, dite d'Aldène ou de la Coquille, est plus majestueuse encore que celle du souterrain où le torrent pénètre plus bas. Les fouilles opérées par les savants ont fait découvrir un véritable ossuaire d'animaux appartenant à des races aujourd'hui éteintes ou réfugiées dans la zone tropicale.

Le site extraordinaire de Minerve gagnerait à être vu par un autre temps ou tout au moins à une heure plus clémente. Sous ce soleil de flamme les lignes ne se détachent pas avec assez de netteté, la lumière implacable et vive détruit les reliefs, il semble qu'aucune ombre ne vienne jamais mettre un peu de douceur dans le tableau.

Ce pauvre bourg, dont les habitants cultivent quelques vignes sur les parties hautes des collines, lorsque la terre est assez profonde et qui n'a d'autre industrie que l'exploitation fort intermittente de petits gisements de lignite, fut une importante seigneurie avant sa ruine par les croisés de Montfort. Même, plus tard encore, ce fut le chef-lieu d'une circonscription féodale, le Minervois, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours et se maintient avec beaucoup de fixité, grâce à la viticulture. Dans cette grande contrée languedocienne où les vins sont compris sous la désignation banale et vague de vins du Midi, le Minervois a une existence distincte. Les annonces et les prospectus du commerce l'ont en quelque sorte popularisé. Mais ce Minervois vinicole ne comprend guère que la plaine, jusqu'à l'Aude ; plus étendue est la contrée montueuse, garrigues ou causses, qui va se terminer à l'est sur les plaines du Bitterrois et à l'ouest aux collines du

pays de Cabardès ; la Vernazoubres la sépare des monts du Pardailhan.

Sous le soleil, encore ardent bien qu'à son déclin, je vais rejoindre à Azille le chemin de fer de Caunes. La route se détache de celle d'Olonzac à Azillanet pour pénétrer dans la plaine, ici très ondulée. En longeant les pentes plissées des causses on atteint bientôt Cesseras, gros village fleuri de lauriers-roses. Quelques oliviers restent encore dans le vignoble ; de beaux ombrages enveloppent plus loin la grande ferme de Saint-Marcel qui possède de vastes chais.

La vigne, toujours la vigne : elle enveloppe le gros village de Pépieux, qui possède une vieille église ogivale, et Azille, assis sur une sorte de terrasse dominant la jonction de l'Argentdouble et de l'Aude ; une belle source jaillit au pied de la colline ; elle fit naître sans doute ce bourg qui fut une cité forte. Des restes de remparts se voient encore au long des boulevards ombreux. Une lourde tour d'église couronnée de balustres et flanquée d'une tourelle crénelée à campanile domine le site et les vastes campagnes majestueusement bornées par le mont d'Alaric.

Décrire une telle contrée serait se répéter, car il n'y a que des vignes. C'est dans une véritable

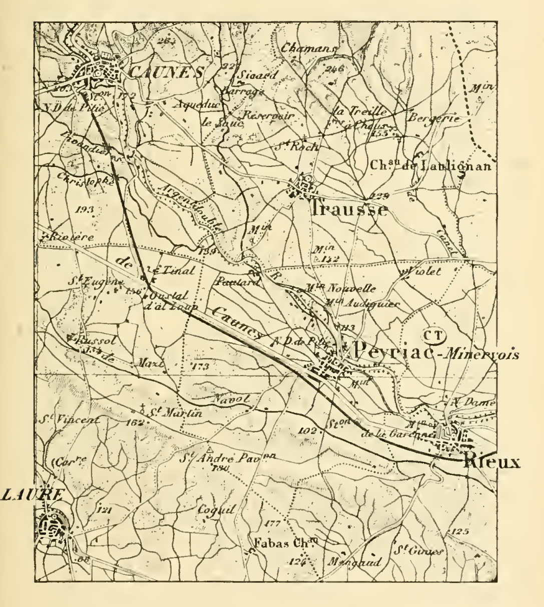
mer de verdure moutonnante, parsemée d'îlots grisâtres formés de buttes infertiles, que sont les deux gros bourgs de Rieux-Minervois et de Peyriac-Minervois. Rieux, le plus considérable, possède une fort curieuse église en rotonde à sept pans, enveloppée de bas-côtés offrant la même disposition, mais à quatorze pans. Peyriac est le chef-lieu du canton, un des plus riches du Midi. Huit communes sur dix-huit dépassent une population de 1 000 habitants [1].

Ce canton possédait jadis, non loin de Rieux, un des plus grands étangs intérieurs de notre pays, la nappe salée de Marseillette, qui ne couvrait pas moins de 2 000 hectares et que l'on a commencé à dessécher à la fin du XVIIIe siècle. Les travaux poursuivis pendant tout le premier Empire avaient donné d'excellents résultats, mais les belles récoltes du début furent suivies d'un retour offensif des principes salins, les efflorescences tuèrent la végétation, il fallut recourir au dessalement au moyen d'eaux puisées à l'Aude. Comme en Camargue [2] on a eu recours au riz,

1. Les plus grandes sont Rieux-Minervois (2 262), Caunes (2 196), Azille (2 062), Peyriac ne vient qu'au septième rang dans son canton.

2. Sur cet emploi des rizières, voyez la 8e série du *Voyage en France,* chapitre XX.

plante aux puissantes racines, pour faire pénétrer l'eau douce dans le sous-sol et l'employer à la dilution du sel. Des prairies couvrent une vaste



partie de l'espace ainsi conquis, mais elles font peu à peu place aux vignes; celles-ci, d'abord établies dans les zones faciles à submerger,

gagnent dans le reste du bassin par l'emploi de la vigne américaine.

L'Argentdouble débouche dans la plaine à l'issue d'une vallée étroite ouverte dans les dernières pentes de la Montagne-Noire [1], où elle naît à une grande altitude. Cette sorte de couloir est gardé par la petite ville de Caunes, groupée autour des vastes bâtiments d'une abbaye dont la chapelle, remarquable édifice du XIIIe siècle, est devenue église paroissiale. Ce centre, un des plus riches du Minervois, n'est pas seulement vinicole, c'est un groupe industriel par l'exploitation de carrières de marbre rouge qui ont une réputation parmi les constructeurs. De beaux platanes ombragent les places et font un groupe superbe au bord de la rivière. Alors que les autres centres du Minervois sont de grands villages, Caunes est une véritable ville, offrant d'intéressants vestiges du passé.

---

1. 36e série du *Voyage en France*.

V

DU SAUMAIL EN CABARDÈS

Les évêchés du Midi sous l'ancien régime. — Saint-Pons-de-Thomières et sa cathédrale. — Les cavernes du Jaur. — Industrie disparue. — La grotte de Courniou. — Dans la Montagne-Noire. — La fontaine des Trois-Évêques. — Le Cabardès. — Descente à Caunes — Les marbres. — En Minervois. — Le causse. — A travers le Cabardès. — Oliviers et châtaigniers. — Cuxac-Cabardès. — Saint-Denis. — Montolieu, Cenne-Monestiès.

Saint-Papoul. Juillet.

Sous l'ancien régime, le nombre des évêchés était extraordinaire dans tout le Midi, du golfe de Gascogne à la frontière d'Italie. Bien des centres qui nous semblent à peine des bourgs étaient cités épiscopales, la plupart à la suite de décisions de Jean XXII, pape originaire de Cahors, qui ne créa pas moins de douze nouveaux évêchés. La base de la Montagne-Noire était entourée par ces chefs-lieux de diocèse. Un des plus humbles était Saint-Pons-de-Thomières, dont on a fait un chef-lieu d'arrondissement, tandis que, sur l'autre versant, Saint-Papoul

n'était même pas promu à la dignité de chef-lieu de canton, malgré son ancienne suprématie religieuse. Mais cette compensation administrative n'a pas enrayé la décadence. Saint-Pons est une des villes du Midi dont la population a le plus diminué[1]. Cette décroissance a d'ailleurs d'autres causes que la perte du rang ecclésiastique : elle est due surtout à la fermeture des usines de draperie, jadis nombreuses, et qui ont subi le sort de celles de Saint-Chinian et de Bédarieux.

La ville dut sa naissance à une belle source jaillissant sur les bords du lit, souvent à sec, du Jaur et qui forme réellement la rivière. Un comte de Toulouse choisit ce lieu, alors solitaire, pour y créer une abbaye autour de laquelle la ville se forma. Cette fontaine abondante était depuis longtemps signalée comme une des curiosités des Cévennes, lorsqu'on en commença l'exploration raisonnée. Les eaux sourdent d'une grotte profonde où l'on n'avait osé s'aventurer bien loin, les galeries étant interrompues par des gouffres qui semblaient insondables. En 1890 seulement, on put pénétrer assez avant à l'aide

1. 5 020 habitants en 1820, 6 267 vers 1835, 6 214 en 1870, aujourd'hui 3 040, dont 2 355 agglomérés.



PETITS PAYS DU HAUT-LANGUEDOC ET DES RÉGIONS VOISINES (limites approximatives).

Villes ecclésiastiques avant la Revolution : Archevêchés ‡; évêchés †.

d'une barque construite spécialement pour cette visite. L'année suivante, M. Joseph Vallot, à qui l'on doit la création de l'observatoire du Mont-Blanc, entreprit une visite méthodique des gouffres et des galeries ; d'autres suivirent, le Club alpin apporta son concours et, en 1893, la caverne avec ses nombreuses ramifications était aménagée pour les visiteurs. Les recherches se poursuivent encore aux environs et semblent réserver des surprises. Cette source est le charme de Saint-Pons. Elle jaillit dans le jardin public de la petite ville ; le rocher qui l'abrite porte une tour de défense et, à son pied, une vieille chapelle qui accroissent la beauté du site. L'humble bourgade elle-même est de médiocre intérêt, elle est pauvre en édifices. Son ancienne cathédrale serait fort intéressante si les évêques avaient respecté le monument primitif, curieux spécimen d'église fortifiée. Mais l'un des prélats voulut un chœur ogival, un autre abandonna ce plan pour le remplacer par un mur de style classique. Cependant quelques parties ont échappé à ce vandalisme des « gens de goût » et méritent d'attirer les visiteurs.

La perte de la draperie n'a été compensée par aucune autre industrie ; on file encore un peu de laine, des tanneries bordent le Jaur : à cela se réduit l'activité de Saint-Pons. Mais la petite

ville pourra devenir un centre d'excursions quand le goût des promenades printanières s'implantera chez nous. Ce serait un excellent point de départ pour visiter la vallée du Jaur, les crêtes sauvages du Saumail, la vallée étrange de la Cesse, paysages fort curieux, mais pénibles à parcourir en cette saison : la chaleur est atroce dans ces gorges.

La Montagne-Noire est particulièrement accessible ici : la route de Narbonne la franchit par une de ses dépressions les plus basses, d'où l'on peut parcourir le massif à l'aide du chemin qui dessert les Verreries-de-Moussans, limite du pays de Thomières vers le sud, comme le Saumail le borne au nord.

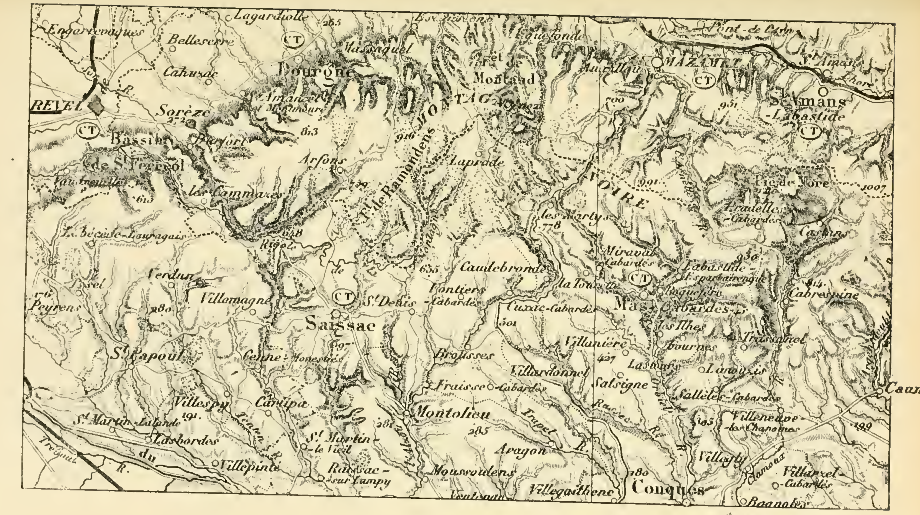
Un autre chemin s'élève vers les Verreries en partant du village de Courniou, assis sur la Salesse, au fond du bassin de Thomières, à la jonction de plusieurs ruisseaux. La vigne, qui disparaît sur le versant du Thoré, est ici abondante encore ; elle couvre de belles terrasses autour de Saint-Pons ; dans les plis, les châtaigniers forment des groupes sombres. Sur la rive droite de la Salesse, cette essence d'arbres est cultivée seulement en taillis pour la fabrication des cercles de tonneaux, industrie très active à Courniou.

Le village de ce nom est dans une aimable situation. Les montagnes qui l'enserrent sont très vertes, le joli vallon d'Usclas pénètre dans la Montagne-Noire : en face, d'autres vallons frangent les pentes du Saumail, de ce côté fort vertes : les châtaigniers, les cultures, les bouquets de hêtres alternent jusqu'à cette arête qui porte le plateau de La Salvetat. Les prairies ont remplacé la vigne : il en est de superbes sur ces pentes si voisines de régions brûlées. Le pays entier est du reste en voie de transformation, grâce aux reboisements entrepris par l'État sur les deux versants de ce bassin du Jaur, surtout les pentes du Saumail, qui perdent peu à peu leur aspect sinistre. La verdure recouvre les côtes où la roche était mise à nu.

Courniou est peut-être à l'origine des mystérieuses galeries où se forme la source de Saint-Pons ; les travaux de construction du chemin de fer ont fait découvrir à l'entrée de la gare l'orifice d'un aven accédant à une grotte que le compagnon de Martel, Armand, bon juge en l'espèce, déclare comparable à celle de Dargilan [1].

Au long du vallon d'Usclas monte un des chemins d'accès à la Montagne-Noire. Ce matin

1. 34e série du *Voyage en France*.



Échelle au 1/320 000e.

la petite ascension était exquise ; bien courte m'a paru l'heure employée pour atteindre les Verreries-de-Moussans, village exigu assis sur le Thoré naissant. Le ruisseau qui formera la rivière de Mazamet venait de l'ouest, comme pour atteindre le Jaur vers Saint-Pons ; brusquement il se recourbe pour descendre à Labastide-Rouairoux, où commencera son rôle industriel.

Ces premières eaux du Thoré sourdent des roches froides des micachistes et des gneiss qui constituent le versant sud de la Montagne-Noire et ses arêtes suprêmes. C'est donc un pauvre pays de landes, fougères, bruyères, ajoncs, dont les hêtraies relèvent l'aspect mélancolique. Ces bois bordent le ruisseau autour du château de Moussans et font place aux maigres cultures et aux prairies vers les hameaux de Galinié et d'Aymard, profondément blottis sous le col de Sorières, entre des croupes que parcourent les brebis.

En bas il faisait doux, presque chaud, malgré l'heure matinale, sur le mont traînent de froides nuées sous lesquelles je poursuis la route vers le col. Celui-ci conduit par Ferrals dans les plaines narbonnaises. Du chemin se détache bientôt un embranchement qui va rejoindre la route de Saint-Amans à travers des hauteurs que domine

le pic de Ferrals, point culminant de la Montagne-Noire dans sa partie orientale. De ce sommet qui atteint 1 022 mètres, la vue est fort belle sur les Pyrénées, lorsqu'il fait clair. Aujourd'hui la brume masque tout panorama ; elle est cependant peu épaisse et me permet de regarder au fond du ravin resserré dans lequel naît la Cesse.

Voici la route de Saint-Amans à Caunes, le chemin l'atteint au-dessous du hameau de Sales ; ayant gravi la montagne par une gorge profonde et boisée, elle continue de s'élever jusqu'au col de Salettes, où confinent les trois départements de l'Aude, de l'Hérault et du Tarn. Une source jaillissant en ce point se nomme « fontaine des Trois-Évêques ». C'est un souvenir du passé : les évêchés de Castres, Saint-Pons et Carcassonne avaient ici leurs limites comme les départements actuels ont les leurs. C'est une des régions les plus tristes de la Montagne-Noire, du moins sur le versant du nord, où les prairies marécageuses et les étroites cultures de pommes de terre et de seigle donnent une impression de misère. Sous les nues chassées par le vent froid, ce pauvre pays est plus mélancolique encore.

Une coupure dans une arête boisée et, comme par un changement de décor au théâtre, appa-

raissent des horizons immenses et sublimes. Très loin, paraissant flotter dans l'azur, une chaîne dentelée de grands pics neigeux se dresse au-dessus de lignes successives de montagnes : ce sont les Pyrénées précédées de leurs avant-monts, les Corbières. Confondue avec le ciel, voici la nappe bleue de la Méditerranée ; à nos pieds toute la plaine du Narbonnais, du Carcassès et du Minervois, revêtue de son manteau de vignes opulentes.

Ce tableau est d'une incomparable beauté, mais le paysage immédiat est nu. Ce versant de la Montagne-Noire exposé au soleil n'a pas la végétation que présente celui du Thoré. La presque totalité des bois ont disparu, les châtaigniers seuls ont été respectés à cause de leurs produits, encore en a-t-on beaucoup abattu pour faire le merrain nécessaire aux vignobles de la plaine. Les plus beaux de ces arbres enchâssent le pauvre pays de Lespinassière, que domine un donjon transformé en clocher, seul débris intact du château qui maîtrisait le passage du vallon de l'Argentdouble. C'est là un de ces *carbardès* ou *cabarets* qui ont donné leur nom au versant méridional de la Montagne-Noire. Ce mot viendrait de *Caput arietis mons*.

Lespinassière est à 300 mètres en contre-bas

du col. La route y descend par de fréquents et brusques détours que fait éviter un raide chemin tracé entre les landes, des champs de seigle et des cultures de pommes de terre, nombreuses à ces hauteurs, car les débouchés sont considérables dans le pays vignoble où l'on ne cultive aucun légume. Les pommes de terre de la Montagne-Noire alimentent donc tout ce grand bassin inférieur de l'Aude, par le marché de Carcassonne, centre d'approvisionnement.

Au delà de Lespinassière, la route continue à descendre entre les châtaigniers, au fond de la gorge où court l'Argentdouble, gorge à demi déserte que tente de gagner le reboisement. Jusqu'au débouché dans la plaine du Minervois, à Caunes, un seul village, Citou, se montre. L'aspect de ce paysage est franchement méridional, non seulement par l'exposition et la végétation, mais aussi par la constitution géologique. Les roches primitives ont fait place aux calcaires, de belles carrières de marbre s'ouvrent au flanc des petits monts. A ces carrières, Caunes doit en partie sa prospérité. Les marbres appartiennent à des variétés de luxe très recherchées par l'architecture ornementale : rouge incarnat et rouge antique, griotte rouge et griotte brune, rose brun et cervelas gris. Ces dernières variétés

valent 150 fr. le mètre cube à la carrière, le rouge antique en vaut 600.

Ces marbres eurent une réputation très grande : c'est là qu'Hardouin-Mansart vint chercher les colonnes de marbre incarnat dont il orna les palais de Trianon et de Marly. De nos jours, ces belles roches rouges sont recherchées à Paris ; Charles Garnier les employa pour l'Opéra. On en expédie beaucoup à l'étranger, notamment en Belgique. Quelques ateliers de « confection » sculptent et polissent le marbre. Comme dans les autres marbreries françaises, on ne se borne pas à travailler les produits du pays, on met aussi en œuvre des marbres blancs tirés de Carrare et les marbres noirs de Belgique — que l'on travaille déjà à Cousolre, près de Maubeuge [1].

Caunes, dont j'ai parlé dans un précédent chapitre, est une aimable petite ville devant un caractère architectural à son ancienne abbaye. Elle n'appartient à la Montagne-Noire et au Cabardès que par la gorge de l'Argentdouble ; on la considère dans la région comme l'un des centres vitaux du Minervois. Le vignoble

---

1. Sur la marbrerie, voyez la 2e série du *Voyage en France* (Sablé), pages 44 à 55, et la 21e série (Cousolre), pages 330 à 336. Voyez encore la 41e série (Bagnères-de-Bigorre).

commence sous ses murs mêmes et se prolonge jusqu'au petit fleuve d'Aude. En longeant la base de la montagne, on le parcourt encore, les plantations s'étendent haut sur ces pentes.

Non loin de Caunes, à l'ouest, la limite du Minervois et des parties basses du Cabardès est indiquée par le village de Villeneuve-Minervois, jadis Villeneuve-les-Chanoines, bordant le Clamoux, descendu de la forêt de Nore. Près de Villeneuve, un bourg, Sallèles-Cabardès, désigne l'entrée de cette autre région naturelle. Sallèles est dans cette zone calcaire qui forme la pente inférieure de la Montagne-Noire et que les habitants appellent le *Caoussé,* c'est-à-dire le Causse. Ce mot n'indique pas comme ailleurs un plateau calcaire isolé, mais un sol de composition presque identique à celui des grands causses, s'il est plus mouvementé. Région des terres sèches, revêtues de plantes odoriférantes comme dans les garrigues voisines. L'olivier s'y plaît, la vigne y croît à merveille et gagne chaque jour sur le sol inculte.

Ce causse, découpé à l'infini par les ruisseaux et les torrents descendus de la Montagne-Noire, doit à cette fragmentation — sur les cartes — l'aspect d'une série de puissants contreforts maintenant la montagne. Les rides entre

chaque pli sont souvent nues, montrant l'ossature blanche de leurs roches dépouillées des arbres qui les couvraient jadis, mais les vallons sont d'une rare richesse, grâce aux filets d'eau soigneusement recueillis pour l'irrigation et à l'abri offert contre les vents. Le figuier et l'olivier y croissent à merveille. A leur débouché sur la plaine sont juchés les villages autrefois fortifiés, défendus par leur château ou *Cabardès*.

Au-dessus du causse, commence un second étage de la montagne, constitué par les schistes et dont le châtaignier est l'arbre favori. Lorsqu'on remonte le Clamoux au long de sa gorge étroite et profonde, on trouve le confin des deux zones, près du village de Cabrespine. L'olivier et le châtaignier se mêlent, mais ce dernier arbre est le plus abondant; il s'élève sur des pentes où l'olivier ne saurait vivre et constitue de belles futaies, principale ressource de cette contrée aux pentes rudes, où l'on ne trouverait guère place pour la culture. Le village de Cabrespine lui-même n'a pu s'établir qu'en s'étageant d'une façon capricieuse sur de hautes et raides parois.

Le site est fort pittoresque, mais en somme, malgré la richesse des fonds, le pays est pauvre.

Le commerce est à peu près uniquement alimenté par les châtaignes ; ce fruit est la base de la nourriture des habitants sous la forme d'une bouillie épaisse appelée *castagnou.* Les parties hautes sont nues, des broussailles de chênes verts y représentent la grande végétation ; un tel pays ne saurait faire vivre ses habitants, si le vignoble voisin n'offrait un champ à l'activité. Toute la Montagne-Noire et le Cabardès sont constamment sollicités par le labeur des plaines : façons de la vigne et vendanges. A certains moments, le haut pays est déserté au profit de la vallée de l'Aude et du Minervois. Les châtaigniers, n'exigeant pas de soins en dehors de la récolte, facilitent cet exode, comme les cultures de la région supérieure, seigle et pommes de terre, conquises sur la bruyère.

On rencontre assez longtemps les châtaigniers en remontant le défilé, presque précipice, du Clamoux par la route hardie qui conduit à Pradelles-Cabardès et à Mazamet. D'autres châtaigneraies couvrent la terrasse au-dessus du causse jusqu'à Mas-Cabardès, petit chef-lieu de canton assis, non loin de l'Orbiel, dans une gorge où l'olivier forme de beaux groupes. Mais ces arbres sont bien moins nombreux qu'autrefois.

Cette partie du Cabardès est, parmi les plus

belles, la plus curieuse peut-être par la profondeur de sa fissure de l'Orbiel, sinueuse, couverte de végétation. Les villages y sont de fier aspect et portent des noms sonores : Labastide-Esparbairenque, Roquefère, Miraval-Cabardès. L'Orbiel n'échappe à cette prison qu'au-dessous des Ilhes pour parcourir le causse dans une gorge moins franchement pittoresque, d'où il débouchera par Conques dans la vallée de l'Aude.

Cette région caussenarde prend tout son développement à l'ouest, où le Fresquel et ses affluents découpent à l'infini ce plateau en pente douce. La contrée est assez aride, mais les tentatives heureuses d'irrigation à l'aide de réservoirs ont montré que l'on pouvait créer ici une véritable *huerta*. Grâce à ces travaux, on a développé l'agriculture sur des zones trop étroites, hélas ! et maintenu la vieille industrie des draps dans les bourgades bâties au bord des cours d'eau.

Deux bourgs ont entrepris à leurs frais des travaux d'aménagement des eaux : Cuxac-Cabardès et Saint-Denis. Le premier est sur la route de Castelnaudary à Carcassonne, au bord du ruisseau de Dure qui fait mouvoir les roues d'une filature de laine. Les bassins de retenue sont d'une faible étendue, mais ils ont permis de

mettre en valeur quelques hectares de terrain communal jusqu'alors stériles.

Les environs de Cuxac sont en grande partie couverts de landes où l'on cultive le genêt, utilisé comme combustible au même titre que l'ajonc dont l'emploi est bien plus étendu. Les pentes fraîches de la vallée de la Dure sont revêtues d'un beau manteau de taillis de châtaigniers appelés *broutières*. Ce fut longtemps une source de fortune pour le pays : ces gaules étaient transformées en cercles, d'un emploi si considérable dans le pays vignoble. Les cercles de fer avaient entravé cette industrie, la hausse des métaux semble en ce moment lui rendre quelque essor.

Au sein du causse strié de ravins, la Dure va rejoindre l'Alzau au-dessus de Montolieu. La riviérette actionne la cartonnerie de Brousses, mais la plupart des petits établissements, fabriques de drap, filatures, moulins à foulon, martinets, qui bordaient la Dure ont été fermés ; la carte d'État-major en conserve encore le souvenir. Cette contrée fut longtemps un des grands producteurs de drap du Midi grâce aux toisons de la Montagne-Noire ; elle reçut deux des manufactures royales créées par Colbert [1] et dont

1. 36e série du *Voyage en France*, pages 252 et suivantes.

Villeneuvette est le seul type parvenu intact jusqu'à nous. Une de ces fabriques était à Cuxac-Cabardès, l'autre à Montolieu, où le travail de la laine persiste encore un peu.

La fabrication des draps est moins active de ce côté de la Montagne-Noire que dans la région de Mazamet ; elle aurait même disparu si les usiniers n'avaient adopté la production du tissu *renaissance,* c'est-à-dire des draps communs obtenus à l'aide de chiffons effilochés, cardés et filés à nouveau. Cette industrie a fait conserver quelques usines sur les bords des ruisseaux. Le bourg de Saissac possède une filature, et les fabriques sont assez nombreuses encore à Cenne-Monestiès, bourg de faible population qui doit faire appel aux communes voisines pour peupler les petites usines qui longent le Lampy. Chaque matin les travailleurs viennent des villages et des hameaux situés à proximité de l'active rivière [1].

1. En dehors de ces industries, le Cabardès possède l'exploitation de minerais de mispickel à Salsigne et à Villenière; la production de ce fer arsenical a atteint 5296 tonnes en 1902, dont 1 586 de minerai trié, premier choix, et 1 220, deuxième choix, exportées en Angleterre et en Belgique. Ces minerais contiennent pour 100000 fr. d'or, « dont la moitié au moins reste à l'étranger, les formules de vente nous étant peu favorables ».

VI

DE SAINT-PAPOUL A SORÈZE

Saissac. — Montolieu. — Le causse du Cabardès. — La vallée du Lampy. — Le château de Ferrals. — Une cité épiscopale déchue : Saint-Papoul. — La cathédrale et les oies. — De Castelnaudary à Revel. — Les coteaux de Saint-Félix. — Revel, ses industries. — Sorèze et son collège. — Au pied de la Montagne-Noire.

Durfort. Septembre.

Je visite le bas Cabardès au cours des manœuvres d'armée que le général Brugère dirige entre Carcassonne et Toulouse ; mon itinéraire est donc un peu décousu, imposé par les allées et venues des troupes et les surprises de chaque journée.

Hier matin je quittai Saissac pour Montolieu. Saissac est une féodale bourgade, fièrement assise à mi-hauteur de la Montagne-Noire dans le pli sauvage de la Vernassonne qu'elle domine de haut, remplissant de ses maisons grises la crête d'un promontoire ; une tour, des débris de remparts dominent cet amphithéâtre. Montolieu,

plus active, n'est pas moins hardiment campée entre des ravins et des vallons où coulent des eaux rares mais vives.

Le causse du Cabardès est extraordinairement découpé. Les plis ont quelques prairies et des cultures, mais les parties hautes sont dénudées, couvertes de thym et de lavande. Des pinèdes, des bois de chênes verts, quelques oliviers, rompent un peu la tristesse de ces arêtes nues d'où la vue est bien belle sur les pentes sombres de la Montagne-Noire et les plaines de l'Aude et du Fresquel. Lorsque l'on peut atteindre un point élevé, on comprend mieux la topographie assez confuse de cette contrée. C'est un éventail de vallées dont le Fresquel est la branche maîtresse et qui se réunissent près du bourg d'Alzonne, où débouche le Lampy.

Ce ruisseau, très long, est peu abondant, ses premières eaux ayant été captées pour alimenter la rigole de la montagne qui va emplir le bassin de Saint-Ferréol, mais il donne de la fraîcheur au sillon qu'il parcourt, au pied de villages qui ont gardé un aspect belliqueux : Raissac sur une colline abrupte, Saint-Martin-le-Vieil dominé par des ruines, plus haut l'industrieux Cenne-Monestiès qui sait utiliser ces flots avares.

D'une colline qui porte le chateau de Ro-

creuse on découvrait toute la partie orientale des Pyrénées, du pic du Midi de Bigorre au Canigou ; ce matin, la masse se détachait avec une admirable netteté, série de pics aigus dominée par les glaces étincelantes de la Maladetta. Les avant-monts, délicatement dessinés, semblaient porter la chaîne sublime dans le ciel.

Peu de vignes dans cette zone, mais partout du maïs, dont les blonds panicules se balancent au souffle du vent d'autan. Les chaumes des moissons enlevées alternent avec ces champs où les soldats qui manœuvrent disparaissent parfois entre les hautes tiges. Pentes des vallons découpés dans le causse, bords des ruisseaux sont partout de la même teinte fauve que relèvent les bouquets de chênes allongés sur quelques crêtes, sous lesquels on récolte beaucoup de truffes[1]. Les maïs enveloppent les villages et les hameaux. Comme partout dans le Cabardès, les centres de population gardent les traces de défense ancienne. Ainsi, sur les bords du ruisselet de Tenten, Villespy offre encore l'image d'une cité close et conserve ses portes voûtées en ogive. A l'entrée, des oliviers vigoureux abritent un calvaire ; dans l'intérieur, au long des rues

1. Voyez la note page 95.

étroites, chaque maison possède un porche abrité par un figuier et une vigne.

A travers les maïs, la route de Saint-Papoul va contourner le bois des Potences et franchir le Tenten en passant sous une merveilleuse allée de platanes formant avenue au chateau de Ferrals, débris d'une forteresse encore habitée. Des douves taillées dans le roc et que franchit un pont dont le parapet est percé de meurtrières, des bastions d'angle révélant par leurs lignes des goûts d'artiste, des remparts crénelés précèdent des corps de logis appartenant à la fin du XVIe siècle. De grands arbres enveloppent le château, une fontaine jaillit entre les rochers.

Ferrals gardait le débouché entre les hauteurs moyennes de la Montagne-Noire et le causse et l'un des chemins qui menaient à la ville, maintenant si déchue, de Saint-Papoul. Cette commune de moins de 900 âmes, qui ne possède pas même 500 habitants dans son antique enceinte, fut une cité épiscopale jusqu'à la Révolution. Son diocèse, d'assez médiocre étendue, puisque les évêques étaient nombreux dans la région, n'en était pas moins fort riche : les revenus du prélat, qui était en même temps seigneur de la ville, atteignaient 45 000 livres par année.

Cependant, Saint-Papoul était à peine un

bourg, éveillé à de rares intervalles par les cérémonies auxquelles présidait l'évêque, seigneur du lieu. La Révolution lui porta un coup sensible ; avec le prélat disparurent le chapitre, les chapelains, les vicaires généraux, les dignitaires du bureau diocésain. Saint-Papoul tomba dans une obscurité profonde, on n'en fit pas même un chef-lieu de canton, alors que sa voisine, Castelnaudary, commande un canton nord et un canton sud. L'industrie de la draperie a disparu et l'ancienne ville n'est plus qu'un petit centre rural sans commerce.

Aujourd'hui, grâce aux troupes qui l'ont occupée un moment, la pauvre et minuscule cité semblait revivre un passé héroïque. Ses poternes et sa porte ogivale, curieusement sculptée, s'ouvrent sur un boulevard remplaçant les anciens fossés et par lequel les régiments ont longtemps défilé. Décor merveilleux que celui de ces rues étroites aux maisons à ressaut, égayées de quelque espalier de vigne et contrastant par leur aspect vieillot avec cette rumeur et cette vie !

Pour permettre à la troupe de se reconnaître dans les billets de logement, la municipalité avait commandé au menuisier du lieu des plaques d'angle en sapin raboté. Le peintre a hâti-

vement inscrit le nom des rues, si hâtivement qu'il a donné, à son insu, un caractère plus archaïque encore à la ville épiscopale, grâce à son orthographe fantaisiste. L'une de ces rues est, à un bout, la rue du *Prébitère,* elle est du Presbytère à l'autre. Certains noms ont un réjouissant parfum du Moyen-Age : rue du Rebroussis, rue Bombée, celle-ci offrant une maison à poutrelles sculptées.

Tout le mouvement est sur le boulevard circulaire. La ville n'a de rumeurs que par des troupeaux d'oies effarées que les bonnes femmes mènent aux pâtures. Il y en a de ces oies! C'est la volaille favorite de la région ; jusqu'à Toulouse, désormais, nous les rencontrerons par milliers.

Ces volatiles traînant leurs ventres lourds animent le pâtis ombreux bordé par l'abside de l'humble et vénérable cathédrale de Saint-Papoul. Abside fort ancienne, antérieure au XIe siècle peut-être ; ses chapiteaux sculptés et ses modillons grimaçants, bien que très dégradés, sont des œuvres charmantes. L'intérieur est fort pauvre et abandonné. L'église s'ouvre sur un adorable cloître aux fines colonnettes de brique ou de pierre, aux arceaux portés sur des chapiteaux historiés.

La campagne de Saint-Papoul est opulente; le maïs, le sorgho à balais, la cardère à foulons, croissent avec une rare vigueur. La vigne couvre des espaces de plus en plus étendus, surtout aux abords de Castelnaudary, ville principale de la contrée.

Arrivé à Castelnaudary à la nuit tombante, j'en suis reparti de grand matin sans avoir pu la parcourir : je voulais achever par Revel et Sorèze mon voyage autour de la Montagne-Noire.

Le chemin de fer de Castres contourne Castelnaudary sous la partie la plus pittoresque, coteau aux flancs raides qui explique l'importance militaire du lieu dans le passé. Des carcasses de moulins à vent couronnent encore cette terrasse, jadis toute couverte de ces engins aujourd'hui dédaignés. La ligne s'élève sur des pentes assez fortes pour que le train doive marcher avec une vitesse médiocre, au sein de riches campagnes cultivées en fourrages, céréales et maïs, parsemées de fermes très amples empruntant quelque majesté aux grandes arcades de leurs façades.

Le chemin de fer parcourt la large dépression qui sépare la Montagne-Noire des collines du Lauragais et dans laquelle Riquet a creusé la

rigole amenant au canal du Midi les eaux réunies dans le bassin de Saint-Ferréol. Cette plaine étroite est parsemée de petits mamelons arides, aux formes arrondies ; à l'ouest, une rangée régulière de collines donne l'impression d'une ancienne berge lacustre. Cette disposition des hauteurs et la nature du fond de la dépression ont fait supposer qu'un grand lac aurait été formé ici par les eaux de l'Agout et se serait vidé par ce nouveau lit de rivière, vers Lavaur.

Jadis ces hauteurs d'argile grisâtre étaient couvertes de moulins à vent ; il en reste beaucoup, mais sans ailes ; cependant, l'un d'eux est demeuré intact près de Saint-Paulet, village dont le pittoresque amphithéâtre est dominé par la lourde bâtisse d'un château découronné où l'on conserve le cœur de Turenne, noble relique, apportée à Saint-Paulet par la famille de La Tour d'Auvergne, à laquelle appartenait le héros.

Le paysage est assez mélancolique, grâce à la teinte neutre du sol, que ne masquent pas suffisamment les cultures. Les collines surtout frappent par cette absence de coloration. Leur relief est peu accidenté, aussi leur beauté est-elle le fait de l'homme qui a choisi les crêtes et les promontoires pour y installer ses bourgades. L'une d'elles, Saint-Félix-de-Caraman, est d'un

grand effet décoratif avec son vaste château, l'église et un beau clocher. Une butte voisine porte trois moulins à vent. Saint-Félix, bastide du XIIIe siècle, a donné son nom au massif de hauteurs où l'on a voulu voir le lien entre les Cévennes, c'est-à-dire la Montagne-Noire et les Pyrénées, ou même un prolongement des Cévennes vers les plaines de Toulouse.

Ces coteaux de Saint-Félix sont le talus du grand plateau de Lauragais découpé par les vallées parallèles des rivières indigentes qui vont finir à la Garonne en amont et en aval de Toulouse. Les plus longs de ces pauvres ruisseaux naissent près du bord de la terrasse, vers Saint-Félix et Puylaurens, tandis que, dans la dépression même, le Sor emmène les eaux des pluies au nord, à l'Agout, c'est-à-dire à l'Océan; au sud, le Fresquel les recueille pour les mener à l'Aude et à la Méditerranée. Ce passage est mieux marqué et plus bas que celui de Naurouze, mais il n'a pas une importance économique comparable. A Naurouze passent la route, le canal du Midi et le chemin de fer reliant Bordeaux à Cette.

Les pentes de Saint-Félix sont pelées; par contre, la plaine est féconde, d'une belle splendeur rustique avec ses maïs, les bordures d'or-

meaux et de saules de ses champs étalés jusqu'au pied de la Montagne-Noire. Des bandes d'oies grasses pacagent dans les chaumes et sur le bord des chemins.

Chaque promontoire, chaque versant de la terrasse porte son village, évidemment disposé jadis pour la défense, mais ce sont de bien petits centres. Une seule ville s'est créée dans cette région, œuvre d'un fondateur de bastide; l'emplacement étant favorable, la cité a grandi plus que tant d'autres. Assise dans la plaine au pied des premières pentes de la Montagne-Noire, elle se nomme Revel.

Le nom n'a pas été emprunté aux villes illustres de l'Allemagne et des pays latins, comme celui de tant d'autres bastides. Le sénéchal de Toulouse, Guillaume Flotte, qui la fit tracer en 1332, l'appela Revel en souvenir de sa seigneurie du village dauphinois situé au pied de Belledonne, dans un des plus merveilleux paysages de France [1]. La cité nouvelle ne tarda pas à dépasser son humble homonyme des Alpes. C'est aujourd'hui, et de beaucoup, la commune la plus populeuse de l'arrondissement de Villefranche-de-

---

1. Sur ce Revel dauphinois, voyez la 9e série du *Voyage en France,* chapitre X.


la Joncarie
St Amancet
REVEL
SOREZE
Durfort
Vaudreuille
les Cammazes
Bassin de St Ferréol
la Garrigole
Pontcrouzet
les Moureaux
Vigourous Chau
le Causse
Las Prades
les Danzats
la Bruyère
Peyrebazal
Ruines

Lauragais[1]. Encore a-t-elle subi une légère décroissance, mais de nouvelles industries l'ont rendue prospère.

Comme la plupart des bastides construites en plaine, Revel est formée par le croisement de deux grandes routes sur lesquelles aboutissent des rues parallèles, régulièrement tracées. Elle occupe une large surface, parce qu'une partie des îlots est remplie par des jardins. Les remparts sont tombés et ont fait place à une ceinture d'allées d'ormes et de platanes touffus. Au centre est la place à *couvert,* c'est-à-dire à arcades permettant aux promeneurs de circuler en dépit du soleil ou de la pluie ; au milieu d'antiques halles en charpente entourant un beffroi carré sans caractère. Les quatre côtés portent des noms disant l'orientation : Levant, Couchant, Nord et Midi.

Malgré la régularité du plan, Revel est avenante et coquette, le commerce et l'industrie lui donnent de l'animation. La production du meuble de fantaisie en bois verni et laqué, qui jouit d'une si grande vogue sous le nom de *modern style,* s'y est implantée et se développe chaque jour à côté de celles du meuble ordinaire et des meubles rustiques. Revel a su donner un carac-

1. 5 457 habitants, dont 3 790 agglomérés.

tère artistique à sa fabrication en abordant le travail de la ciselure et de la marqueterie. Si ses ouvriers n'ont pas encore fait œuvre de créateurs, au moins ont-ils montré du goût dans leurs imitations. De Revel sortent une grande partie de ces meubles de style Louis XV et Louis XIV que l'on se plaît encore à posséder. Fabricants de meubles et de chaises sont très nombreux, chaque année voit naître des maisons nouvelles. Un atelier se consacre spécialement à la sculpture sur bois.

La fabrication des liqueurs, sans occuper autant de bras, est également considérable. Revel a attaché son nom à certaines spécialités.

La mise en œuvre et le commerce des produits agricoles sont des branches d'activité importantes. Le pays élève en grande quantité des oies et autres volailles ; une partie des foies d'oie est expédiée à Toulouse, mais Revel en retient pour la préparation des pâtés ; les plumes et les duvets sont recueillis par des maisons spéciales. Le voisinage des fabriques de drap renaissance de Castres et de la Montagne-Noire a fait donner beaucoup de développement au commerce des chiffons. D'autres industries : fabrique de lainage, saboterie, poterie, occupent un nombre assez considérable d'ouvriers.

Revel est surtout connue par le voisinage du bassin de Saint-Ferréol, but d'excursion classique dans le Midi et dont la réputation s'étend bien plus loin encore. Certes, le génie moderne a accompli des œuvres plus puissantes, mais celles-ci n'ont pas eu la bonne fortune dévolue à l'entreprise de Riquet. L'émerveillement bien justifié de ses contemporains est devenu un lieu commun, on s'extasie encore sur cette entreprise superbe pour l'époque où elle se produisit, admirable surtout par la conception géniale de son auteur. On fait même un mérite à Riquet de la beauté des arbres qui enveloppent sa digue et transforment en parc les abords du canal de fuite ! Le temps est pour beaucoup dans cette splendeur.

Les environs de Revel offrent les plus aimables paysages de toute la Montagne-Noire et ses souvenirs les plus glorieux. Au-dessous du plateau qui porte le lac artificiel par lequel la jonction de la Méditerranée et de l'Océan put s'accomplir, s'étend la petite ville de Sorèze, dont le collège a fourni à la patrie tant d'hommes distingués ou illustres.

Malgré la proximité, Sorèze dépend d'un autre département. Revel est de la Haute-Garonne, Sorèze du Tarn. La limite est à la sortie même

de l'active bastide, à l'endroit où la rigole dérivée du Sor pour alimenter le canal commence à s'infléchir. Ce cours d'eau longe une route ombragée entre des campagnes bien cultivées. Il quitte le Sor dans le joli site de Pont-Crouzet, entre des arbres superbes et de vertes prairies. Le Sor y parvient par un riant vallon prolongeant les gorges profondes de Durfort, tapissées de bois et bordées d'usines.

Jusqu'à Sorèze, la route est une avenue de platanes touffus. D'autres arbres enveloppent l'aimable petite ville, type idéal de cité scolaire, comme nous n'en possédons guère en France. Elle est propre et riante, pleine du murmure des eaux pures de ses fontaines. Ses maisons à ressaut sont blanches ou peintes de couleur claire.

Sur une petite place s'ouvre le collège auquel le séjour du Père Lacordaire avait donné un essor nouveau. J'ai pu le visiter sous la conduite d'un Père qui m'a fait parcourir les études, les dortoirs et les réfectoires où passèrent tant de jeunes gens devenus des hommes utiles. On conserve avec un soin pieux la cellule où vécut et mourut Lacordaire et le mobilier de cénobite dont il s'entoura.

La beauté principale du collège de Sorèze est

le parc. Les allées de grands arbres, les vastes pelouses, les jardins, rappellent ces collèges anglais dont nous n'avons pas l'équivalent en France. Rien n'y limite le regard que les croupes de la Montagne-Noire, qui incitent aux longues courses alpestres. Ces pentes sont l'objet d'escalades de la part des élèves, car les exercices physiques étaient en honneur à Sorèze bien avant qu'ils fussent à la mode. L'équitation entre encore dans le cycle des études.

Il faudrait d'autres établissements semblables dans notre pays pour faire oublier les défauts de l'internat. Lorsque l'on pourra rétablir partout ces collèges d'autrefois, en pleine campagne, au milieu de beaux sites, dans les arbres et les fleurs, on aura beaucoup fait. L'œuvre est de celles qu'il faut tenter pour rendre à la race toutes ses qualités viriles.

Cette campagne des pentes de la Montagne-Noire condense à merveille les beautés de notre pays. Par la limpidité du ciel et la douceur du soleil, c'est le Midi heureux ; par les prairies et les ombrages, elle rappelle certains coins de Normandie ; les gorges profondes, tapissées de bois dans lesquels bondissent gaiement les torrents clairs, sont comparables à ces heureux vallons qui frangent le pied des Alpes et du Jura.

Les chemins qui longent les pentes jusqu'à Labruguière par le joli bourg de Dourgne sont d'un perpétuel enchantement. Toute la grâce de la Montagne-Noire est réunie dans ces courts petits vaux pénétrant à l'intérieur du massif.

Un des vallons les plus aimablement tragiques est celui de Durfort, par lequel la riviérette de Sor descend dans la plaine. Il s'ouvre entre deux coteaux abrupts : l'un, dominant Sorèze, porte les débris de la cité de Puyvert, détruite par Simon de Monfort et dont les habitants allèrent transformer en ville le hameau de Sorèze. Le chemin de Durfort contourne ce site de l'antique place forte et atteint le Sor près d'une usine où l'on effiloche les chiffons de laine en vue de la fabrication des draps renaissance. On remonte le Sor, où se succèdent les usinettes qui battent le cuivre pour les ateliers du village[1].

1. J'ai signalé à la page 81 la récolte des truffes dans le Bas-Cabardès ; la qualité et l'abondance de ces cryptogames ont amené le professeur d'agriculture à préconiser la plantation du chêne truffier. De 1899 à 1902, on a planté 48 000 pieds dans l'Aude, sur le territoire de 44 communes. La récolte annuelle atteint de 3 000 à 4 000 kilogr., valant 40 000 fr.

VII

LES RIGOLES DU CANAL DU MIDI

Durfort et ses chaudronniers. — Les cuivres d'art. — Au flanc de la Montagne-Noire. — Le bassin de Saint-Ferréol. — L'idée géniale de Riquet. — Captage des eaux de la Montagne-Noire. — L'Alzou. — La Rigole. — Lampy-Neuf et Lampy-Vieux. — Le travail de Vauban. — Autour du lac de Saint-Ferréol. — La rigole du canal. — Au col de Naurouze. — Le canal du Midi.

Castelnaudary. Juillet.

Durfort offre le tableau idéal de l'industrie aux champs, telle qu'elle s'exerçait jadis avant le développement des grandes usines, qui eut de si douloureux résultats moraux et sociaux, s'il offrit de si grands avantages économiques. Le bourg, tout menu, n'est qu'une réunion d'ateliers familiaux. Il s'annonce gaîment par les épais ombrages de ses grands platanes, le murmure du Sor tombant sur les roues des moulins et le tapage des maillets frappant sur les feuilles de cuivre. D'étroites ruelles sont bordées de maisons de charpentes et de briques crues, soigneusement blanchies, dont le premier étage s'avance

en encorbellement sur la chaussée parcourue par les eaux vives d'un ruisseau jaseur.

Les petits ateliers occupent le bas de toutes les demeures ; sur l'appui des fenêtres sont étalés les vases de cuivre encore ternes ou irisés par l'effet du marteau et du feu, ou brillants comme de l'or, après le décapage. Dans les pièces sombres sont les forges, les établis, les feuilles de cuivre et de laiton. Par cette belle journée, le travail se fait à même la rue ; des ouvriers frappent le cuivre laminé et, sous le marteau, on voit les feuilles se transformer en vases, chaudrons, casseroles ou aiguières. Ces objets, d'abord mats, sont plongés dans des bains acidulés, puis dans l'eau claire du ruisseau ou des lavoirs ; ils en sortent merveilleusement étincelants. En amont du bourg, trois ormes abritent un lavoir autour duquel ces produits des chaudronniers forment un pittoresque entassement qui réjouirait Vollon, le peintre des cuivres.

La chaudronnerie est une vieille industrie à Durfort ; un des fabricants, M. Vergnes, qui me fait visiter son atelier, me dit que l'on a constaté l'existence de *dinandiers* dans des actes remontant à deux cents ans. Actuellement il y a douze maisons, dont une occupe dix-huit ouvriers ; les quatre martinets qui battent le cuivre en em-

ploient dix. Les vieux articles font en ce moment place à des objets nouveaux; M. Vergnes fils me montre divers ustensiles inspirés de modèles pris dans les musées et les collections.

Le Sor arrive à Durfort par une gorge où il forme des chutes nombreuses, sous de grands rochers enveloppés d'une végétation vigoureuse et parfois surmontés de ruines féodales. Une grande usine est venue animer ce défilé; elle utilise une chute de 72 mètres que fait le Sor dans le précipice de Malamort et fournit la lumière électrique à Revel, Sorèze, Durfort et le village des Cammazes, où l'on parvient par une route hardiment taillée dans les parois de l'abîme.

Un autre chemin mène plus rapidement au sommet, mais il est accessible aux seuls piétons. Tantôt sous bois, tantôt à travers de belles pelouses, il s'élève au flanc des ravins, en offrant de belles échappées sur l'immense plaine verdoyante de Castres et la gorge du Sor; le tableau est ample et lumineux, d'une grandeur imposante et sereine.

L'ascension est courte; on trouve la route de Revel à Carcassonne au-dessous de laquelle la rigole de la montagne emprunte le thalweg d'un ruisselet. Bientôt apparaît la nappe bleue du bassin de Saint-Ferréol, lac bien encadré de hau-

teurs boisées et fermé au couchant par la ligne rigide de la digue couverte de beaux arbres. C'est simple, heureux et adorable, cette vasque solitaire, à peine ridée, qui ne reflète aucun hameau, mais seulement la maison des gardes et une ou deux métairies lointaines.

Ce lac artificiel, si beau soit-il, n'est pas l'œuvre la plus ingénieuse et la plus hardie de cette grande entreprise appellée le canal du Midi. L'idée féconde et nouvelle fut celle de la rigole de la montagne, qui alimente le bassin et se déversait primitivement dans le Sor pour aller remplir la rigole de la plaine creusée à partir de Pont-Crouzet. Cette captation des eaux de la Montagne-Noire est le trait de génie, c'est ce qui mérite le mieux de faire vivre le nom de Riquet dans la mémoire des hommes. Certes, d'autres ingénieurs auraient su tracer le canal des Deux-Mers, le creuser, le doter de ses écluses, de ses ponts-aqueducs et de ses ports ; depuis bien des années le projet avait hanté des esprits, mais on était toujours arrêté par l'impossibilité d'alimenter le bief de partage, les ruisseaux de la dépression de Revel et de celle de Naurouze étant trop indigents et trop capricieux pour donner l'eau nécessaire.

En parcourant le pays, Riquet avait remarqué

combien sont nombreux les ruisseaux permanents de la Montagne-Noire dans la partie couverte de forêts. Il reconnut la possibilité de recueillir une partie de ces eaux qui descendaient à la Méditerranée par l'Aude et de les amener sur le versant de l'Océan par le Sor, pour les conduire ensuite au point de partage de Naurouze. Du jour où l'évidence apparut aux yeux de Riquet, la grande œuvre, jusqu'alors chimérique, devenait une réalité. Ce sera l'honneur éternel de Colbert et de Louis XIV d'avoir compris et adopté sans hésiter cette élégante solution.

Une des rivières avait frappé Riquet par son abondance et sa pérennité, c'est l'Alzau ou Alzou, qui va rejoindre le Fresquel après avoir donné la vie aux usines de Montolieu. Née à une faible distance de Mazamet et de Labruguière, dans la forêt de Montaud, elle s'accroît sans cesse par les vives fontaines qui sourdent dans les grandes hêtraies de Cayroullet et de Ramondens; lorsqu'ellesort des bois près du village de Lacombe, elle serait assez abondante pour faire mouvoir des manufactures. C'est en ce point que Riquet établit un barrage d'où il fit partir sa rigole. Le site est beau, grâce aux forêts au milieu desquelles se montrent les maisons du petit hameau de la Galaube, une scierie et le clocher du village

de Lacombe. Cette verdure profonde a fait naître quelques résidences d'été, révélant ce que pourrait devenir cette contrée comme sanatorium.

La rigole se développe aux flancs des pentes douces inclinant vers la Méditerranée ; elle en épouse tous les contours, pénètre dans tous les plis sous l'ombrage des beaux chênes, longée par un adorable chemin sablé qui fait de la rive une promenade incomparable. Chaque ruisselet descendu des ravins fournit sa part d'ondes à la grande collectrice, tous les cours d'eau qui descendaient au Fresquel sont ainsi mis à contribution : Coudier, Cantemerle, Bernassonne, Lampillon, Lampy et Rieutort. Les aperçus dans ces vallons, ceux qu'ils ouvrent parfois sur la grande plaine de l'Aude au delà des pentes du Cabardès, sont d'une inexprimable beauté.

La rigole pourrait être emplie d'un torrent furieux pendant les orages et éprouver de graves dégâts, si l'on n'avait créé des déversoirs d'où les eaux surabondantes redescendent dans les vallons par la pente naturelle, ce sont les *escampadous,* c'est-à-dire les échappements.

De tous ces ruisseaux, un seul a été aménagé pour fournir un volume d'eau régulier : le Lampy, source de vie pour Cenne-Monestiès dans le Bas-Cabardès. Il naît dans une sorte de

conque dont la disposition fut reconnue par Riquet, qui songea un moment à la barrer pour en faire un réservoir supérieur. Le lac de Saint-Ferréol ayant paru suffire aux besoins, on abandonna ce projet ; il fut repris cent ans plus tard, quand on dut alimenter non seulement le canal du Midi, mais encore la robine de Narbonne.

Le réservoir du Lampy, plus petit que celui de Saint-Ferréol, est plus gracieux et solitaire ; les arbres de la forêt de Ramondens l'encadrent, les belles allées d'un jardin conduisent au sommet de la digue puissante qui retient ses eaux. Celles-ci, distribuées par une vanne quand le bassin de Saint-Ferréol est insuffisant, suivent le lit du ruisseau et viennent, dans le réservoir marécageux du Lampy-Vieux, se mêler à celles de la rigole et descendre avec elles jusqu'au flanc du couloir profond que le Sor s'est creusé dans les roches granitiques, au pied de belles croupes revêtues de forêts.

Là finissait l'œuvre de Riquet ; ce grand homme avait pensé qu'il suffisait d'amener dans le Sor les eaux de l'Alzau et des autres ruisseaux captés par lui. La rigole précipitait donc son flot dans l'admirable gorge dominée par le château de Roquefort et doublait le débit de la rivière.

Après la mort de Riquet, Vauban, qui visitait

les travaux, remarquant que le bassin de Saint-Ferréol était insuffisamment alimenté par le Laudot et constatant que le Sor, livré à ses seules sources, suffisait à la rigole de la plaine, décida de poursuivre celle de la montagne jusqu'au vallon du Laudot. C'est à lui que l'on doit la partie creusée au-dessus du Sor et le court tunnel des Cammazes, par lequel la rigole se dirige vers le réservoir de Saint-Ferréol, à travers un vallon assez morne après les beaux sites du cours supérieur.

Les Cammazes sont un village régulier, au point d'intersection de deux chemins ; leur origine est assez récente, puisque les premières habitations furent celles des ouvriers employés au creusement du chenal.

Le nom de Vauban s'associe donc à celui de Riquet, mais l'œuvre elle-même est bien celle de l'entreprenant commis aux gabelles qui se révéla à la fois financier, ingénieur et homme d'action. C'est avec justice que l'un de ses descendants, le duc de Caraman, a fait élever un petit monument à la prise de l'Alzau, pour rappeler que les premiers travaux commencèrent en 1666 et que, dès 1681, la navigation était ouverte entre les deux mers, grâce aux eaux de la Montagne-Noire amenées à Naurouze.

La partie de rigole due à Vauban s'ouvre à

6 kilomètres en amont des Cammazes, près de la métairie de Conques, qui donne son nom au petit col d'entre Lampy et Sor, c'est-à-dire Méditerranée et Océan. Pendant les grosses eaux, des escampadous laissent évader dans le Sor les flots surabondants. Le reste, à l'issue du tunnel, plonge en cascade dans le lit du Laudot ; ce ruisseau, jadis infime, est devenu une jolie rivière employant un mois pour remplir le bassin de Saint-Ferréol, où l'on emmaganise 6 374 000 mètres cubes.

Le barrage par lequel le lac a été obtenu est une des plus belles œuvres du génie civil en France, celle qui a fait le mieux ses preuves de solidité, puisqu'elle est en fonctions depuis l'année 1672. La longueur, de colline à colline, est de 800 mètres ; l'ensemble est constitué par trois puissantes murailles parallèles, disposées en gradins et dont les intervalles de 60 mètres et de 120 mètres sont remplis de terrassement de pierre et de terre donnant à l'ensemble une résistance énorme. Avec le temps, le gigantesque talus s'est revêtu de beaux arbres et a formé une sorte de parc gracieux.

Sous cette digue s'ouvre la galerie conduisant aux vannes, ou plutôt aux robinets de cuivre manœuvrés par des crics d'où l'eau s'écoule avec

un bruit de tonnerre en chassant violemment l'air renfermé dans ce souterrain. Ces robinets servent seulement lorsque les vannes supérieures ont abaissé le plan d'eau à 6^m,50 au-dessous de la hauteur normale du bassin.

Le bassin et sa formidable digue composent un admirable décor, grâce aux arbres et aux pelouses qui sont venus masquer la trace un peu géométrique du labeur humain; cependant notre siècle a vu d'autres travaux de ce genre atteindre une beauté égale, supérieure même : ainsi le lac des Settons, étalé entre les hautes cimes du Morvan [1].

Les hauteurs qui dominent Saint-Ferréol offrent une vue charmante sur la vaste nappe des eaux bleues et la gorge inférieure du Laudot où le bassin se déverse pour aller rejoindre la rigole dérivée du Sor. Les horizons sont très beaux, au sud surtout, où les croupes nues n'ont pas de forêts pour arrêter le regard. Cependant l'œil n'est pas autant sollicité par le lac azuré, dont le miroir sert de limite à trois départements du Haut-Languedoc : Tarn, Haute-Garonne et Aude, que par la grande barrière des Pyrénées hérissée de pics, blanche de neige.

1. 1re série du *Voyage en France*, chap. I.

Au-dessous de l'observateur, le pays s'abaisse rapidement jusqu'à la vallée du Fresquel, où conduisent de grandes pentes striées de vallons, qui sont déjà partie intégrante du Lauragais, comme le dit le nom d'un des villages : Labécède-Lauragais. Mais le Cabardès est proche.

De la digue de Saint-Ferréol un chemin descend au long du Laudot par Vaudreuille et le conduit au point de jonction des deux rigoles de la plaine et de la montagne. Celles-ci avaient respectivement $3^m,50$ et $4^m,66$ entre berges ; le tronc commun a 6 mètres. Il se dirige en épousant les contours du sol jusqu'au pied de la terrasse de Saint-Félix, non loin de ce bourg, au point même où le chemin de fer franchit la ligne de partage des eaux, entre le bassin de l'Aude et celui de l'Agout. Désormais, la rigole suit la pente naturelle du sol en décrivant des sinuosités sans nombre pour contourner chaque pli de la terrasse de Saint-Félix. Elle passe au pied des Cassés, de Saint-Paulet, de Montmaur et va déboucher sous un monticule hérissé de trois blocs de rochers sur lesquels se dresse une pyramide. C'est le fameux col de Naurouze.

Je l'ai gagné, de la station de Soupex, en traversant les villages d'Airoux et de Labastide-

d'Anjou, contrée aux riches cultures croissant sur un sol compact, mais assez monotone : champs de maïs, ruisseaux asséchés qui sont plutôt des fossés bordés de saules et d'ormeaux. Vers le sud, une rangée de hauteurs sans caractère portant le village de Baraigne ; au nord, la terrasse de Saint-Félix se recourbant brusquement à l'ouest au moment où il semble qu'elle va se souder au coteau de Baraigne. Entre ces deux rides, dont la hauteur absolue n'est pas de 100 mètres, une sorte de couloir large d'un kilomètre à peine, où l'on devinerait difficilement la moindre pente. Cependant, les nivellements ont révélé que d'un côté on descend vers la Garonne, c'est-à-dire l'Océan, tandis que, de l'autre, les eaux des pluies coulent lentement vers la Méditerranée par l'Aude. Les rochers, surmontés d'un obélisque, marquent exactement l'arête de ce toit aux versants si peu prononcés, il semble que la nature, avant l'homme, ait voulu indiquer le faîte par ces blocs dont l'existence parut de bonne heure mystérieuse pour l'intelligence humaine. Les pierres de Naurouze ont donné lieu à bien des légendes. Le dernier des prophètes et des devins, Nostradamus, imagina que le monde finirait lorsque les crevasses qui séparent les blocs se seraient refermées.

L'obélisque qui domine les blocs a été élevé, pendant la Restauration, par les soins de la famille de Caraman, héritière de Riquet, son ancêtre ; il commande ces campagnes qui seraient mélancoliques sans la silhouette à demi féodale du bourg lointain d'Avignonnet et la vue des Pyrénées, dont deux pics suprêmes, Carlitte et le Canigou, sont en vue.

Dans l'esprit de Riquet, le site devait contenir une ville, il avait rêvé de la construire monumentale, encadrant le bassin d'où les bateaux allaient se rendre à l'une ou à l'autre mer. Ce bassin, de plan octogonal, recevait les eaux de la rigole par une double chute, c'était un admirable décor pour une cité que l'on aurait sans doute édifiée avec toute la majesté de l'époque. Riquet mourut un an avant l'ouverture du canal et l'on ne songea pas à donner suite à son projet. Le bassin lui-même a été abandonné, les eaux l'ont peu à peu colmaté, il est devenu prairie, on n'a pas cherché à le préserver, car il était inutile comme port et d'ailleurs trop exposé aux souffles terribles des vents d'autan et de cers, fléau du Lauragais et du Toulousain. Un seul édifice fut construit, il servait de résidence à l'ingénieur du canal ; à la chute de l'Empire, après la bataille de Toulouse, les chefs des armées anglaise et

française s'y réunirent pour signer la suspension des hostilités.

Le bief de partage n'a donc rien de majestueux, c'est une portion de canal entre deux écluses : écluse de l'Océan, écluse de la Méditerranée. Cette partie sans pente a cinq kilomètres de développement.

Pendant de longues années, le mouvement fut faible entre les deux mers, par suite d'une conception économique singulière qui fit concéder la voie navigable à la Compagnie des chemins de fer du Midi, c'est-à-dire à la voie concurrente. De 1858 à 1898, la navigation ne fit que décroître ; mais à la suite de demandes incessantes, l'État a repris la possession du canal et l'on constate un accroissement assez sensible. Sur l'ensemble de cette grande ligne d'eau, le tonnage effectif, qui était de 195 548 tonnes en 1897, est monté peu à peu à 371 549 en 1900 [1]. Lorsque les travaux projetés pour l'élargissement des parties à voie simple et l'adoucissement des courbes seront exécutés et surtout quand on aura donné aux écluses les dimensions de celles du canal latéral à la Garonne, on verra sans doute s'accroître encore ces chiffres, mais la voie ferrée empêchera

---

1. 340 781 tonnes en 1901, 372 126 en 1902.

toujours le canal de reprendre son activité primitive.

Il eut son heure de splendeur. Jusqu'au moment où la locomotive vint jeter son panache de fumée autour des pierres de Naurouze, l'œuvre de Riquet servait non seulement aux marchandises, mais aussi aux voyageurs. Il y avait un service accéléré de coches d'eau. « Ces bateaux-poste, disait Abel Hugo, sont aussi élégamment ornés que les paquebots qui vont de Calais à Londres. On y a, sans crainte du mal de mer, la faculté d'être assis, debout ou couché, de se promener à l'air sur le pont, ou de rester dans un salon vaste, propre, bien aéré et, au besoin, bien chauffé, où l'on peut écrire, lire, causer, jouer et même au besoin prendre ses repas. »

Où sont ces splendeurs que l'on payait par la lenteur du trajet et la monotonie des campagnes du Lauragais et du Carcassès ? Je n'ai vu sur le canal que des barques vouées au seul trafic des marchandises. Il y a bien encore des bateaux dits « poste », mais ce sont de vulgaires chalands portant 136 tonnes, les plus faibles types employés sur le canal. Ils représentent 4 pour 100 du tonnage total, tandis que les coutrillons, chargés de 290 tonnes, figurent dans

les statistiques pour 23 pour 100 et les « barques » de 300 tonnes pour 40 pour 100. La navigation à vapeur ne compte que pour 5 pour 100[1].

Les services actuels s'efforcent d'accélérer la marche des bateaux. On met huit jours pour aller de Cette à Toulouse, douze jours de Béziers à Bordeaux ; des remorqueurs à vapeur fonctionnent régulièrement à côté des services de relais par chevaux échelonnés.

J'ai voulu faire un peu de navigation sur le canal ; un bateau a consenti à me prendre à bord depuis le Ségala jusqu'à Castelnaudary. La course fut de peu d'intérêt ; plus d'une fois pendant ces onze kilomètres, j'ai envié le sort des voyageurs rapidement conduits par la locomotive.

---

1. Chiffres de 1902, qui font ressortir l'accroissement continu des bateaux de fort tonnage.

VIII

EN LAURAGAIS

Puylaurens. — Les coteaux du Lauragais. — Cuq-Toulza. — Caraman. — L'agriculture en Lauragais. — Villefranche-de-Lauragais. — Villenouvelle, Baziège et Montesquieu. — L'autodafé d'Avignonnet. — Castelnaudary, son cassoulet et ses potiers. — La culture de l'ajonc. — La vallée du Fresquel. — Bram.

Carcassonne. Septembre.

Entre le Sor et l'Agout, le pays constitue un grand massif de collines aux pentes très douces dont le point culminant est formé par deux éminences ayant un commandement superbe. La moins élevée prête sa croupe allongée à une vieille petite ville d'aspect féodal encore, Puylaurens, qui fut célèbre dans l'histoire de nos dissensions religieuses. Ce fut le siège d'une des « académies » protestantes où l'on forma les pasteurs jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il en sortit plusieurs des hommes illustres de la religion réformée. La ville, à en juger par le site, ne fut jamais bien considérable. Elle n'est guère qu'une

longue rue ayant à son centre une église contre laquelle sont adossées des halles de charpente. De son passé guerrier, Puylaurens conserve les ruines de son château, dont le rôle fut grand pendant les guerres albigeoises.

En dépit de sa population apparente, c'est une bien modeste ville[1]. La plus grande partie des habitants sont répartis sur un immense territoire — 8 184 hectares — en une multitude de hameaux et de fermes ou métairies qui donnent au pays beaucoup de vie et de gaîté. Ces fermes sont entourées de grands champs de maïs et de blé, cultures dominantes dans tout le Lauragais.

Cette contrée, aujourd'hui partagée entre la Haute-Garonne et l'Aude, tire son nom de Laurac, humble village des environs de Castelnaudary, et cette ville en fut la dernière capitale. Région bien distincte dont le nom se maintient dans l'usage et qui eut récemment un peu de notoriété par les manœuvres de 1902, auxquelles vint assister le prince des Asturies, beau-frère du roi d'Espagne. Partout la population rurale est disséminée dans des habitations isolées, mais nulle part les métairies ne sont en tel nombre qu'aux environs de Puylaurens.

1. 4 103 habitants dans la commune, dont 1 374 agglomérés.

Par son altitude dominatrice et la quantité extraordinaire des logis rustiques, cette vaste commune est d'ailleurs bien à part dans le Lauragais. Je n'ai pas retrouvé un tel spectacle dans la longue excursion que je viens d'entreprendre à travers la petite province, bien que les demeures paysannes persistent à se placer à l'écart. Presque pas de bourgs, les centres communaux sont constitués par l'église, une mairie-école, parfois une maison à côté. Puylaurens avec ses 1 400 âmes paraît donc considérable ; c'est le rendez-vous commercial où l'on vient vendre les volailles, les plumes et les duvets.

Un autre chef-lieu de canton, Cuq-Toulza[1], renferme 100 habitants à peine dans le village ; pour trouver un bourg un peu étendu, il faut quitter le Tarn et aller dans la Haute-Garonne, où Auriac groupe près de 400 âmes sur les 1 200 de la commune, et à Caraman qui fait encore figure de ville, grâce à son tracé régulier. Caraman fut le chef-lieu d'une seigneurie considérable dont le fils de Riquet acquit la propriété et qui devint un marquisat. Aujourd'hui, les descendants de Riquet ajoutent à leur titre de prince de Chimay celui de duc de Caraman.

1. *Toulza* veut dire *Toulousain,* du pays de Toulouse.

La minuscule cité occupe un des points culminants du Lauragais, au-dessus de ces longues et étroites vallées parallèles qui vont aboutir aux deux dépressions maîtresses du Girou et de l'Hers. Ces sortes de couloirs sont presque sans eau, mais les ruisseaux qui les parcourent deviennent terribles par les crues, aussi les a-t-on profondément creusés, les terres rejetées sur chaque bord formant digue. Tous se ressemblent, sauf que l'Hers, étant le principal collecteur, a des dimensions plus considérables que la Saune, la Marcaiessone ou le Girou[1].

Donc pays découpé en longues et minces arêtes, beaucoup de maïs, de rares bois, pas ou presque pas d'eaux courantes, d'infimes villages sur les parties hautes. Innombrables fermes dans ce sol de *terrefort* où le maïs exige un grand labeur pour la préparation du sol. Chaque parcelle est entourée par un fossé étroit mais très profond, servant au drainage des eaux. Ces fossés remplis d'herbes sont invisibles, aussi causèrent-ils beaucoup d'accidents au cours des manœuvres.

Une telle contrée n'est pas monotone cependant, grâce à l'activité de la vie agricole et à l'admirable décor formé par les Pyrénées dont

---

1. *Marquessonne,* sur la carte d'État-major.

la chaîne s'aperçoit presque entière, du Pic du Midi d'Ossau au Canigou. Quand on est familiarisé avec ces grands monts, on reconnaît chaque cime. Le Pic du Midi de Bigorre, fièrement dressé en avant, sert à l'orientation.

Une multitude de volailles, poulets, dindons, canards, oies surtout, animent les fermes ; la viande d'oie est le fond de la nourriture du paysan. Elle assaisonne les soupes et les ragoûts, on la garde en pots sous forme de confits. Les moutons, assez nombreux, appartiennent à une race locale, dite lauragaise, et vivent, comme la volaille, sur les chaumes. Le mode d'exploitation le plus commun est le métayage, mais il ne rend pas les services qu'on en retire ailleurs, la durée de l'engagement réciproque étant de trop courte durée — un an — pour encourager le métayer à améliorer le domaine.

Un autre système est celui des maîtres-valets, tâcherons ou brassiers qui entreprennent à forfait la culture d'une propriété, mode de travail presque spécial à la Haute-Garonne. Le maître-valet, que le métayer considère comme d'essence inférieure, est payé en proportion du nombre de bras dont il peut disposer dans sa famille. La rétribution est représentée par une quantité de grains proportionnelle au personnel qu'il em-

ploie, ou bien la moitié de la récolte de maïs sur une surface déterminée. Il a droit en outre au partage avec le propriétaire de certaines récoltes sur des parcelles d'étendue également précisée pour une paire d'attelage : maïs, fèves ou haricots, lin. S'il y a de la vigne, le maître-valet reçoit un demi-hectolitre de vin par paire d'attelage ; enfin il a droit au bois de chauffage.

Tout est réglé avec minutie dans ces coutumes : part sur le bétail de vente ou de croît, abonnement chez le forgeron pour réparations de l'outillage payés à raison de tant de litres de blé par paire d'attelage, abonnement au vétérinaire, etc. Les porcs et volailles sont achetés et partagés par moitié, plus une redevance au propriétaire en œufs, poulets et chapons. Les femmes et les enfants sont astreints au *solatage,* c'est-à-dire à la moisson et au sarclage.

Ce système si particulier du travail rural a été étudié avec beaucoup d'attention par M. Carré, professeur d'agriculture de la Haute-Garonne, dont je viens de résumer les indications, bien plus étendues.

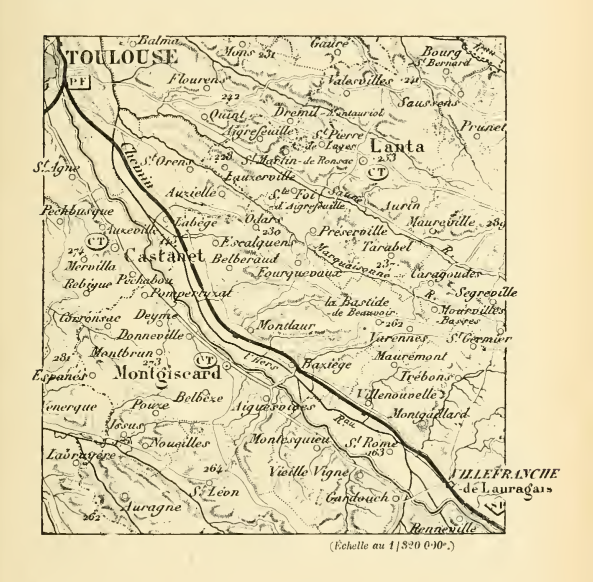
Sur toute ma route, de Caraman à Villefranche, j'ai trouvé le même spectacle. En ce moment il ne reste guère de cultures sur pied à part le

maïs ; on pourrait croire que le pays tout entier est exclusivement consacré à cette céréale. Je suis monté sur la haute et mince tour qui se dresse dans la cour du château de Rigaud, entre Trébons et Saint-Vincent ; de là je découvrais des crêtes de longueur immense et de grands plis, et c'était une nappe continue de panicules dorés du maïs.

Pour cette partie du Lauragais, le centre est Villefranche, une des bastides que fonda Alphonse de Poitiers, le plus grand bâtisseur de villes qui fut jamais. Malgré sa situation sur la route de Bordeaux à Narbonne, elle ne s'est guère développée, plus cependant que sa voisine Villenouvelle, demeurée village[1]. Ce sont quelques rues parallèles à la route qui forme la grande rue où se trouvent toutes les boutiques. L'église dresse sur cette large voie sa curieuse façade fortifiée. Cet édifice vit pendant les manœuvres de 1902 une cérémonie imposante : tous les généraux des 16e et 17e corps ayant à leur tête le ministre de la guerre, le chef d'État-major général, le général Brugère, le prince des Asturies et la plupart des officiers y assistaient aux obsèques

1. Villefranche : 2 277 habitants, dont 2 014 agglomérés ; Villenouvelle : 597 habitants, dont 361 agglomérés.

d'un artilleur tué par sa pièce. Ces voûtes gothiques, très surbaissées, ornées de caissons, encadrées de peintures polychromes, n'avaient jamais



(Échelle au 1/320 000e.)

vu autant d'uniformes depuis la bataille de Toulouse, quand une partie des morts furent inhumés près de Villefranche.

Sauf cette église qui renferme un curieux bas-

relief, rien n'arrête l'attention à Villefranche ; cette bastide n'a pas les pittoresques maisons en encorbellement et les *couverts* de bois que possèdent ces antiques « villes neuves » dans l'Albigeois et la Guyenne : à peine une tourelle d'angle à signaler au coin d'une rue débouchant sur la place plantée d'arbres.

Cet aspect banal se retrouve partout au long de cette vallée où l'Hers n'est qu'un fossé dont la profondeur est entretenue très grande par des travaux de curage ; sauf Villenouvelle à l'église fortifiée, aux rues régulières, et Baziège, bourg vivant, il n'y a pas de centre d'habitations sur la route de Toulouse ; les villages occupent le sommet des collines ; ils sont nombreux surtout sur la rive gauche. Montgiscard, dont les toits bruns couvrent une terrasse au-dessous d'une église ayant pour façade une énorme muraille flanquée de tours et surmontée d'un pignon central, domine le canal, face à l'église de Montlaur qui se dresse isolée sur l'autre versant. Dans un pli, au bord d'un ruisseau clair, se blottit Aiguesvives, qu'une route bordée de superbes platanes relie à Montesquieu assis au sommet d'une colline. Vieille cité forte, ce Montesquieu qui commande d'immenses horizons sur tout le Lauragais et la Montagne-Noire. Des débris de

remparts l'enserrent encore, le château est devenu une belle habitation. Quelques vignes recouvrent les pentes, mais dans le Lauragais le vignoble n'est jamais étendu ; le maïs occupe des surfaces autrement considérables, nulle part il n'a plus de vigueur que sur ces bords de l'Hers et du canal du Midi.

Au delà de Villefranche, sur la route de Castelnaudary, une bourgade relève la monotonie de cette vallée de l'Hers : la bastide d'Avignonnet, très fière entre ses restes de remparts et dominée par une belle église à flèche de pierre, chose rare dans ce pays de la brique. Avignonnet rappelle une des scènes les plus horribles de cette guerre d'extermination que fut la lutte contre les Albigeois : après le siège de la ville, tous les hérétiques qui refusèrent de se convertir et, parmi eux, leur évêque furent brûlés vifs.

On montre encore dans l'église, construite au XIV[e] siècle, bien longtemps après le drame, le banc où s'asseyaient les inquisiteurs.

Avignonnet est le dernier bourg du versant de l'Océan dans cette longue dépression dont le col de Naurouze occupe la partie la plus élevée. A moins d'une lieue voici l'obélisque à la mémoire de Riquet et le bief de partage du canal

du Midi. En quelques minutes, le chemin de fer me conduit à l'ancienne capitale du Lauragais.

Castelnaudary répond peu à ce nom sonore, c'est une ville d'une tranquillité extrême et qui n'a point la fière allure de tant de cités voisines, même de villages campés sur les promontoires au pied de quelque castel en ruine ; du moins à ses abords par le chemin de fer ou le canal ; du côté opposé, l'aspect est plus hardi, les dernières maisons couronnent une sorte de terrasse dominant la vallée du Fresquel en face des pentes du Cabardès et de la Montagne-Noire. Jadis cette sorte de glacis était couronné de moulins à vent ; leur disparition est récente, quelques-uns sont encore debout, mais leurs ailes ne tournent plus. Le vent d'autan qui vient de la Méditerranée et le *cers* qui souffle des plaines garonnaises sont pourtant toujours fréquents et violents, mais ils ne peuvent assurer une mouture aussi économique et régulière que la vapeur ou la force hydraulique. C'est pourquoi Castelnaudary, malgré sa situation au cœur d'une région productrice de céréales, a vu peu à peu s'arrêter les ailes de moulins qui donnaient tant de pittoresque à son paysage.

Ce n'est point la seule transformation économique subie par l'ancienne métropole du Laura-

gais, le vaste port dont l'avait dotée Riquet est aujourd'hui presque désert. Avant les chemins de fer, l'activité était grande dans le bassin, qui n'a pas moins de 1 200 mètres de tour et reflète l'amphithéâtre de la ville haute, couvrant des pentes raides, avec l'étrange silhouette de quelques moulins encore debout. Le trafic, jadis



considérable, se tient actuellement entre 7 000 et 8 000 tonnes.

Ce bassin par son étendue, les bords du canal ombragés de beaux arbres, un pont en dos d'âne, l'escalier d'écluses par lequel descendent les bateaux, forme la partie la plus riante de la cité, avec quelques boulevards plantés de grands arbres aboutissant à la gare. La vieille ville a des

rues solitaires, seule une place ombragée et ornée d'une fontaine a quelque caractère.

Castelnaudary, si fameuse dans l'histoire de la monarchie par les sièges qu'elle a subis et les combats livrés sous ses murs, tire aujourd'hui toute sa notoriété de son cassoulet. Ce mets du pays toulousain possède ici sa terre d'élection. On dit cassoulet de Castelnaudary comme pâté de Périgueux ou saucisson de Lyon. A chaque repas, dans les hôtels, on sert du cassoulet. C'est aussi une des grandes ressources des ménages.

Le cassoulet n'est point une de ces préparations savantes que l'on sert « à la table des rois et des grands », comme l'on disait jadis ; c'est un simple plat de haricots, mais cuits longtemps avec du saucisson, des saucisses, du lard, des abatis d'oie et de dindon. Pour tous ceux qui ont un estomac fonctionnant normalement, un tel ragoût est un régal, aussi a-t-il acquis droit de cité à Paris, où nombre de restaurants ont, une fois par semaine, le cassoulet parmi les plats du jour. Les amateurs ont aussi la ressource de faire venir le cassoulet de Castelnaudary même, où des cuisiniers en font des conserves en boîtes.

Les gens qui ne produisent pas le cassoulet industriellement et le dégustent en famille, tel que

le prépare la ménagère, disent que leur aliment favori doit une grande partie de ses qualités à la nature des vases en terre dans lesquels la préparation est soumise à une cuisson douce et de longue durée. Ces vases sont fabriqués à Castelnaudary même, à l'aide d'une argile d'excellente qualité; ils ont l'avantage de résister aux intempéries. Cette propriété a fort contribué à développé la production des objets destinés à être exposés à l'air. Les potiers de Castelnaudary alimentent toute la région de marmites, de petits vases à cassoulets et d'assiettes.

D'abord réduite aux objets ménagers, la céramique est entrée depuis une cinquantaine d'années dans une voie nouvelle : on a fait les tuyaux de drainage, puis les vases à fleurs recouverts d'un émail vert ; quelques fabricants n'ont pas craint d'aborder des articles confinant à l'art : balustres, galeries, vases ornés, statues même. Les carreaux émaillés, les cuvettes d'éviers sont également obtenus, enfin depuis quelque temps on fait des lettres émaillées pour enseignes, très résistantes et économiques, dont l'emploi s'étend de plus en plus dans les villes du Midi.

Les chiffres que j'ai recueillis sur l'importance de cette industrie sont assez contradictoires. Ils ne s'écartent guère cependant de ceux fournis

en 1884 à la commission d'enquête sur les industries d'art par un des fabricants, M. Gouttes : une quinzaine de maisons occupant 250 ouvriers.

La cuisson se fait au moyen des ajoncs de la Montagne-Noire et du Cabardès. Castelnaudary, par l'importance de sa consommation, a maintenu sur les pentes de la Montagne-Noire l'exploitation de cette plante qui aurait pu faire place à d'autres cultures. D'après des chiffres recueillis par M. Pariset dans une étude très complète sur la Montagne-Noire, la ville consomme chaque année de 1 600 000 à 1 800 000 bourrées d'ajonc au prix de 40 fr. le mille [1], tant pour les fours à poterie que pour les fours de boulangers. Les principaux centres de récolte de l'ajonc sont Saissac, en Cabardès, où l'on trouve 1 160 hectares consacrés à cette plante sur un territoire de 5 700, et Labécède-Lauragais qui en possède 1 200 sur 3 200.

Le commerce des ajoncs donne beaucoup d'activité au roulage, car il faut de nombreuses voitures pour transporter ce combustible d'un poids médiocre ; les bourrées sont apportées à Castel-

1. L'ouvrage de M. Pariset : *Économie rurale, industrie, mœurs et usages de la Montagne-Noire,* a été publié en 1882.

naudary par les métayers, qui profitent du voyage pour faire leurs acquisitions de vins, farines et autres produits. L'ajonc, dont la valeur est faible, puisque le revenu par hectare serait seulement, de 6 fr. 25, a donc une influence heureuse sur les affaires de Castelnaudary en amenant des acheteurs qui seraient attirés par les bourgades de leur voisinage ou par Carcassonne.

D'ailleurs, tout le pays est tributaire de la Montagne-Noire pour le combustible ; sauf quelques taillis de chênes blancs et de chênes verts et petites pinèdes, il n'y a pas de bois dans la longue dépression où le canal du Midi et le chemin de fer sont tracés, et les coteaux du sud ne sont guère plus ombragés.

Cette région basse qui continue vers l'Aude le passage de Naurouze est de médiocre intérêt. Je l'ai parcourue en tous sens aux manœuvres dernières et n'emportai que le souvenir d'un immense champ de maïs parsemé de vignes, avec de rares villages, endormis sous leurs grands platanes. Un peu de fraîcheur aux bords du canal et du Fresquel, des terres plus sèches de chaque côté du chemin de fer. Sur les hauteurs, dernières pentes du Cabardès, s'étalent largement de grandes fermes aux allures de for-

téresses, souvent antiques maisons nobles. Ces vieux logis sont nombreux, surtout sur la rive gauche du Fresquel.

Dans la plaine, vers Pexiora, les constructions rurales évoquent l'idée des campagnes du Pô par leur ampleur et les hangars à arcades de briques se détachant sur la blancheur des bâtiments d'habitation. Les arbres sont nombreux, les peupliers surtout bordant les *rieux,* ruisseaux secs en cette saison. La terre, noire, paraît féconde, mais elle se crevasse par l'effet de la chaleur, malgré son aspect pulvérulent. C'est que, pendant tout l'hiver, elle fut en partie noyée ; le sous-sol n'est point perméable, étant constitué par une couche de gravier relié par une sorte de ciment calcaire analogue, par l'effet produit, à l'alios des landes de Gascogne. Cette sorte de béton naturel appelé *caoussanel* est de faible épaisseur; il suffit de le briser pour donner la perméabilité au terrain.

Les centres de population sont peu nombreux dans la plaine, mais les grandes fermes sont fort rapprochées. Entre Castelnaudary et Bram, sur 16 kilomètres, on ne rencontre d'autre village que Pexiora, tandis que les petits bourgs se suivent sur les collines au sud. L'un d'eux, très exigu, occupe un mamelon presque au sommet

du massif, sous une haute butte à 412 mètres au-dessus de la mer ; de ce point la vue est immense : on découvre, dit-on, huit départements. Le lieu se nomme Laurac, c'est un centre déchu ; au Moyen-Age il était le siège d'une juridiction étendue des abords de Carcassonne à ceux de Toulouse et jusqu'à la Montagne-Noire ; la région en prit ce nom de Lauragais qui persiste encore de nos jours. Mais, de bonne heure, Laurac fut dépossédé de sa prééminence au profit de Castelnaudary et de Villefranche.

Deux de ces bourgs seulement ont quelque importance par la population : Villasavary sur les collines, Bram dans la plaine. Celui-ci a l'allure d'une petite ville ; il est entouré d'un beau vignoble et se développe chaque année, grâce aux voies de communication. Un embranchement de chemin de fer se détache de là sur Pamiers et l'on achève la construction de lignes à voie étroite conduisant à Fanjeaux en Lauragais, à Cenne-Monestiès et à Saissac en Cabardès. En dehors de la vigne, les campagnes cultivent en grand le maïs et la cardère à foulons, qui trouve un débouché dans les fabriques de drap de la Montagne-Noire et de Mazamet. L'Aude est un des rares départements qui se livrent à cette culture ; elle y couvrit 90 hectares en 1892 ; c'est

peu de chose auprès des 1 298 hectares consacrés à la cardère par les Bouches-du-Rhône[1]. Mais après ce dernier département un seul dépasse l'Aude : Vaucluse, avec 94 hectares seulement.

D'autres cultures rendent opulente la plaine de Bram, dans ces champs encadrés de saules qui rappellent vaguement l'olivier par leur port et leur couleur : la betterave, l'œillette, les haricots, les prairies artificielles. La vigne est bien soignée, mais elle n'a pas l'aspect plantureux qu'elle présente dans le Narbonnais et le Minervois, les rameaux semblent plus grêles.

Au milieu de ces riches campagnes, près de la voie ferrée de Bordeaux à Cette, est un beau château du XVIII[e] siècle dont les murs paraissent calcinés par l'ardent soleil. Cette architecture à la fois majestueuse et pimpante détonne sous ce ciel ardent, un tel édifice est dépaysé, il serait mieux sur la pente verdoyante de quelque colline tourangelle.

---

1. Voyez, sur cette culture, la 12[e] série du *Voyage en France*, chap. V, et la 15[e] série, chap. IX.

IX

CARCASSONNE ET LE CARCASSÈS

Apparition de Carcassonne. — Décor du Moyen-Age. — La cité de Carcassonne avant sa restauration. — La basse ville. — L'Aude et ses ponts. — La Cité. — L'église Saint-Nazaire. — Le commerce et l'industrie de Carcassonne. — Le Carcassès et son vignoble. — Le mont d'Alaric. — En Val.

Capendu. Juillet.

Après l'espèce de défilé formé entre Bram et Alzonne par le rapprochement des collines, la plaine se poursuit aussi riche, mais banale, et s'élargit en même temps que le Fresquel, accru par le Lampy et d'autres gros ruisseaux, se transforme en rivière. Routes, canal, chemin de fer, se dirigent tous vers l'est, où l'on voit grandir sur une colline une ville de rêve, ceinte de remparts crénelés et de tours coiffées de toits aigus, comme on en retrouve seulement dans les vieilles estampes et les peintures naïves des missels. C'est la cité de Carcassonne.

Aucune autre ville au monde ne donne une

telle impression du Moyen-Age. Il est bien des forteresses du passé conservées par les ans, mais elles ont été dénaturées par les additions successives ou les démolitions ; d'autres, restées intactes comme Aiguesmortes, n'avaient ni une telle étendue, ni une assiette comparable et n'ont pas donné lieu à des travaux aussi compliqués. Carcassonne a la bonne fortune de constituer un musée de toutes les chicanes, de tous les moyens de défense et de surveillance connus par les ingénieurs militaires avant l'invention de l'artillerie. Les immenses courtines, les hautes tours, les créneaux, les hourds, les mâchicoulis, les archères nécessités par les conditions particulières de la guerre du Moyen-Age, se trouvent accumulés ici avec un luxe inconnu ailleurs, offrant tout le pittoresque des lignes, des retraits, des élancements de tours et de tourelles aiguës.

Cela, il est vrai, est un peu une restitution. La cité de Carcassonne, au commencement et jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, était un misérable village, au milieu d'une double enceinte croulante, de tours découronnées, de murailles à demi enfouies sous les décombres et revêtues de la folle végétation qui se plaît sur les débris de construction et leur donne une poésie mélancolique.

Cet aspect de ruine n'existe plus, on a dégagé les murs et les tours, on a rétabli les couronnements, refait les créneaux, restitué aux tours leurs toitures aiguës, et la vieille cité de saint Louis et de Philippe le Hardi se montre plus fière et pimpante qu'elle ne le fut jamais. C'est



une résurrection complète due au grand restaurateur qui se nommait Viollet-le-Duc ; il a peut-être rétabli l'antique place forte avec plus de vérité qu'il ne faudrait. Et nous avons peine à retrouver dans ce majestueux développement de tours et d'enceintes crénelées le tableau que

faisaient de Carcassonne des écrivains nos contemporains, comme Taine ou Mérimée.

Taine dans ses carnets de voyage[1] a noté les impressions ressenties au moment où l'on commençait à réparer la Cité; des constructions neuves et propres lui parurent dépaysées, un décor d'opéra, et il disait de la partie encore ruinée, mais aujourd'hui rétablie selon les données du Moyen-Age :

... Les parties intactes, bronzées par le ruissellement du soleil, écorchées et rongées par le temps, incrustées par l'ocre des lichens, trouées par le vent et la pluie, hérissent magnifiquement leur ligne bossuée, leur ruine aventureuse, leurs écroulements bizarres, leurs parois rugueuses; la lumière accrochée aux pointes saillantes, aux bosselures polies, rejaillit du milieu des crevasses noires; des herbes sèches pendillent aux créneaux disjoints; une tour carrée perpendiculaire monte raide dans le bleu au milieu des blocs démantelés. La nature a repris pour soi la bâtisse humaine, elle se l'est harmonisée, elle y a versé son pêle-mêle, ses hasards, son fantastique, la variété nuancée de ses formes, et la riche plénitude de ses teintes.

Aujourd'hui l'écrivain et l'artiste ne trouveraient plus cette couleur et ce caprice; c'est une ville neuve mais superbe qui se dresse sur la colline et forme un décor si inattendu qu'il arra-

1. Librairie Hachette.

che un cri d'admiration à tous les voyageurs qui passent en vue de cette silhouette précise d'une place forte, telle qu'on les construisait il y a sept siècles. Le temps d'ailleurs restituera lentement la patine d'or et de bronze à ces pierres maintenant trop nettes.

L'apparition s'efface lorsqu'on débarque. La toiture vitrée de la gare, les petits omnibus, les fiacres, les camions, sont d'une note bien moderne après cette sorte d'apothéose. C'est que la Cité de Carcassonne est plutôt un souvenir ; la vie s'en est retirée, une ville plus jeune, autrement active, forme devant elle comme un rideau. Le vrai Carcassonne, c'est aujourd'hui la ville basse. Elle est d'ailleurs ancienne, elle aussi, car elle fut créée par saint Louis afin de loger les habitants de faubourgs jugés dangereux pour la défense par leur proximité du corps de place. Conçue d'un seul jet, elle reçut le plan caractéristique des bastides : une enceinte régulière enfermant des rues se coupant à angles droits, avec une place centrale.

Les murailles tombèrent à la fin du XVIIIe siècle, sauf quelques débris encore visibles et quatre bastions d'angles conservés. On les a remplacées par des promenades plantées de ces beaux platanes qui sont l'orgueil des centres de

population dans le Midi. La bastide, en été, est entièrement dissimulée dans cette verdure.

La gare n'a point modifié l'aspect de Carcassonne ; avant la création des chemins de fer, déjà, la principale activité était au bord du canal, élargi en un port très fréquenté ; devant ce bassin, on a construit les vastes édifices de la station. Au delà, une promenade très ombreuse ornée d'une fontaine : le jardin des Plantes, donne accès dans la ville, formée de damiers tous semblables par leurs dimensions et leurs constructions. Celles-ci, parfois de belle allure, témoignent de la richesse de Carcassonne dans le passé, quand ses fabriques de drap étaient fameuses et prospères. La place des Herbes, aujourd'hui place Carnot, cœur de la ville et centre de l'animation, est peu étendue, mais une fontaine jaillissante, les platanes qui l'abritent complètement du soleil, de grands cafés, de beaux magasins, y retiennent volontiers les flaneurs.

Plus frais encore est le boulevard de la préfecture, où l'on ne voit pas filtrer le moindre rayon, tant est épaisse la ramure des platanes. Une belle promenade, le square Gambetta, n'est pas moins préservée de la chaleur. Par contre, le boulevard Barbès, sur lequel on a placé une

statue du fameux révolutionnaire, est pénible à traverser à certaines heures.

Peu de monuments, mais les deux églises sont remarquables. L'une, Saint-Michel, sert de cathédrale depuis que la Cité est abandonnée par les évêques; l'autre, Saint-Vincent, est dominée par une haute tour qui joua un rôle épisodique dans l'histoire de la science. A son sommet, Méchain calcula l'axe du méridien de Paris. Celui-ci passe à un kilomètre à l'ouest [1].

Du square Gambetta deux voies conduisent à l'Aude, l'une aboutit au Pont-Neuf, construction moderne régulière, l'autre au Pont-Vieux, contemporain de la création de la ville basse et œuvre des frères pontifes, auxquels le Midi doit tant de grands passages d'eau, tels que le pont Saint-Esprit et le pont d'Avignon. Comme tous ces ponts du Moyen-Age, il est très étroit et doit un caractère pittoresque à ses avant-becs aigus. Le pont et ses abords forment un beau décor : une chapelle, une croix de pierre, une île verdoyante et surtout la Cité, apparaissant tout à coup au sommet de sa colline raide.

L'Aude est abondant, mais ce fleuve n'est

---

1. Sur la carte de la page 133, le méridien est à peu près fixé par le cadre, au-dessous, à gauche du dessin.

qu'un grand torrent courant entre les roches et d'une assez médiocre importance au point de vue industriel. Il fait cependant mouvoir le moulin du Roi, devenu usine pour l'électricité, et actionne par une dérivation les machines d'une tannerie. Celle-ci occupe les locaux d'une des manufactures royales de drap fondées par Colbert et dont celle de Villeneuvette[1] a seule réussi à vivre jusqu'à nos jours.

Un faubourg, la Trivalle, s'ouvre en face du Pont-Vieux; un autre, la Barbacane, s'étend au pied de la Cité et se prolonge par un chemin raide jusqu'à l'entrée principale. Le nom du faubourg est celui d'un puissant ouvrage : une barbacane qui fermait l'entrée d'un chemin couvert. C'est la seule partie des fortifications que l'on n'ait pas rétablie ; déjà délabrée en 1816, elle fut complètement rasée à cette époque, ses matériaux servirent à construire une fabrique de draps, aujourd'hui fermée.

Par un brusque repli, le chemin aboutit à la porte d'Aude, *châtelet* qui offre d'intéressants spécimens de toutes les complications auxquelles l'ingéniosité des architectes du Moyen-Age amena l'art de la fortification. Si l'ennemi

---

1. 36e série du *Voyage en France,* chap. XVI.

avait pu arriver au pied de l'ouvrage, malgré toutes les facilités ménagées aux assiégés pour le couvrir de traits, il aurait trouvé une succession d'embûches extraordinaires ; eût-il occupé un passage qu'il en eût rencontré d'autres : il y a là quatre lignes de défense, quatre portes à forcer, quatre remparts à franchir et l'on parvient dans la partie de la ville dont la force est la plus considérable, puisqu'elle renferme le château, cité dans la Cité, ayant un rôle analogue à celui de la citadelle dans les forteresses de Vauban.

Décrire tous ces ouvrages serait fastidieux. Il faudrait un volume et cela intéresserait seulement les archéologues. Viollet-le-Duc a écrit pour eux une très savante notice, M. Pierre Foncin a fait pour les simples touristes un guide sans lequel on risquerait fort de ne pas comprendre grand'chose à cette infinie complexité de tours et de remparts [1].

La visite complète, sous la direction du guide, est intéressante, mais semble longue, car, en somme, les mêmes procédés de reconstruction se renouvellent; il faut être du métier, architecte ou officier du génie pour bien apprécier l'éton-

1. *Guide à la cité de Carcassonne.*

nante maîtrise des constructeurs et l'art avec lequel ils ont su profiter de tous les accidents topographiques. J'ai plus de plaisir, lorsque je visite Carcassonne, à m'en aller seul dans les Lices, c'est-à-dire l'espace compris par les deux enceintes, d'où l'on jouira si bien de cette évocation du passé et des grands horizons découverts, quand les abords de la place seront aménagés. Comme à Aiguesmortes [1], les approches de ces murailles relevées à si grands frais, étaient jusqu'à ces derniers temps presque inabordables par les ordures et les détritus accumulés. Les étrangers qui nous visitaient après avoir vu, par exemple, les gracieuses promenades qui entourent le château d'Heidelberg et tant de ruines d'Allemagne, devaient faire un rapprochement pénible pour notre amour-propre national!

En ce moment, un mouvement d'opinion semble avoir raison de ce fâcheux laisser-aller; le conseil général de l'Aude, qui consacre chaque année une somme importante à l'entretien des remparts, a créé une commission de la Cité de Carcassonne, chargée de proposer les mesures d'assainissement et de déblaiement nécessaires.

---

1. Voyez 37e série du *Voyage en France,* chap. V.

Elle a fort à faire pour donner à la fois un peu de décence et de facilité d'accès à travers les Lices. Si elle sait s'inspirer de ce que l'on a fait à Angoulême, par exemple [1], où les glacis sont d'adorables parterres de lilas, d'arbousiers, de fusains et d'autres arbustes d'ornement, elle dotera Carcassonne d'une merveilleuse promenade.

Les derniers travaux à entreprendre faciliteront la tâche de la commission : il reste encore quelques-unes des maisons qui s'étaient incrustées contre les remparts, on les acquiert peu à peu pour les démolir et restituer à l'enceinte son aspect primitif. Mais l'État pourrait participer à cet achèvement de l'entreprise en abandonnant le château servant de caserne et que cet usage a fort dénaturé.

Ce réduit de la défense est d'ailleurs d'un assez médiocre effet auprès des autres parties de fortification, il n'a pas la beauté de la porte Narbonnaise ou de la tour du *Trésau* (Trésor), qui sont, avec la porte d'Aude, les points les plus intéressants de cette ceinture d'ouvrages.

L'intérieur de la Cité est un bourg irrégulier, aux rues étroites bordées de maisons basses avec de petits jardinets ombragés de figuiers.

---

1. 15e série du *Voyage en France*, chap. Ier.

On a fait un triste tableau de cette ville riche jadis, aujourd'hui réduite à un millier d'habitants, presque tous pauvres ouvriers ; cependant, il y a un progrès évident, quelque souci de la vicinalité. La population, qui n'avait pour boisson que les eaux polluées du *grand puits,* possède maintenant des fontaines alimentées par des machines situées au bas de la ville.

Peu de maisons intéressantes, mais un monument qui vaudrait à lui seul une visite à Carcassonne : l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, aujourd'hui église de l'humble paroisse. La façade fortifiée, le portail roman, la nef de même style, sont déjà d'admirables choses ; le chœur et le transept, reconstruits dans la belle période ogivale, rappellent les merveilles des grandes églises gothiques du Nord.

Rien ne détonne dans cet archaïque ensemble de l'antique cité, sinon le réservoir pour les eaux et le buste de M. Marcou, un homme politique qui eut un rôle épisodique dans le Parlement de la troisième République, après avoir été l'un des proscrits du second Empire. Un autre buste orne la Cité, à l'extérieur de la porte Narbonnaise; il représente le personnage fabuleux de la dame Carcas, une Sarrasine, qui aurait défendu la ville pendant cinq ans contre Charlemagne. A

la fin du siège, elle fit appeler au son du cor l'empereur à la barbe fleurie, et l'un des preux dit à Charles pour le prévenir :

— Carcas sonne !

De là le nom de la ville. Pour célébrer la bravoure féminine et le calembour, un méchant tailleur de pierre de la Renaissance fit le buste de Carcas ; celui-ci a été respecté.

Un dernier adieu à ces remparts, à ces créneaux, à ces tours rondes ou carrées et en route par la porte Narbonnaise et le faubourg de la Trivalle. Après le calme profond des petites rues, c'est l'activité presque fébrile d'une ville de commerce ; sur la grande route, le Pont-Neuf, les boulevards, se succèdent les charrettes chargées de futailles. Carcassonne est un grand marché pour les vins, presque comparable à Béziers et à Narbonne. Le vignoble est aujourd'hui la principale source de prospérité pour le chef-lieu de l'Aude. Les manufactures de drap qui firent sa réputation ont fermé leurs portes pour n'avoir pas su se tenir à la hauteur des progrès industriels. Comme Bédarieux et Saint-Chinian [1], Carcassonne a cessé de figurer parmi les centres

1. 36e série du *Voyage en France*, chap. XVI et XIX.

lainiers. Vers 1830, déjà, on signalait la décadence, le commerce avec le Levant avait fort diminué, pourtant on vendait encore là-bas 6 000 pièces de ces draps noirs communs qui portaient le nom de la ville et la France en achetait 24 000. En 1854 on pouvait prévoir la ruine définitive de la draperie, « qui depuis longtemps n'ajoute plus rien à son ancien domaine », disait M. Audiganne.

Du commerce des draps il ne subsiste guère qu'un peu d'affaires en laines ; les tissages des environs de Conques, à La Vernède et à Lastours, ont leurs bureaux en ville ; les marchands de chiffons recueillent les vieux lainages employés par les défilocheurs pour la fabrication des tissus *renaissance,* enfin il existe une filature de laine à tricoter.

Les autres industries sont assez actives : des mégisseries ou tanneries, des fabriques d'espadrilles, des confiseries de fruits, occupent de nombreux ouvriers, mais pour le mouvement des capitaux tout cela n'équivaut pas au commerce des vins. Carcassonne centralise une grande partie des transactions en produits du Minervois, des Corbières, du Razès et de Limoux, vins de coteaux d'une qualité supérieure à ce que l'on appelle d'ordinaire vins du Midi.

Cette activité se traduit par le rang de Carcassonne parmi les succursales de la Banque de France. Bien des villes plus peuplées, comme Dunkerque, Toulon et Brest, viennent après elle[1].

Carcassonne est dans une excellente situation comme centre d'affaires. Elle est assise entre l'immense vignoble du Bas-Languedoc qui commence sous ses murs pour aller finir au Rhône et les terres à maïs et à blé du Lauragais ; au nord, la Montagne-Noire, ses châtaigneraies et ses bois ; au sud, les Corbières avec leurs vignobles réputés, constituent d'autres régions naturelles pour lesquelles la ville est le point obligé des échanges. Aussi, malgré la perte de l'industrie drapière, la population s'est fort accrue ; elle atteignait à peine 15000 âmes au commencement du XIXe siècle, elle a plus que doublé depuis[2].

Le pays qui entoure Carcassonne a conservé son nom d'autrefois ; comme pour les autres petites contrées du Languedoc, ce nom persiste dans l'usage, le *Carcassès*, entouré par le Minervois, le Razès, le Kercorbis, le Lauragais et le Cabardès. C'était le diocèse de Carcassonne,

1. 44e sur 126 en 1902, avec un chiffre d'affaires de 49205000 francs. — En 1903, le rang se maintient avec 58629300 fr.

2. 30720 au recensement de 1901.

avant la suppression de ceux de Narbonne, d'Alet et de Saint-Papoul qui lui ont été annexés. Le Carcassès s'étendait sur la plaine par les cantons de Conques et de Capendu, sur les collines par ceux de Montréal, Alaigne et Saint-Hilaire.

Par sa région inférieure au long de l'Aude désormais calmé, le Carcassès appartient à la zone des grands vignobles du Minervois et du Narbonnais. En parcourant ses campagnes entre les premières pentes des Corbières, dont le mont d'Alaric est comme l'avant-garde, et la Montagne-Noire, on est presque sans cesse dans les pampres au milieu desquels les centres d'habitations sont des bourgs populeux, contrairement au Lauragais où l'on ne trouve guère que de médiocres villages. Beaucoup de ces derniers sont éclairés à la lumière électrique portée par les fils au long des chemins et amenée des gorges de l'Aude en amont de Quillan. La grande route de Narbonne franchit les ruisseaux et les ravins sur des ponts et des viaducs d'un aspect à la fois élégant et robuste ; ils sont l'œuvre des États du Languedoc, assemblée qui fit tant pour la province à une époque où les travaux publics étaient encore presque dans l'enfance.

L'Aude parcourt une large vallée qui devient plaine ; le petit fleuve est bordé de bourgs bien

groupés. Le plus considérable, Trèbes, est une petite ville assise entre l'Aude, l'Orbiel, qui vient de recevoir le Clamoux, et le canal du Midi, à la jonction des routes de Narbonne et de Béziers et de nombreux chemins. Le canal reçoit ici les eaux décantées de l'Orbiel, dont le surplus est emmené à l'Aude par un aqueduc dû à Vauban. Trèbes est un petit port assez animé où l'on charge les produits d'importantes briqueteries. Dans les vignes, au long du canal, autour des domaines, on remarque quelques rangées de cyprès destinés à atténuer les violences des vents d'autan et de cers, particulièrement redoutables dans ce couloir.

Au pied du mont d'Alaric s'échelonnent des villages et le gros bourg de Capendu, dont la population s'est fort accrue par le commerce des vins. Le vignoble couvre les premières pentes de la montagne, où sont les ruines d'un château et d'une église, et s'étend derrière l'Aude et le canal, jusque sur les terrains gagnés par le desséchement du grand étang de Marseillette.

Une route d'où l'on découvre d'immenses horizons sur les Cévennes et les Pyrénées s'élève de Capendu, entre la montagne d'Alaric et son

prolongement, la rude montagne de Lafage-Miramont, pour pénétrer dans cette partie des Corbières qui constituait le val de Daigne et où la plupart des communes ont ajouté à leur nom le suffixe de *en-Val*. Ce mot n'indique pas une seule vallée, car on le rencontre sur des versants différents, au bord de la Brelonne qui va à l'Aude en traversant Pradelles-en-Val ; sur l'Alsou, affluent de l'Orbieu, où l'on rencontre Villar-en-Val, la Bastide-en-Val, Serviès-en-Val et Rieux-en-Val ; sur la Madournette, également affluent de l'Orbieu, bordé par la Caunette-en-Val ; enfin sur un versant tout à fait opposé, où la Lauquette arrose Fajac-en-Val avant d'atteindre le Lauquet et, avec lui, rejoindre l'Aude entre Limoux et Carcassonne.

Ces vallées divergentes dont le nom val de Daigne vient, croit-on, de *Vallis Aquitaniæ*, offrent de curieux paysages, des fonds très verts où les vignobles produisent les meilleurs vins des Corbières, des pentes nues et parfumées butinées par d'innombrables essaims d'abeilles et d'abruptes crêtes de rochers où les troupeaux vont paître une herbe fine et savoureuse. Triste pays en cette saison sous l'insoutenable éclat de la lumière et la chaleur ardente réverbérée par la roche. La grande voie pour le parcourir est

celle qui longe l'Orbieu par le pittoresque et féodal bourg de Lagrasse.

J'avais projeté de traverser ce « val », mais le soleil de flamme m'a fait reculer quand, du sommet du col qui franchit le mont d'Alaric, j'ai découvert ce pays dénudé, superbe de formes et de couleurs peut-être, mais où le piéton doit éprouver en cette saison toutes les tortures de la fournaise.

X

DANS LES CORBIÈRES

La chaleur dans les Corbières. — La montagne d'Alaric. — Les vins de Ferrals. — En remontant la Nielle. — Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse. — Thézan. — A travers les Corbières. — La vallée de la Berre. — Le Portel. — Sigean.

La Nouvelle. Juillet.

La sauvage région des Corbières, jusqu'ici peu facile à explorer, s'entr'ouvre aux visiteurs par les chemins de fer à voie étroite dont la ligne de Lézignan à La Nouvelle est comme le tronc principal. Ce moyen de transport était indispensable; dans ces monts presque toujours privés d'ombre, la chaleur est trop forte pour permettre les longues excursions pédestres. Il y a certes bien des sites intéressants et curieux, mais à des distances telles, que l'on finirait par se rebuter si l'on ne trouvait des wagons au bout d'une étape. Le progrès n'est pas complet, les trains sont rares encore et j'ai dû accomplir à pied une partie assez monotone de la route.

Au départ de Lézignan, le petit chemin de fer parcourt une plaine caillouteuse, que la vigne n'a pas entièrement reconquise, il y a bien des friches et des chaumes. Cette zone finit au pied de collines en pente douce qui se relèvent jusqu'à la belle pyramide de la montagne d'Alaric, si hardiment projetée entre les Pyrénées, les Cévennes et la Méditerranée. Au pied des premières hauteurs, dans l'ouverture d'un vallon, se montre le village de Fontcouverte où naquit François Régis, l'apôtre du Velay, qui sauva l'industrie de la dentelle menacée par les édits somptuaires des États de Languedoc [1].

Jadis nue, la montagne d'Alaric se tapisse de jeunes forêts qui ont déjà transformé l'aspect du paysage, mais il reste encore beaucoup à faire pour restituer à ce long massif la parure verdoyante qu'il possédait autrefois et l'empêcher de faire ruisseler vers l'Aude et l'Orbieu les eaux amenées par les orages.

Au bord de cette dernière rivière, dans un vignoble dont les produits sont considérés comme vins fins, est le bourg de Ferrals. Le torrent, encore assez abondant malgré la saison, pourra

---

1. 33e série du *Voyage en France,* chap. XVIII; et surtout 34e série, chap. IV.

servir un jour à l'irrigation d'une partie de la plaine. Un projet bien étudié prévoit l'exécution d'un canal destiné à desservir 1 552 hectares. Les eaux seraient dérivées en amont de Ferrals près de Fabrezan, bourg très animé, que domine une intéressante église à tour crénelée, semblable à une forteresse sarrasine, et un fier donjon couronné de créneaux.

La rivière roule des eaux rares et louches dans un lit énorme révélant combien est violente la fureur des crues ; celles-ci ne doivent cependant se produire qu'à de grands intervalles, car le thalweg est en partie gagné par des jardins clos de haies de roseaux. En amont, se dessine la vallée resserrée entre Camplong et Ribaute, où l'Orbieu échappe aux gorges pittoresques et profondes qui l'ont enfermé depuis sa naissance au Puech de Bugarach.

Les pentes de la montagne d'Alaric au-dessus de Fabrezan ont des arêtes et des strates régulières de rochers et sont revêtues de landes dans les parties les plus raides, mais tous les ressauts, tous les petits plateaux portés sur ces roches sont couverts de cultures, sortes d'oasis entourées par les terres de parcours pour les troupeaux.

Le mont d'Alaric est comme la sentinelle des

Corbières; il est simple de lignes et de contours; par contre, le massif principal des Corbières au sud est assez confus, tant sont nombreux les torrents et les ravins qui le découpent. On se guide d'autant moins facilement dans ce dédale de chaînons que les cours d'eau changent de nom à chaque instant. Ainsi la Nielle, qui rejoint l'Orbieu à Fabrezan, n'est autre que le Remouly descendu du faîte des Corbières. C'est une pauvre rivière dont les eaux sans transparence coulent au pied de collines analogues aux garrigues, recouvertes d'herbes parfumées où les brebis errent autour de bergeries misérables. Le bas des pentes et les parties planes des vallons sont couvertes de vignes produisant des vins recherchés, intermédiaires entre ceux du Minervois et ceux du Roussillon, comme le sont elles-mêmes les Corbières entre ces deux pays.

En amont du petit défilé parcouru pour descendre à Fabrezan et qu'elle creusa évidemment elle-même, la Nielle reçoit le torrent de Rabet dans une petite plaine qui dut être le fond d'un ancien lac. De belles rangées de ceps couvrent cette surface plane, d'autres pénètrent par les plis des vallons. Ainsi les bords du ruisseau de Tournissan font comme un fleuve de verdure entre de sèches collines. La Nielle arrive

dans la petite plaine par une gorge profonde, gardée jadis par une petite place forte, toute menue, Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse. Les remparts ont fait place à des maisons, mais les portes qui donnaient accès aux rues étroites, courtes et sinueuses sont encore debout. De nouveaux quartiers enveloppent la minuscule cité de leurs artères plus vastes, de leurs maisons plus amples.

La Nielle, qui se forme à 1 500 mètres à peine en amont de Saint-Laurent, se creuse sous le bourg une sorte de cañon dont la verdure couvre les parois ; plus frais encore est un autre ravin parcouru par le ruisseau d'En-Jacau (de Jacques). De grands figuiers s'accrochent à la roche ou bordent les eaux. Des jardins verts et fleuris occupent les berges.

J'ai la bonne fortune de parcourir ce coin des Corbières avec un bon camarade de régiment revenu à sa ville natale de Lézignan et qui possède nombre de parents dans les Corbières. Bouscat me fait prendre part à une véritable tournée de famille. A Saint-Laurent, nous sommes accueillis avec un empressement extrême, chacun nous fait fête. Chez le beau-frère de mon vieil ami on s'excuse de n'avoir rien à nous offrir ..... et l'on improvise un déjeuner plantureux.

C'est dimanche : dans chaque maison il y a un


Lagrasse
CT
Serviès en Val
Rieux en Val
Caunettes en Val
St Pierre des Champs
St Laurent de la Cabrerisse
Fournissan
Fontjoncouse
Jonquières
Albas
Villerouge
Termes
Vignevieille
Salza
St Martin des Puits
Clermont
Villardebelle
Talairan
Mouthoumet
Laroque de Fa
Davejean
Palairac
Quintillan
Cascastel et Villeneuve
Durban
Villesèque des Corbières
Portel
Peyriac de Mer
Embres
Feuilla
Treilles
Opoul
Tuchan
Maisons
Montgaillard
Massac
Vernaucoillette
Albières
Fourtou
Cubières
Duillac
Padern
Paziols
Missègre
Talmigère
Lanet
Bouisse
Montjoi
SIJEAN
C O R B I È R E S
365
302
418
734
60
628
Échelle au 1/320 000e.

plat d'escargots de vignes ; on choisit ce jour pour les manger, parce que le mets est long à préparer. Ils ne sont point cuits à la façon parisienne, mais accommodés avec une sauce très épicée ; on les sort de la coquille à l'aide de grands clous conservés à cet effet. Si nous étions venus un jour de semaine, nous aurions trouvé la soupe aux légumes et au confit d'oie, base de la nourriture dans tout le pays.

Notre hôte est une belle figure de paysan intelligent et instruit. J'éprouve un vif plaisir à causer avec lui ; il a sur les hommes et les choses des vues étonnamment justes. Je trouve chez ce vigneron tout le bon sens et la clarté d'esprit de notre race de France. Et ce n'est point une exception, partout où l'on m'a conduit dans ces petites montagnes, j'ai retrouvé le même type d'hommes, moins affiné parfois.

Saint-Laurent n'a gardé aucune trace d'une abbaye ou d'un prieuré qu'il posséda ; quelques débris de sculptures encastrés dans des murs de maisons révèlent cependant l'existence de quelque bel édifice. A l'une des entrées du bourg, un chapiteau, qui paraît d'origine romaine, surmonte une colonne de marbre et porte une croix. En dehors de cet édicule, les archéologues n'ont guère à glaner. Mais sur la route de

Narbonne, lorsqu'on a franchi le Rabet pour parcourir le seuil sans pente sensible qui devient vallée allant rejoindre l'Orbieu à Ornaisons, on aperçoit sur une pente d'étranges ruines, c'est Villerouge-la-Crémade, c'est-à-dire *la Brûlée*. Il y eut une cité dont il ne reste que des pans de murailles.

Au delà, entre les vignes, l'aimable village de Thézan est assis au pied d'une croupe des Corbières. Des fontaines répandent une eau fraîche dont on apprécie tout le prix en cette saison et en un tel pays. Elles portent orgueilleusement cette inscription : « Ville de Thézan ». L'église n'a guère d'intérêt ; comme sur la plupart de celles de l'Aude, on a peint au-dessus du portail les mots : « Propriété communale ».

Le train de La Nouvelle était parti, c'était le blocus dans ce petit bourg où la famille de mon camarade nous faisait un accueil cordial ; on a pu trouver une voiture pour conduire à Sigean. Et nous voici en route sur la chaussée poudreuse, à demi occupée par les rails.

Les Corbières, ici de médiocre altitude, collines plus que montagnes, offrent tous les caractères des formations jurassiques, falaises et corniches. Sur deux buttes isolées, les fières ruines de Montséret se confondent avec la roche. Le

pays n'a plus autant de richesse viticole, il reste encore bien des landes à conquérir. Non seulement la vigne n'est pas dominatrice, mais on ne voit ni l'olivier ni l'amandier qui se plairaient en de tels terrains. Pourtant l'ample ferme de Donos est entourée d'un beau vignoble ; le cellier, ou plutôt le *magasin*, en langage local, porte une enseigne rappelant les récompenses obtenues dans une exposition de Paris. Ce domaine possède un petit château enveloppé d'arbres ; au-dessus, le rocher blanc se hérisse en aiguilles.

En dehors de ces plantations parsemées de rares oliviers ou de cyprès, il n'y a pas d'autre végétation que des bruyères et des plantes aromatiques. Elles tapissent la longue arête isolée appelée Roquelongue, et les *pechs* rocheux séparés par des plis ou des petits cols. Le paysage est singulier par cette division en massifs isolés les uns des autres, pics, arêtes, promontoires, entablements. Il y a même au fond du vallon de Fontjoncouse un véritable causse d'une extraordinaire régularité, offrant, en petit, par son isolement absolu, l'aspect du causse Méjan.

En avant de cette table régulière, une colline très raide, formée de terrasses successives, se termine par un promontoire semblable à un camp

antique. L'ermitage de Saint-Victor couvre le point culminant, à 421 mètres d'altitude. Plus loin, une arête porte une rangée de roches étroites, on dirait un mur cyclopéen percé de meurtrières.

C'est l'entrée d'un défilé sauvage mais parfumé par une flore presque africaine. Les lentisques, les cistes, les genévriers, les romarins croissent partout où la désagrégation de la pierre a produit un peu de terre. Ces maigres broussailles s'accrochent aux pentes raides d'où surgit la roche à pic de l'ermitage. Celle-ci se prolongeait jadis par une paroi que le torrent de Ripaut a rongée, qui est contournée par la route et trouée en tunnel par la petite voie ferrée.

Ce passage a beaucoup de couleur ; si la végétation est rare, elle rappelle celle des coins les plus chauds de Provence : grands lentisques, chênes verts, oliviers noueux. D'agiles chèvres noires animent ce défilé, jadis fortement organisé pour la défense. Des grottes retranchées, précédées de murailles, gardaient à Ripaut le confluent du ruisseau et de la Berre, petite rivière venue des crêtes des Corbières par le bourg de Durban, chef-lieu de l'âpre canton.

La Berre est un torrent de gorges, dont la vallée s'est parfois épanouie en quelque plan

étroit où des villages ont pu s'installer, où le vignoble a couvert les espaces offrant un peu de profondeur de terre et d'humidité. Ses eaux, rares en cette saison, pourraient cependant être captées par des barrages et donner la fraîcheur et la grâce à ce pays du soleil. Le torrent adoucit un peu l'aspect de sa vallée par les arbres qui le bordent. Au hameau des Campettes, un petit coin irrigué montre ce que pourrait être la contrée si on lui apportait des ondes vives : il y a un beau jardin très vert, avec des allées de lauriers-roses ; des bananiers ornent une pelouse.

Ce n'est qu'une oasis, le défilé de roches recommence ; cependant il s'écarte peu à peu, on retrouve la vigne et voici enfin un village, le Portel. Depuis Thézan, sur vingt kilomètres, nous n'avions rencontré que deux ou trois habitations. Entre des roches grises, dominant un bassin rempli de vignes, le Portel étale de grands toits de teinte fanée ; les murailles ont la même nuance indéfinissable, les façades sont hautes et tristes. Une jolie maison commune en pierre de taille renfermant la mairie, l'école, la poste et le télégraphe, contraste avec l'allure morne des constructions. Le nom du bourg, Portel, répond sans doute à sa situation : la Berre s'échappe ici de son étroite vallée par une véritable porte.

Un pont d'une belle hardiesse franchit le torrent ; l'arche unique a 34 mètres d'ouverture et domine de 20 mètres de hauteur le lit de galets et de roches. Du parapet on voit s'ouvrir l'horizon, voici une large plaine toute verte de vignes, au fond Sigean se détache, très fauve, dans la nappe reposante de ces campagnes.

Le pont du Portel ou de Tamaroque s'appuie de chaque côté sur des rochers. La rive gauche est couverte de maisons dont la couleur, d'un gris doré, est la même que celle du piédestal qui les porte ; sur la rive droite, la colline conserve de vagues ruines de la forteresse qui défendit ce passage. Plus au sud se dresse, étrangement pelée, une grande croupe des Corbières. Ce pauvre pays a perdu toute verdure, moutons et chèvres achèvent l'œuvre de dévastation en arrachant jusqu'à la dernière touffe d'herbe, en rongeant tout arbuste qui tente de croître ; seuls les fonds sont mis en valeur, mais alors la vigne est d'une extrême opulence.

A travers le vignoble, la Berre tourne droit au nord pour aller se jeter dans deux baies du grand étang de Sigean, celle de Peyriac-sur-Mer et celle de l'Aute, considérées dans le pays comme des étangs particuliers. Le torrent les atteint par un véritable delta, ses alluvions gagnent chaque

jour sur les eaux sans profondeur et des jetées aident au colmatage. Mais la Berre a trop peu de débit pour pouvoir accomplir rapidement sa tâche. Bien des siècles se passeront avant qu'elle ait amené ses dépôts jusqu'à l'île de l'Aute, située à un kilomètre au large et se dressant à 54 mètres au-dessus de cette nappe qui serait un admirable lac frangé de golfes entre de belles collines, si elle possédait la profondeur.

D'ailleurs, la Berre ne va pas entièrement à l'étang, un canal d'irrigation lui prend 175 litres à la seconde, en laissant seulement 350 à l'étiage; il sert pendant l'hiver à la submersion des terres basses complantées en vignes et qui entourent des salines activement exploitées.

Sigean, qui a donné son nom à l'immense étang, est une aimable petite ville[1], bien bâtie. La grande route forme une rue de hautes maisons dont les rez-de-chaussée sont occupés par de grands cafés. A l'heure où nous atteignons Sigean, la nuit est venue; ces cafés, brillamment éclairés et remplis de consommateurs, donnent l'impression d'un boulevard de grande ville. Pendant que les hommes et les jeunes gens réunis autour des tables des terrasses causent

1. Population 3 357 habitants, dont 3 032 agglomérés.

bruyamment, les jeunes filles se promènent sur la chaussée d'une route ombragée.

Ce petit centre paraît fort prospère, ses rues sont plus larges et propres que celles des bourgs de la plaine. L'aspect est d'autant plus surprenant que l'on s'attendrait à trouver la misère due à la malaria dans ces campagnes entourées d'eaux stagnantes et sans profondeur.

XI

LE RAZÈS

Les Corbières en été. — De Lagrasse à Mouthoumet. — En Termenès. — Les mines de cuivre d'Auriac. — Le manganèse de la Ferronnière. — Les sources salées du Sals. — Rennes-les-Bains et Rennes-le-Château. — Ce qu'était le Razès. — Quillan. — L'abbé Armand et sa statue. — Les chapeliers d'Espéraza. — Couiza.

Alet. Juillet.

Les Corbières ne sont décidément pas une contrée à visiter en cette saison, du moins tant que les petits chemins de fer de l'Aude ne seront pas achevés. La chaleur était terrible aujourd'hui sur la route de Lagrasse à Mouthoumet. L'ombre fait défaut et la verdure du vignoble étalé dans les parties basses n'atténuait pas suffisamment la réverbération extrême des rochers des Corbières. D'ailleurs ces vignes disparaissent peu à peu pendant la longue montée de trois lieues qui mène au col d'où l'on accède au bassin de Villerouge.

Le village de ce nom est un centre en déca-

dence, tant par la crise vinicole que par la fermeture des mines de fer qui donnaient lieu jadis à une exploitation active, richesse du petit pays de Termenès. Les forges se sont éteintes et le minerai reste inutilisé, ne pouvant supporter le prix du transport.

Villerouge s'appelle *de Termenès,* comme son voisin Félines, blotti sous un autre contrefort projeté par le petit massif isolé de la Serre-Mijanne, d'où rayonnent tant de petites arêtes nues. Ce nom vient d'un château dominant le village de Termes et qui, ruiné aujourd'hui, fut le centre féodal de cette contrée. Un des seigneurs, de la famille de Bellegarde, a donné quelque relief à ce nom de Termes par son rôle sous Henri III, qui en fit un maréchal de France.

Si le château de Termes est en ruine, celui de Villerouge reste debout et imprime un peu de caractère à ce passage entre les Corbières qui, par de secs pâturages de brebis, mène sur le plateau ondulé et triste où se trouve le centre administratif de l'ancien Termenès, Mouthoumet, chef-lieu de ce canton accidenté. Le bourg est assis sur une croupe de 558 mètres d'altitude d'où descendent de nombreux ravins allant rejoindre l'Orbieu ou ses affluents. La rivière coule à près de 200 mètres plus bas, dans une

vallée profonde où l'on retrouve quelque fraîcheur. Le village de Lanet a des pentes tapissées de noisetiers. La vallée supérieure possède des richesses métalliques ; une mine de cuivre, voisine d'Auriac, est de nouveau en exploitation après une reconnaissance complète des gîtes. « Le minerai est à faible teneur en cuivre, mais à forte teneur en argent. »

Cette partie des Corbières est la seule où l'on trouve des gisements métalliques un peu considérables ; peut-être seraient-ils plus activement exploités si les moyens de transport ne faisaient autant défaut. Les minerais les plus importants au point de vue économique ne sont pas d'ailleurs les plus précieux ; le manganèse, dont l'emploi est aujourd'hui si considérable dans la métallurgie. pourra fournir une source d'activité à ces montagnes désolées. Il en est des gîtes puissants sur l'autre versant des Corbières inclinant vers l'Aude, où l'on parvient par la route montueuse passant au pied d'Albières et de son vieux château. Les mines sont presque sur la ligne de faîte, dans la commune d'Arques ; l'exploitation est devenue régulière, après d'assez longs travaux de recherches. Plus au nord, à Saint-Andrieu, dans la commune de Villardebelle, d'anciennes mines, longtemps abandon-

nées, sont de nouveau exploitées. Les produits de l'extraction sont conduits au chemin de fer de Carcassonne à Quillan [1].

Les mines de la Ferronnière dominent le village d'Arques et le vieux manoir qui en défendait l'accès par le vallon où le ruisseau de Réalses descend, entre des hauteurs revêtues de broussailles, pour aller imposer sa direction au torrent de Sals, dans un site étrange, où les roches de grès ont des formes fantastiques. Le Sals vient de border le village de Rennes-les-Bains, qui doit à plusieurs sources minérales une clientèle estivale assez considérable. L'effet de ces eaux est complété par celui de fontaines salines qui sourdent entre Fourtou et Sougraigne, non loin du puech ou pic de Bugarach, point culminant des Corbières. Ces eaux ne sont point exploitées en salines, mais au temps de la gabelle, les paysans cherchaient à en extraire le sel. Pour mettre fin à ce que l'on considérait comme un crime, les fermiers de la gabelle avaient fait construire un corps de garde où se tenait en permanence une petite garnison. Le bâtiment domine encore l'*Eau salée* et

1. En 1902, ces deux exploitations et celle de Villerembert, près de Caunes, ont occupé 43 ouvriers et fourni 1 227 tonnes de minerai.

la *Fontaine salée,* origines du Sals ; le torrent doit son nom à cette composition saline de ses eaux.

Les montagnes qui s'escarpent en masses fantastiques entre Rennes-les-Bains et l'Aude portent sur un de leurs plateaux de roches blanches un pauvre village assis au pied d'un château en ruine. Ce fut la capitale de la contrée appelée aujourd'hui Razès. Ce hameau pittoresque, Rennes-le-Château, ne serait autre que l'antique *Redæ.* Si la position était forte, la résidence était médiocrement agréable ; aussi, lorsque le Razès revint à la couronne après les grandes convulsions de la guerre des Albigeois, le siège de l'administration fut-il transféré à Limoux. Cette ville eut alors une importance plus considérable que de nos jours. Le pays de Razès comprenait en effet la plus grande partie de l'arrondissement actuel et plusieurs des cantons des arrondissements de Castelnaudary, Carcassonne et Narbonne dans l'Aude ; des arrondissements de Prades et de Perpignan dans les Pyrénées-Orientales[1]. Ce pays, qui possédait des subdivisions nombreuses, est resté une circonscription administrative jusqu'à la

1. Voyez la carte, page 173.

Révolution, Limoux, sa capitale, étant chef-lieu d'une sénéchaussée qui comprenait tout le diocèse d'Alet.

Aujourd'hui, quelques communes ajoutent encore *en-Razès* à leur nom et le commerce fait une catégorie spéciale des vins du Razès ; cette désignation a donc persisté et se perpétuera, car le pays, par la vallée moyenne de l'Aude et la vallée supérieure de l'Orbieu, a une physionomie et une unité réelles.

La nuit m'a surpris pendant la descente de ce misérable mais superbe village de Rennes-le-Château, d'où la vue est si belle sur la vallée de l'Aude et le massif des Corbières, que domine l'énorme masse du puech de Bugarach, son point culminant. On voyait au long du fleuve s'allumer tout à coup les lampes électriques signalant les petites villes de l'industrieuse gorge. J'ai pu atteindre Couiza à temps pour prendre le train de Quillan.

Quillan peut être considéré comme la porte des Pyrénées ou plutôt comme celle du couloir ouvert dans les Corbières pour accéder à la grande chaîne. Lorsqu'on vient de la haute vallée de l'Aude par le saisissant défilé de Pierre-

Lis, le bassin de la petite ville donne soudain une impression de lumière ; malgré la hauteur et la sévérité des monts qui l'encadrent, on éprouve comme une impression de soulagement [1]. Les pentes sont abruptes, mais revêtues de grands bois qui vont se rattacher aux vastes forêts de la chaîne du Plantaurel et du plateau de Belcaire. Au flanc d'une de ces montagnes, les routes de Belcaire et de Chalabre dessinent de grands lacets.

L'exploitation des forêts est la principale source d'activité de ce pays, les plus grandes usines de Quillan sont des scieries mises en mouvement par l'Aude aux eaux abondantes et pures. La gare charge des poutres, des planches, des madriers.

La ville est populeuse [2] pour la région, mais elle occupe un faible espace, les rues étant étroites sur les deux rives du fleuve. Le quartier le plus considérable est à gauche, l'autre s'étend au-dessous de l'ancien château, masse noirâtre découronnée, conservant aux angles ses tourelles de guet. Pas de quai, les maisons plon-

1. Sur la descente de l'Aude et les défilés de Pierre-Lis, voyez la 39e série du *Voyage en France*.

2. 2511 habitants, dont 2276 agglomérés.

gent dans l'Aude et la dominent de leurs balcons fleuris. Beaucoup de magasins, une jolie fontaine jaillissante. Sur la place principale est érigée la statue d'un prêtre à la physionomie énergique et pensive : la soutane est retroussée, la main s'appuie sur un pic de mineur. L'homme ainsi représenté est l'abbé Félix Armand, curé de Saint-Martin-de-Teissac, à qui l'on doit l'admirable route de Pierre-Lis conduisant de Quillan dans le Roquefortès, le Donézan et le Capcir.

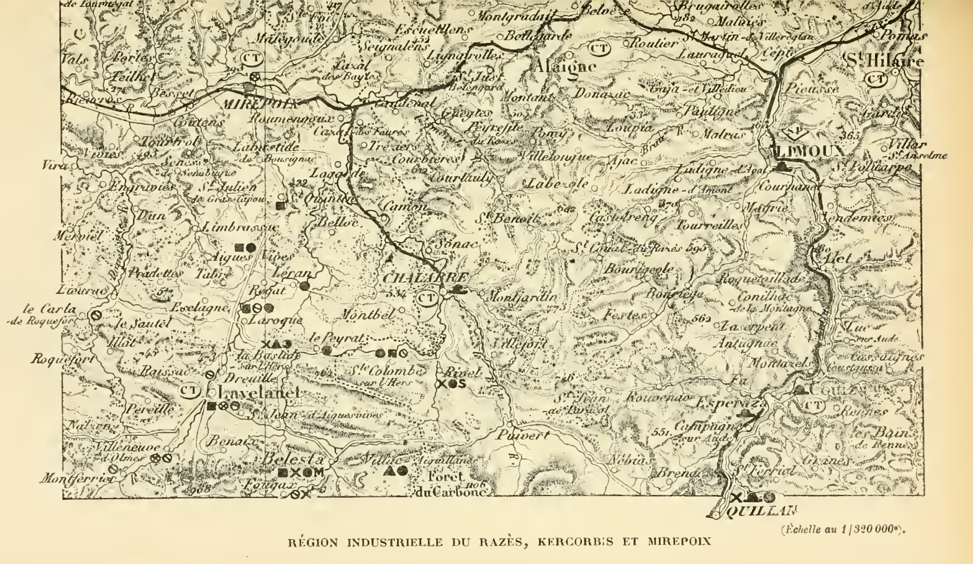
Avant la Révolution, il fallait franchir de hautes montagnes pour parvenir dans le bassin supérieur de l'Aude, les gorges étaient impénétrables. Les pentes raides, en tout temps difficiles, étaient d'accès impossible l'hiver, les petits pays de Sault et de Roquefortès étaient donc séparés du reste du monde. L'abbé Armand voulut ouvrir un chemin ; bien qu'il n'eût pas de ressources et ne connut pas l'art de l'ingénieur, il entreprit cette œuvre qui serait considérable encore avec nos ressources modernes. Aidé par la charité publique, il commença à entailler un chemin dans la roche ; un moment la Terreur arrêta l'entreprise, l'abbé la reprit dès que le calme se fit. Un tel travail attira l'attention ; Napoléon écrivit de sa main au vaillant prêtre en

lui envoyant un don comme concours personnel, Louis XVIII imita « l'usurpateur ». En 1814, les gorges de l'Aude étaient vaincues et une belle route, une des merveilles de la France, faisait communiquer les Corbières et les Pyrénées. Quand, en 1820, l'abbé Armand, alors âgé de soixante-dix-huit ans, allait mourir, le roi lui envoya la croix de la Légion d'honneur; elle lui fut remise peu avant sa fin.

L'ouverture de cette voie a été pour Quillan le commencement de la prospérité, d'autres routes l'ont reliée avec les hautes vallées voisines, un chemin de fer y pénétra, on le prolonge aujourd'hui vers Perpignan par les défilés de Pierre-Lis, le col Saint-Louis et Saint-Paul-de-Fenouillet [1]. L'industrie est active. Outre le débitage des bois, il y a plusieurs fabriques de chapeaux, industrie qui a essaimé d'Espéraza où elle s'est implantée de bonne heure. La fabrication des pâtés de foie gras et des conserves y est florissante.

Le bassin de Quillan par ses bois et les vignes qui couvrent les pentes jusqu'au pied des grands escarpements est exquis de fraîcheur. Dans un joli vallon planté de vignes, le village de Ginoles

1. 39e série du *Voyage en France*.



RÉGION INDUSTRIELLE DU RAZÈS, KERCORBIS ET MIREPOIX

Fabriques de chapeaux. — ⊗ Effilochages de laines. — ⦸ Filatures. — ■ Fabriques de draps. — ● Fabriques de peignes.

▲ Fabriques de perles de jais. — ✕ Industries du bois. — Industries du marbre. — S Fabriques de sonnettes.

exploite des eaux minérales et possède un petit établissement balnéaire.

Au-dessous de Quillan, les montagnes se resserrent et forment un défilé par lequel l'Aude s'échappe à grand bruit entre les pentes vineuses que couronnent des fronts calcaires semblables aux murailles des causses. Dans un pli formé par le fleuve, le village de Campagne possède, sur la rive droite, des bains d'eau ferrugineuse bicarbonatée où se rendent chaque année quelques malades. Dans le bas de la vallée, beaucoup d'arbres bordent le flot rapide qui va décrire un coude très prononcé devant Espéraza. De hautes cheminées d'usines donnent un caractère industriel à ce site ; les vignes tapissent les petits monts, presque jusqu'au sommet.

Espéraza, jadis village, est devenu une ville dont la population dépasse légèrement celle de Quillan, son chef lieu de canton [1]. Elle le doit à la chapellerie qui y possède un de ses foyers les plus actifs d'où elle a rayonné sur les villes voisines : Quillan, Limoux, Couiza et Chalabre. Les chapeaux fabriqués dans cette région sont en feutre de laine, surtout ; c'est ici que l'on com-

1. 2 527 habitants, dont 2 349 agglomérés.

mença à produire mécaniquement cette coiffure à bon marché baptisée plus tard du nom de « trois-françois ». Espéraza possède les plus nombreuses et importantes fabriques et doit être considéré comme le centre de la fabrication. Dans le monde des affaires, la chapellerie de l'Aude est toujours appelée : d'Espéraza. La petite ville a donc la prépondérance économique sur la contrée, remplaçant ainsi Rennes-le-Château, la capitale antique du Razès qui la domine, et Alet, l'ancienne cité épiscopale ; elle dépasse par le nombre d'habitants sa voisine Couiza, cependant chef-lieu d'un canton. Les ouvriers employés dans les usines feraient d'Espéraza un centre plus populeux encore s'ils habitaient tous la ville, mais beaucoup viennent des villages voisins, notamment de Fa, dont le nom est si étrangement bref.

Couiza est dans une situation heureuse, au confluent du Sals et de l'Aude, dans un bassin où les oliviers sont nombreux, surtout sur la rive gauche du fleuve, autour du village de Montazels. Un château à Montazels, un autre à Couiza, masse de pierre rousse flanquée de tours, un pont ogival aux avant-becs aigus sur l'Aude, un autre vieux pont sur le Sals forment un décor intéressant. L'édifice le plus considérable est

une grande fabrique de chapeaux, une des plus vastes de ce rayon industriel[1].

Le château de Couiza, encore habité, a appartenu à Guillaume de Joyeuse, le célèbre ligueur ; malgré son aspect sombre de forteresse, c'est, à l'intérieur, une œuvre remarquable de la Renaissance.

---

1. Je n'insisterai pas davantage sur l'industrie de la chapellerie, dont j'ai longuement parlé dans la 7e série du *Voyage en France,* chapitre IX, à propos de Chazelles-sur-Lyon. Voyez aussi dans la 7e série les chapitres sur Saint-Symphorien-d'Ozon, Grigny, Givors et Vienne ; la 9e série, chapitres XIII (Bourg-de-Péage) et XVI (Montélimar); la 16e série, chapitre IX (Fontenay-le-Comte); la 1re série, chapitre XXIV (Nogent-le-Rotrou) ; la 32e série, chapitres I (Chambon) et XVIII (Bort); la 35e série (Albi).

XII

UN ÉVÊCHÉ VILLAGEOIS

Alet. — Un village épiscopal. — Souvenirs de l'évêque Pavillon. — Le jansénisme en Razès. — Les ruines de la cathédrale d'Alet. — Les eaux d'Alet. — Limoux. — La blanquette : champagne languedocien. — L'Aude à Couffoulens.

Couffoulens. Juillet.

Au-dessous de Couiza, l'Aude, resserrée entre les rochers, coule bruyante et rapide. Le couloir est désert, à peine un moulin. Sur les petites montagnes, des ruines féodales semblent encore garder le passage. Le défilé s'entr'ouvre un instant en un beau bassin, très vert, au fond duquel est Alet, une de ces vieilles cités épiscopales si nombreuses dans le Midi et qui n'étaient en réalité que des villages. Celle-ci occupe un coin adorable ; elle est enveloppée d'une végétation puissante excitée par de nombreuses sources pour la plupart minérales. L'ensemble est fort exigu, Alet ne possédant pas un millier d'habitants [1];

1. 819 habitants, dont 645 agglomérés.

de petites rues très propres, des maisons à ressaut, une mairie à arcades, des portes ogivales, des fenêtres sculptées disent que les prélats se plurent à embellir leur humble résidence, autant que le pouvait la médiocrité du diocèse.

Cet évêché d'Alet eut son heure de célébrité, en pleine gloire du grand siècle, par l'attitude de Pavillon, le « saint évêque », comme l'appelaient ses contemporains — et Sainte-Beuve après eux. C'est de là qu'il tint tête au Parlement, aux Jésuites et au roi lui-même dans ce drame théologique de Port-Royal dont le bruyant éclat nous semble inexplicable. Pavillon, disciple de saint Vincent de Paul, prédicateur écouté, avait toujours refusé les dignités, voulant simplement devenir curé de village, disait-il. Cependant Richelieu l'envoya à Alet. Mais quand il eut vu ce bourg, « il put dire que Dieu l'avait en quelque sorte exaucé en le faisant évêque de village, tant le pays était pauvre, rude, et tant le champ des âmes y était pénible à défricher ». En arrivant il se dit : « Voilà ma part assignée par le Maître. » Une fois là, il n'en sortit plus, pendant les trente-huit années de son épiscopat.

Sainte-Beuve, rappelant les traits de cette sainte vie, exagère peut-être un peu à son insu la pauvreté de la contrée ; certes, elle était moins

accessible que de nos jours, mais le diocèse était vaste et s'étendait sur l'autre versant des Corbières jusqu'à ce pays de Fenouillet ou Fenouilhèdes aujourd'hui dans les Pyrénées-Orientales, vers Saint-Paul et Sournia ; l'évêché était un de ceux qui assuraient le meilleur revenu. L'*État Ecclésiastique* indique comme produit 25 000 livres, autant que l'opulent diocèse de Chartres.

La chose la plus humble était la cathédrale. Alet avait possédé une des plus belles églises de l'époque romane ; en 1577, les protestants la saccagèrent et en entreprirent la démolition. Le vandalisme fut tel, que l'on n'a pu relever l'édifice de ses ruines. On ne saurait trop le déplorer, Alet serait peut-être unique dans notre architecture, si nous ne possédions la cathédrale aussi humble mais moins fleurie de Saint-Paul-Trois-Châteaux dans le Bas-Dauphiné [1]. Les parties les plus anciennes sont du IXe siècle, elles comptent donc parmi les plus vénérables de nos antiquités nationales : c'est la base de l'édifice jusqu'aux premières fenêtres. Au-dessus règne le style roman dans toute sa pureté, mais orné avec une délicatesse infinie. L'architecte inconnu

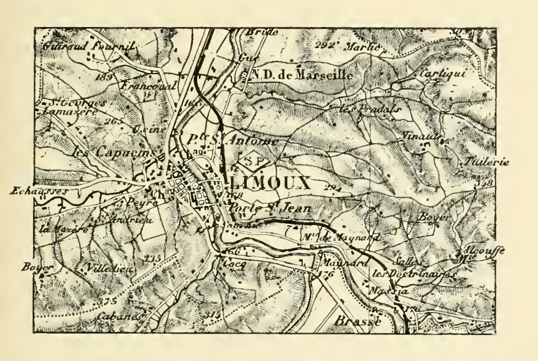
1. 11e série du *Voyage en France,* chap. XIV.

n'a pas eu recours aux dessins géométriques ou aux grandes pages de sculpture comme on les rencontre dans le Sud-Ouest et la vallée de la Garonne, il s'est inspiré de l'art antique le plus raffiné. L'ornementation rappelle les belles œuvres de la Grèce et de Rome. L'arc, les chapiteaux qui subsistent encore sont des œuvres charmantes. Le temps a donné à la pierre une patine superbe. Ces ruines devraient être conservées avec plus de soin, il faudrait les déblayer et retrouver au moins le pavage antique qui restituerait les proportions. Mais tout est abandonné, une charmante chapelle ogivale voisine de l'église actuelle est devenue écurie ! Le grand séminaire a vu ses voûtes ogivales aveuglées, c'est maintenant l'abattoir ! Le palais épiscopal est resté debout ; quant à la cathédrale où Pavillon officia, c'est une église assez modeste, construite au XIVe siècle.

On ne s'arrache pas sans peine à ce rare spécimen d'une petite ville épiscopale d'autrefois. Un charme mélancolique se dégage de ses vieilles ruelles ombragées de figuiers et de vignes ; une d'elles est bordée de roses trémières qui semblent disposées pour une cérémonie religieuse. Les remparts, percés de portes étroites, enveloppent encore en partie la mignonne bour-

gade. Sur l'emplacement des fossés, au midi, un boulevard ombreux sert en ce moment d'aire à battre le blé.

L'industrie n'est pas venue troubler ce caractère archaïque et religieux d'Alet, aucune de ces fabriques de chapellerie, si nombreuses dans la



région, ne s'y est installée, la ville reste donc un calme séjour, animé pendant l'été par les baigneurs qui viennent suivre un traitement contre les maladies du système nerveux, les suites de la fièvre typhoïde, les migraines, etc. Les sources principales alimentent un établissement entouré de beaux arbres et longé par le cours rapide de l'Aude.

Les montagnes renferment des carrières de grès exploitées pour la construction et la préparation des pierres à aiguiser. A cela se borne l'activité de ce territoire.

D'Alet à Limoux la vallée est fort étroite mais assez fraîche, le fleuve court entre de minces liserés de prairies, au pied de pentes où les oliviers et les chênes verts masquent souvent la roche. Les arbustes montent jusqu'à l'abrupt sommet de Roquetaillade qui se dresse sur le dernier *étroit* de l'Aude et ferme le bassin d'Alet. Au revers sud de ce pic, la vallée s'entr'ouvre et, désormais, offre de riches campagnes jusqu'à son débouché dans la plaine de Carcassonne.

Entre les platanes, au-dessous des coteaux tapissés de vignes et d'oliviers, voici Limoux, cité régulière et tranquille, assise sur les deux rives de son fleuve, célèbre dans tout le Midi par sa mousseuse *blanquette,* champagne du Languedoc. Deux vieux ponts sur l'Aude, élargie et ayant perdu de sa sauvagerie et de sa beauté, l'église dont l'abside élégante se dresse sur le quai, forment un pittoresque décor. Le quartier le plus étendu, sur la rive gauche, possède une place en partie encadrée d'arcades, où se porte l'animation. En somme, une bonne petite sous-préfecture où rien ne retient longtemps. Dans

les rues, les femmes assises sur le pas des portes achèvent les chapeaux en les bordant ou disposant les rubans. Les fabriques de chapeaux sont assez nombreuses ; Limoux fait aussi des casquettes.

Mais l'industrie principale est la préparation de la « blanquette », qui joue un si grand rôle dans les festins du pays. Nous en avons dégusté une bouteille sur la place ombreuse dont le silence caniculaire n'était troublé que par le bruit de la fontaine jaillissant sous les arbres. Malgré la réputation de la blanquette, ce n'est qu'un vin doux et pétillant, agréable à boire, mais que l'on ne saurait comparer au champagne. La fabrication est d'ailleurs moins compliquée. Comme en Champagne[1], on trie le raisin grain à grain pour retrancher tous ceux qui sont gâtés. On foule ensuite, le moût est filtré et l'on en remplit jusqu'à la bonde des tonneaux d'une propreté absolue. La fermentation se produit, l'écume se déverse par l'orifice du tonneau, on *ouille* à mesure avec du moût mis en réserve. A deux ou trois reprises, pendant quinze jours, on filtre le vin et l'on procède

---

1. Sur la fabrication du vin de Champagne, voyez la 20e série du *Voyage en France*, chap. IX et X.

encore à cette opération quand la fermentation est achevée. Le liquide est alors mis dans des fûts neufs que l'on ferme avec soin. En mars, on soutire et l'on met en bouteille. La blanquette peut alors faire son petit tour du monde languedocien; elle est dotée de belles étiquettes et coiffée de papier d'étain.

Le phylloxéra avait frappé durement cette production, elle reprend aujourd'hui, mais il est difficile de dire sa valeur actuelle ; au temps de la grande prospérité, Limoux et sa région produisaient 3 000 hectolitres de blanquette et 10 000 hectolitres de vin rouge que M. Victor Rendu estimait supérieur au vin mousseux. La replantation a été fort active, car le Razès comprend maintenant la dixième partie des surfaces couvertes de vignes dans l'Aude : 13 223 hectares sur 133 629. La production totale pour l'arrondissement fut de 474 238 hectolitres [1]. Sauf 185 hectares, toute la superficie était constituée par les vignes américaines greffées.

Cette réputation de la blanquette est de ré-

---

1. Chiffres de 1901 fournis au conseil général. Les autres arrondissements donnaient : Carcassonne, 46 225 hectares ayant produit 1 747 557 hectolitres ; Castelnaudary, 3 177 hectares et 183 033 hectolitres; Narbonne, 71 003 hectares et 2 825 987 hectolitres.

cente origine. Autrefois Limoux était surtout fameuse par ses fabriques de draps et de ratines. On en compta jusqu'à vingt-deux qui alimentaient le Levant de tissus communs appelés londrins. Il ne reste rien de cette industrie florissante ; la chapellerie l'a insuffisamment remplacée.

Au-dessous de Limoux, la vallée de l'Aude s'élargit encore et forme un beau plan admirablement cultivé, aux productions variées, vergers de pruniers, vignes, maïs, olivettes, céréales. Une colline dominant ce verdoyant bassin porte la chapelle de Notre-Dame de Marseille, où l'on conserve une Vierge noire, objet d'un pèlerinage très fréquenté. Une source et un puits sont réputés pour leur eau miraculeuse.

La vigne détruite avait été remplacée par des céréales ; celles-ci disparaissent peu à peu, la nappe des pampres s'accroît chaque année autour de Pieusse, de Cépie, de Pomas et, de l'autre côté des collines, dans la vallée du Lauquet, qui donne les meilleures blanquettes de Limoux. Les vignes y enveloppent le bourg de Saint-Hilaire, autrefois siège d'une riche abbaye dont l'église et le cloître sont des œuvres remarquables du XIVe siècle. Le tombeau de saint Hilaire,

premier évêque de Carcassonne, et quelques tableaux ou objets anciens attirent les archéologues. Les bâtiments de l'abbaye, qui servent de presbytère et d'écoles, ont gardé la salle capitulaire.

Une longue et étroite arête sépare les deux vallées de l'Aude et du Lauquet; partout s'étendent des vignes avec quelques petits groupes d'oliviers. A mesure que l'on avance vers le nord, les hauteurs perdent la beauté de leurs formes, ce ne sont que des coteaux argileux où la vigne prospère. Dans ce paysage terne, l'Aude reçoit le Lauquet, sous le village de Couffoulens, c'est-à-dire *confluent,* peuplé de vignerons et de vanniers.

Du mamelon qui domine la réunion du fleuve pyrénéen et du torrent des Corbières, on voit se dresser au loin la masse sombre de la Montagne-Noire et se profiler l'admirable silhouette des remparts crénelés et des tours de Carcassonne.

XIII

LE KERCORBIS

Montréal. — Fanjeaux. — Le vallon du Rebenty. — Alaigne et le Malepère. — Le château de Lagarde et la vallée de l'Hers. — Camon et ses ruines. — Chalabre. — Le vallon du Beau. — Puivert. — Les clochettes de Revel. — Les peignes de La Bastide-sur-l'Hers. — La chaîne du Plantaurel.

La Bastide-sur-l'Hers. Juillet.

A l'endroit où le ruisseau du Rebenty du Razès pénètre dans la large dépression où coule le Fresquel, la petite ville de Montréal couronne fièrement la colline ; une église aux proportions de cathédrale flanquée d'une haute tour à toit bas donne un moment l'illusion d'une grande cité. Mais quand on s'est élevé sur les pentes où alternent les jardins et les prés, les champs de maïs et les vignes, on trouve un petit centre régulier et tranquille, dont les maisons dévalent au sud vers le vallon bien cultivé du Rebenty. L'église est bâtie au bord de la colline regardant vers la plaine bordée par les pentes douces du Cabardès et les lignes plus hautes de la Montagne-

Noire, qui mérite bien peu son nom sur ce versant, tant les pentes sont blanchâtres.

Du côté opposé, on découvre toutes les Corbières, étrangement découpées ; au fond les Pyrénées dressent leur écran bleuâtre hérissé de pics neigeux. L'emplacement est vraiment superbe pour une ville, mais les fondateurs de Montréal ne cédèrent point sans doute à des considérations esthétiques, ce *mont royal* était surtout un site excellent pour une forteresse, ils le ceignirent de remparts et l'église elle-même reçut des ouvrages de défense ; sa force fut accrue par de puissants contreforts. Les remparts sont tombés, disparus aussi les moulins à vent qui entouraient la ville ; l'aspect général y a perdu.

Aujourd'hui Montréal, comme sa voisine Fanjeaux, non moins belliqueusement campée à l'ouest, est un petit centre agricole ; la force motrice lui a manqué pour devenir ville industrielle, les chapeliers d'Espéraza n'ont donc pu essaimer jusque-là, tout au plus un chapelier a-t-il eu la hardiesse de se faire fabricant de casquettes. C'est une ressource que n'a même pas Fanjeaux, cependant marché considérable [1].

---

1. Population de Montréal, 2 592 habitants, dont 1 510 agglomérés ; de Fanjeaux, 1 288 habitants, dont 832 agglomérés.

Le ruisseau du Rebenty, suivi par le chemin de fer de Bram à Pamiers, tourne brusquement vers le nord au pied de Montréal pour former jusqu'au Fresquel la séparation entre le Razès et le Lauragais. Au sud de la ville, les vallons sillonnent les pentes d'un bassin où plusieurs petits villages se montrent au milieu des maïs, des céréales et des champs d'oignons séparés par des rangées de saules, semblables à des oliviers par le port et la teinte d'un gris argenté. Les hauteurs vont mourir sur l'étroite plaine à travers laquelle erre le Sou. Ce bassin, jadis solitaire, est aujourd'hui parcouru par des voies ferrées; un embranchement venu de Limoux y rejoint la ligne de Pamiers, qui se bifurque plus loin par l'embranchement de Chalabre, dont l'ouverture est prochaine[1].

Ce tronçon se détachera de la ligne principale au Moulin-Neuf, où celle-ci traverse l'Hers ou grand Lhers; celui de Limoux s'en sépare près de Belvèze dont la station dessert le petit bourg d'Alaigne, ville autrefois importante, chef-lieu d'un canton qui porta le nom de Malepère, fut une des subdivisions du Razès et confine aux petites régions de Kercorbis et de Mirepoix. Ce

1. La ligne a été ouverte à la fin de 1902.

Malepère est un massif de collines harmonieusement dessinées, bien cultivées, çà et là tapissées de petits bois. Les villages sont nombreux mais de faible population : les vingt-sept communes du canton d'Alaigne n'ont pas ensemble 7 500 âmes ; la plus grosse, Belvèze, ne compte pas 600 habitants. Ces petits centres, pour la plupart bâtis au sommet de collines, accroissent le caractère agreste de cette jolie contrée. L'un d'eux, Bellegarde, a conservé des restes, bien défigurés, de son château ; il couvre un mamelon d'où la vue est ample : les Pyrénées se dessinent, précédées par la belle masse du pic Saint-Barthélemy, qui sera le point capital du décor pendant toute mon excursion jusqu'au pied du Plantaurel.

Le chemin de fer et la route descendent vers l'Ambronne[1], torrent du Razès en ce moment à sec, et pénètrent avec ce large lit altéré dans le département de l'Ariège où la station de Moulin-Neuf est à la limite même. Le chemin de fer de Chalabre se raccorde ici. En attendant son ouverture, des diligences conduisent les voyageurs dans la haute vallée de l'Hers qui constituait le pays de Kercorb ou de Kercorbis.

Ce nom bizarre, plus breton que languedo-

---

1. *Ambrole* sur la carte d'État-major.

cien, est celui d'une des petites contrées qui gardèrent le plus longtemps leur individualité. Jusqu'à la Révolution elle posséda des privilèges nombreux tirant leur origine du rôle de marche frontière du territoire, au temps où l'Espagne possédait le revers sud des Corbières. Les habitants devaient être sans cesse prêts à prendre les armes pour répondre aux incursions. En échange de cet assujettissement, analogue à celui des anciens Confins militaires de l'Autriche et de certaines tribus algériennes, les habitants étaient exempts de tous impôts soit au roi, soit aux États du Languedoc. De là ce nom de terre Privilégiée qui remplaçait celui de Kercorbis. Ainsi ce petit domaine féodal, constitué par Simon de Montfort pour un de ses chevaliers, a persisté avec une sorte de demi-autonomie jusqu'à la grande fusion des provinces françaises.

La route de Chalabre, capitale du Kercorbis, ne pénètre pas directement dans le pays, elle suit la rive gauche de l'Hers dans une autre contrée qui eut également une existence féodale, le Mirepoix, ainsi nommé de sa ville maîtresse, séjour de la puissante famille de Lévis-Mirepoix. Le premier village rencontré, Roumengoux, appartient au canton qui a remplacé cette antique circonscription seigneuriale. Le hameau com-

prend seulement l'église et quelques maisons. Au pied, l'Hers roule des eaux abondantes et claires.

La vallée manque un peu de pittoresque, mais si elle n'a pas de beauté propre, elle doit beaucoup de grandeur au fond lointain des grandes Pyrénées aux crêtes neigeuses, qui se profilent du pic de Carlitte aux sommets de l'Andorre.

Des ruines relèvent la monotonie des collines. La plus puissante est celle du château de Lagarde, ancienne résidence des Lévis, très vaste, mais les murailles ont trop de régularité pour être d'un grand effet dans le paysage. Trois tours carrées et une tour ronde flanquent la lourde masse. Sur l'autre rive, une petite montagne escarpée porte les débris du château de Montaragon.

Les autres coteaux, entre lesquels l'Hers dessine son cours sinueux, sont en partie recouverts de landes misérables. Une gorge étroite s'ouvre entre des pentes plus boisées, par là viennent à l'Hers les eaux rares du Touyre. Le château de Sibra, entouré de communs aux toits rouges, domine cette sorte d'abîme ; un coteau est couronné par la vieille tour de Saint-Quentin. Tous ces débris de forteresses disent assez l'ancien rôle militaire du pays. Près des ruines de Lagarde

la façade de l'église du village, pan oblong, crénelé, percé de cinq baies, est d'une allure sarrasine.

La route court au long de l'Hers jusqu'au petit bourg de Camon qui semble barrer la vallée. C'est un site ravissant. La rivière décrit une boucle autour d'un rocher sur lequel une haute tour d'église surgit de la verdure. Des toits pressés, des murailles croulantes, des débris fiers encore du château qui constituait une abbaye fortifiée, séduisent le visiteur. L'église renferme quelques objets précieux. Autour du village les coteaux sont couverts de cultures bien soignées, blé et maïs, encadrant quelques pans de vigne.

On entre de nouveau dans l'Aude après avoir franchi l'Hers, non loin d'un pont élégant et hardi du chemin de fer ; la rivière coule entre de beaux arbres, sa vallée rétrécie devient plus riche, il y a d'opulentes luzernes. Autour des fermes s'en vont des bandes d'oies blanches et grises, conduites par des enfants. On met de bonne heure ceux-ci au travail : voici un bambin de trois ans à peine, tout de rouge vêtu, moins haut que ses oies, il les mène aux champs avec une amusante habileté.

Le soir tombe, une délicieuse lumière fluide

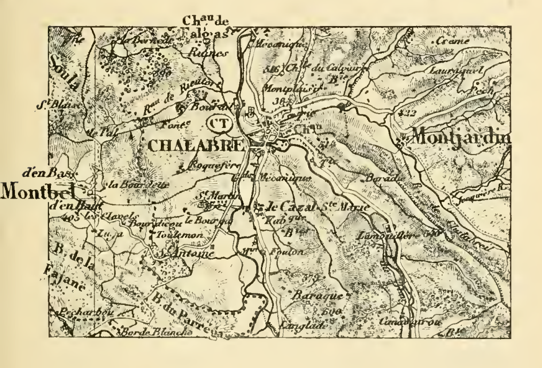
baigne toutes choses, donnant une netteté extrême aux collines des bords de l'Hers et là-bas, vers le sud, aux monts hérissés de sapins du Plantaurel et du pays de Sault. Au débouché d'un vallon, le village de Sonnac se blottit dans les arbres, d'où émerge le petit pignon-campanile de son église.

De grands platanes forment désormais avenue sur la route, le paysage s'anime. Sur un coteau le château de Falgas offre une façade de style flamand, tandis qu'une autre est flanquée d'une tour recouverte d'un dôme surmonté d'une lanterne, cela rappelle les églises des bords de la Meuse, vers Dinant.

Au fond du paysage, dans un bassin qui semble fermé, voici Chalabre, signalée par la tour octogonale de son église dont la grande nef percée de fenêtres ogivales domine le groupe des toits. L'ancienne capitale de la Terre Privilégiée est assise au pied de hautes collines entre lesquelles s'ouvrent des vallons offrant passage à des chemins qui rayonnent vers le Razès et le Mirepoix. L'Hers, le Blau, le Chalabreil, s'y réunissent. Cette situation était excellente au point de vue militaire, à une époque où le Kercorbis était sans cesse menacé par les incursions espagnoles ; aussi Chalabre devint-elle la cité princi-

pale du pays après la destruction de Pendels, capitale primitive, et l'abandon de Puivert.

Chalabre n'a pas le plan correct des bastides, mais elle possède cependant la classique place centrale et ses rues indiquent un tracé préconçu. La vie abandonne ce noyau féodal pour se porter



sur les boulevards plantés d'arbres touffus qui ont remplacé l'enceinte. Sur un coteau, entre le Blau et le Chalabreil, se dresse encore le château des barons de Chalabre, édifice flanqué de tours carrées couronnées de créneaux. Ce château renferme la statue de Pons de Bruyères-le-Châtel, un des lieutenants de Simon de Monfort, à qui le conquérant donna la principauté de Kercorbis.

Malgré l'éloignement des voies ferrées qui vient seulement de cesser et le peu d'abondance de ses eaux, Chalabre est un centre industriel vivant, ses fabriques de drap, jadis actives, que faisait mouvoir un canal dérivé de l'Hers, ont été remplacées par la chapellerie de laine. Les villages environnants sont également travailleurs. Jusqu'à la ville ariégeoise de Lavelanet, on rencontre une grande variété d'usines.

Le ruisseau de Blau n'est pas assez abondant pour alimenter des manufactures; sa vallée, très agreste, est parcourue par une route conduisant de l'Aude à Espéraza et, par un embranchement, à Quillan. Cette région assez solitaire aujourd'hui fut jadis le cœur du pays, le sire de Bruyères ayant fixé sa première résidence au château de Puivert, dont les ruines puissantes commandent l'entrée d'un large bassin qui était un lac, même à l'époque historique; il fut vidé en 1289 par un seigneur qui fit rompre la digue, entreprise menée avec si peu de précaution que les eaux se précipitant dans le Blau et ensuite dans l'Hers allèrent détruire la ville de Mirepoix. Les habitants changèrent l'emplacement de leur cité pour éviter une nouvelle catastrophe.

Le château de Puivert, sous lequel le lac se précipita, était célèbre bien avant la guerre des

Albigeois et la conquête du Midi par le Nord ; les seigneurs que Simon de Monfort et ses alliés devaient troubler dans leur tranquillité heureuse avaient fait de leur castel un rendez-vous de troubadours ; là eut lieu le premier concours poétique dont il soit question dans l'histoire du Languedoc. La forteresse est depuis longtemps abandonnée, mais les ruines demeurent, sauvegardées par leur classement comme monument historique.

Au flanc de hauteurs couvertes de taillis, un chemin conduit de Puivert à Rivel, bastide qui fut le séjour favori de Pons de Bruyères-le-Châtel quand il quittait sa forteresse de Puivert. Cette ville neuve, dont le développement de Chalabre a entravé le progrès, fut construite sur l'emplacement qu'avait occupé la cité de Pendels, capitale ancienne du Kercorbis, détruite pour avoir résisté aux croisés. Afin d'attirer les habitants, Pons avait doté sa nouvelle capitale d'une charte fort libérale, mais ces privilèges n'ont pu faire prospérer Rivel : ce n'est plus qu'un bourg auquel de hautes maisons donnent encore un air citadin. Le site est beau ; la chaîne singulière du Plantaurel, muraille d'une si grande régularité dressée en avant du massif pyrénéen, finit au-dessus de l'antique bourgade ; son ex-

trême promontoire oriental aboutit au-dessus du ruisseau de Riveillou, à une demi-lieue à peine de Rivel.

Malgré sa faible population[1], Rivel est un des centres les plus industrieux du Midi, tout le monde y travaille à de petites et curieuses fabrications. Une véritable dynastie fabrique les sonnettes et des clochettes. De là sortent les cloches pour le bétail, les sonnettes des troupeaux de brebis et de chèvres, les clochettes qui tintent gaîment aux colliers des mules dont l'emploi est général en pays de montagnes. Les sapins du Plantaurel et du pays de Sault sont débités en planches et en madriers. Le buis, qui abonde dans ces monts calcaires, sert à la fabrication des peignes, plus active encore à Sainte-Colombe et à La Bastide. Là aussi l'on fait les *comportes et les tinettes,* instruments de boissellerie qui trouvent un débouché dans le pays vignoble pour le transport des vendanges.

Le Riveillou gagne l'Hers près d'une active scierie. La rivière, qui vient de longer la base d'une des sections du Plantaurel, tourne brusquement vers le nord pour atteindre Chalabre en se tordant au sein de prairies bordées d'anciennes

1. 777 habitants, dont 440 agglomérés.

usines, foulons, moulins, « mécaniques » comme les appellent les gens du pays qui ont fait admettre ce nom par la carte. Une route bordée de platanes la remonte et traverse le bourg travailleur de Sainte-Colombe-sur-l'Hers, de prospère allure par ses maisons blanches ayant deux ou trois étages.

Sainte-Colombe a conservé ses manufactures de lainage; elle file les laines du pays et tisse des draps, l'Hers y fait mouvoir une tournerie où l'on fait des bâtons de chaises et deux importantes fabriques de peignes en buis et autres bois durs. Malgré la concurrence du celluloïd, ces produits conservent la faveur d'une clientèle étendue.

Cette industrie est plus considérable dans les deux bourgs très voisins du Peyrat et de La Bastide-sur-l'Hers, qui appartiennent au département de l'Ariège, dont la limite est presque à la sortie de Sainte-Colombe.

Une raide arête du Plantaurel domine ici la vallée, plissée par quelques vallons; dans l'un d'eux, sous le hameau de Rivals, sourdent des eaux minérales. Ce chaînon est nettement coupé par l'Hers, et forme un des fragments de ces *petites* Pyrénées sectionnées par les rivières. L'arête, qui semble tracée à la règle par quelque géomètre, a, de ce côté, son point culminant

(762 mètres) au-dessus du Peyrat, village qui forme en quelque sorte une seule agglomération avec La Bastide.

Groupe singulièrement vivant, constituant un des centres français de la fabrication du peigne. On ne fait pas ici les articles de luxe comme dans l'Eure, où l'ivoire et l'écaille sont travaillés en même temps que le bois et la corne ; le nombre d'ouvriers et d'usines est inférieur à celui d'Oyonnax dans l'Ain [1], mais ce n'en est pas moins une fabrication considérable dans la vallée de l'Hers. La principale manufacture occupe 400 ouvriers, hommes, fem mesou enfants. On met en œuvre, outre le buis, la corne de bœuf du pays et la corne du bélier. Depuis quelques années, on travaille aussi la corne d'Irlande et le buffle. L'Hers n'étant pas toujours suffisant pour actionner les ateliers, on a dû avoir recours à la vapeur.

Le Peyrat, village aux contrevents gris, possède ses usines au bord de la rivière. Une d'elles fabrique les boîtes en carton nécessaires à l'em-

---

1. Sur les fabriques de peignes de l'Eure, voyez la 6e série du *Voyage en France*, chapitre XVI ; sur Oyonnax, la 8e série, chapitre III. Je ne reviendrai pas en détail sur cette production dont j'ai parlé longuement à propos d'Oyonnax. J'ai encore cité la fabrication des peignes à Villeneuve-sur-Lot (31e série).

ballage des peignes et des perles de jais qui sont une autre industrie de La Bastide.

Ce dernier bourg est plus considérable ; il borde la rivière débouchant par la fracture du Plantaurel à l'entrée de laquelle sont les bains de Fontcirgue, où l'on exploite des eaux salées efficaces contre les gastrites, les maladies de la vessie, etc. Les rives de l'Hers sont bordées d'une double rangée de grands platanes ; à l'extrémité de cette avenue est une des fabriques de peignes. Le torrent, d'une admirable transparence, car les grandes sources de Fontestorbe qui l'alimentent sont proches, fait également mouvoir les tourneries où la variété de lignite compact et brillant appelée jayet est transformée en perles. Les mines de ce combustible assez dense et éclatant pour servir à faire des bijoux sont dans le Plantaurel ; on en trouve près de La Bastide et entre les deux chaînons parallèles du Plantaurel, à Vilhac-et-Aiguillanes.

Une fabrique de manches de couteaux complète les industries de La Bastide, dont les usines se succèdent en amont de l'Hers dans les beaux défilés des petites Pyrénées. Il y a là un des plus curieux exemples que l'on puisse voir de coupure de montagnes par un torrent. Le Plantaurel forme deux rangées parallèles d'arêtes hautes

et étroites séparées par un intervalle de deux kilomètres, que remplit un autre système montagneux aux lignes moins nettes et divisé par les vallons[1]. L'Hers, descendu des Pyrénées, a déjà coupé une chaîne à Bélesta; il longe un moment l'arête du sud, tourne brusquement à droite et perce le chaînon par un fort beau défilé. A peine a-t-il achevé de franchir l'arête, et il rencontre le massif intermédiaire dans lequel il pénètre par un étroit vallon de prairies, avant de couper la dernière barrière, vers les bains de Fontcirque.

Un joli chemin utilise ces coupures pour relier La Bastide à Bélesta. En le suivant, on a pendant longtemps en vue le massif de la Tabe, couronné par le pic Saint-Barthélemy, superbe de forme, âpre par ses flancs, ayant encore de grands pans de neige. Le couloir de l'Hers semble le vestibule qui conduit à l'admirable montagne.

Mais celle-ci est séparée du voyageur par un massif de monts d'aspect fort rude, d'où l'Hers ne triomphe qu'en creusant de grands défilés dont il s'échappe vers Fougax, très pauvre encore, pour venir absorber le flot autrement puissant de Fontestorbe.

---

1. Voyez la carte des environs de Lavelanet, page 209.

XIV

LE MIREPOIX

Les petites Pyrénées du Plantaurel. — Autour de Bélesta. — La fontaine de Fontestorbe. — Les carrières de marbre. — Lavelanet. — La ville et ses industries. — L'autodafé de Montségur. — Le comté d'Olmes. — Laroque-d'Olmes et ses ruines. — Mirepoix, sa cathédrale et ses couverts. — Le château de Terride.

Pamiers. Juillet.

Quand on ira chercher moins loin les sites curieux et que le snobisme n'exigera plus au même degré le classique voyage en Suisse ou dans les stations pyrénéennes, qu'il est de bon ton d'avoir fréquentées, les avant-monts pyrénéens détourneront peut-être à leur profit une part du contingent des touristes. Ces derniers ne regretteront pas de s'être aventurés dans ces montagnes d'altitude moyenne où les sites gracieux abondent, où l'on trouve les grands bois et les aimables petites villes.

Ces avant-monts, Plantaurel ou petites Pyrénées, comme on voudra les appeler, ont non seu-

lement le pittoresque de leurs grandes murailles calcaires tapissées de bois, mais aussi la beauté classique de leurs ruines. Il n'est guère de village qui ne porte des restes de remparts et de tours. L'aimable villette de Bélesta est ainsi dominée par un château démantelé, le castel d'*Amont*, abandonné avant même d'être achevé : c'eût été un des plus beaux édifices du XVIe siècle dans cette région. Il accroît la beauté de ce grand paysage de montagnes verdoyantes, découpées de vallons qui encadrent le site et qu'égaient les eaux d'une merveilleuse transparence roulées par l'Hers.

Celles-ci viennent de naître par la fontaine de Foutestorbe, célèbre par son intermittence en cette saison de juin à août. L'abîme d'où elles sortent est creusé dans une haute roche percée au-dessus par un puits naturel qui projette une lumière mystérieuse sur le bassin immobile. Pendant les autres mois ou à la suite des pluies d'été, la source coule sans cesse, formant une véritable rivière qui va rejoindre le lit où l'Hers roulait jusqu'alors des eaux rares. Mais, en ce moment, le flot s'écoule à des intervalles réguliers. Pendant trente-six minutes et trente-six secondes, on voit l'eau s'élever sans bruit de l'abîme et former sa rivière, puis, soudain, elle cesse de



LE COMTÉ DE FOIX ET LE COMINGES D'APRÈS UN ATLAS DU XVI.e SIÈCLE.

couler pendant trente-deux minutes trente secondes ; il semble que le ruisseau est tari. Tel est le phénomène qui a rendu fameuse cette source dont on disait autrefois qu'elle avait flux et reflux, comme l'indique la vieille carte du pays de Foix que je reproduis.

Les eaux de Fontestorbe proviennent sans doute de pluies tombées sur le vaste plateau du pays de Sault, et qu'enceignent d'admirables forêts, parure et richesse de la contrée. Dans ces bois, dans la sapinière merveilleuse de Bélesta, des grottes et des cavités attendent encore la visite des spéléologues, qui parviendront peut-être à découvrir le mystère de la grande source.

L'Hers, ainsi alimenté, est utilisé par les usines de Bélesta, nombreuses et variées. Les scieries surtout profitent de ce flot abondant pour débiter les bois de l'immense massif sylvain qui recouvre le Plantaurel et les montagnes du Sault ; les marbres et les porphyres extraits dans ces monts sont sciés et travaillés, le buis des crêtes calcaires est transformé en peignes, enfin Belesta appartient au rayon de Lavelanet par une fabrique de drap. La petite ville, malgré cette multiplicité de productions, n'a pas l'allure d'un centre industriel, ses fabriques commencent à Fontestorbe et se suivent jusqu'à Laguillon,

à l'entrée du défilé du Plantaurel. Jadis les eaux de Fontestorbe faisaient mouvoir les engins d'une forge ; comme sur tant de points de cette Ariège jadis couverte de fabriques de fer, les feux se sont éteints.

Entre deux arêtes du Plantaurel, un chemin s'élève jusqu'au petit seuil dominé par l'église isolée de Saint-Jean-d'Aiguesvives et descend à Lavelanet, ville bâtie dans une jolie situation, à l'entrée d'une des plus étonnantes coupures du Plantaurel. Malgré sa modeste population [1], elle est, pour le nombre des habitants groupés dans le centre, la quatrième ville de l'Ariège et venait aussitôt après les chefs-lieux du département et des arrondissements. Au point de vue des affaires, elle est plus importante que Foix et son industrie est autrement variée que celle de Pamiers, la plus grosse ville du pays.

Quand on arrive à Lavelanet par les bords du Touyre, c'est-à-dire les défilés du Plantaurel, le pic de Saint-Barthélemy se dresse si bien dans l'axe des coupures, que l'on croirait la ville assise à son pied. La cime principale, très aiguë, porte encore une tache neigeuse au sommet ; l'autre pointe est composée de trois rochers. Ces deux

1. 3 196 habitants, dont 3 075 agglomérés.

cimes surgissent au-dessus de belles croupes gazonnées. Même pour les Pyrénées, ce pic, dont l'altitude est de 2 349 mètres, est une montagne secondaire, mais son isolement et son élévation au-dessus des crêtes voisines en font vraiment un pic dominateur. En avant, des croupes et des aiguilles semblent porter le géant dans les airs; l'un d'eux est couronné par les ruines tragiques de Montségur.

Lavelanet par ses belles constructions, ses rues propres, ses boutiques, les arbres touffus qui bordent ses quais sur le Touyre, donne l'impression d'une ville riante et prospère. La filature et le tissage de la laine y sont fort actifs, à chaque instant on voit passer dans les rues des ouvriers portant des fils ou des tissus, draps communs, noirs ou bruns. Il n'y a pas de grandes manufactures, mais beaucoup de petits ateliers ; les tisserands sont nombreux, soit dans la ville, soit dans les campagnes. On compte près de trente fabriques ; plusieurs filatures et des ateliers d'effilochage pour les vieux chiffons de laine qui servent à fabriquer les tissus « renaissance ».

Le travail semble familial. Sur les trottoirs des grandes routes sont des étendoirs où sèchent les tissus ; les chaînes encollées sont également exposées à l'air. On devine une vie plus assurée

du lendemain que dans les autres centres lainiers du Languedoc. Il y a recherche d'articles nouveaux, c'est ainsi que l'on s'est mis à fabriquer les tricots de laine.



Le groupe ne comprend pas seulement la ville et la commune de Lavelanet : toute la vallée du Touyre, depuis Montferrier jusqu'à Léran, est bordée de petites manufactures. De Lavelanet à

Dreuille surtout, on rencontre plusieurs filatures ou effilochages. Cette étroite zone, avec les vallons adjacents et le bassin supérieur de l'Hers, comprend à peu près toute l'industrie lainière dans l'Ariège, qui, d'après le recensement de 1896, occupait 39 filatures avec 10 561 broches à filer et 400 à retordre ; le tissage comptait 30 établissements avec 33 métiers mécaniques et 159 métiers à bras. C'est peu de chose auprès des centaines de milliers de broches et de milliers de métiers mécaniques de nos départements du Nord, mais la persistance de ces petites fabriques dans ces contrées éloignées des lieux de consommation n'en est pas moins un fait intéressant.

Ce pays de Lavelanet, aujourd'hui si calme et dont le nom viendrait, dit-on, des avelines ou noisettes qui croissaient sur les hauteurs environnantes, a vu l'un des grands drames de la guerre des Albigeois. Le piton de Montségur, qui se dresse si farouche au pied du massif de Tabe, fut témoin de scènes aussi terribles que celles de Minerve et d'Avignonnet[1].

Une aimable route mène au pied de la mon-

---

1. Sur Minerve, voir pages 53 à 57 ; sur Avignonnet, page 121.

tagne par les bords du Touyre qui anime les usines et les villages de Villeneuve-d'Olmes et de Montferrier, annexes de l'industrie de Lavelanet. La vallée est jalonnée de forteresses ruinées qui jouèrent un rôle dans les sanglantes luttes du Moyen-Age. Lavelanet a les vestiges d'un castel sarrasin, Villeneuve-d'Olmes des débris d'un château ; Montferrier, qui possède une église contemporaine du grand drame, est dominée par de lourdes murailles. Une gorge qui s'ouvre à la sortie du village est longée par un chemin conduisant, à 300 mètres plus haut, sur l'espèce de col d'où Montségur regarde la profonde vallée du Lasset.

Au-dessus du village se dresse un cône rocheux dont l'altitude de 1 204 mètres est de 200 mètres supérieure à Montségur. Sur cette cime, les Albigeois avaient caché leur trésor, dans une citadelle qu'ils pouvaient croire inexpugnable, tant elle était fièrement campée, tant ses murailles étaient épaisses. Ils y résistèrent six mois contre l'armée des croisés et auraient tenu plus longtemps encore sans l'intervention des habitants du voisinage qui, escaladant les rochers, permirent aux soldats du Nord de tenter une dernière et victorieuse attaque. Le commandant de la place eut la vie sauve, mais ses compagnons,

mis en demeure d'abjurer leur foi, s'y refusèrent. On les plaça sur le plateau du village et on les entoura d'un bûcher circulaire. Tous furent ainsi brûlés vifs. Ces martyrs étaient au nombre de plus de 200 !

Le château fut à demi démantelé, mais il resta longtemps encore situation militaire. Désormais abandonné, il semble aussi indestructible que le pic lui-même.

Ce canton de Lavelanet, qui fut au Moyen-Age le comté d'Olmes, nom demeuré attaché aux communes de Villeneuve et de Laroque, possède d'autres ruines non moins puissantes si elles n'ont pas le commandement extraordinaire de Montségur. Chaque coupure du Plantaurel était ainsi gardée; une forteresse qui fut une des plus formidables du Midi commandait l'issue du Douctouyre, petite rivière qui a parcouru les intéressantes montagnes de Péreille et d'Illat. Un mamelon fort escarpé dressé à la sortie du défilé portait une véritable citadelle, dans laquelle s'installa un petit bourg, Carla-de-Roquefort. Une vieille gravure représente Carla avec une double enceinte, celle du haut portée sur une falaise, l'autre, savamment bastionnée, courant au bord d'un ressaut. Les ruines en

sont fort grandioses et semblent prêtes à barrer de nouveau le passage. Au pied, le Douctouyre fait mouvoir des usines à laine.

Carla est réduit à l'état de village, il ne fut sans doute jamais considérable; par contre, l'issue d'un autre défilé du Plantaurel fut occupée longtemps par une ville importante : Laroque-d'Olmes, qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. Elle gardait un des plus curieux passages des petites Pyrénées, la double gorge de Dreuilhe. Les deux chaînons parallèles du nord sont unis par une petite chaîne elliptique qui les relie d'un côté à Lavelanet, de l'autre à un point entre Laroque et Dreuilhe [1].

La route emprunte ces coupures du Touyre. Celle d'amont est entièrement occupée par Lavelanet qui, ne pouvant s'étendre suffisamment entre les deux crêtes, l'une portant Castelsarrazin, l'autre la chapelle de Sainte-Rufine, a débordé dans la plaine et dans l'hémicycle. L'espace manque si bien que l'on n'a pu trouver place pour les aires à battre le blé ; la route et les trottoirs sont employés à cet usage. L'intérieur de l'ellipse est très accidenté, beaucoup de bois, quelques cultures ; au long de la rivière, les pe-

1. Carte de la page 209.

tites usines. Dreuilhe, entre les deux chaînes, est un bien humble village, près duquel le Touyre troue une fois encore le Plantaurel et pénètre dans une large vallée où Laroque-d'Olmes couvre une faible partie de son ancien site.

Cette ville, qui avait été la capitale du pays d'Olmes, rattaché au Mirepoix à la suite de la croisade contre les Albigeois, demeura florissante jusqu'aux guerres de religion. En 1562, les réformés s'en emparèrent et la livrèrent aux flammes; elle ne s'est jamais relevée de ce désastre; de ses quatre églises, une seule reste debout après avoir été partiellement reconstruite. Il y eut, dit-on, 18 000 habitants; aujourd'hui on n'en compte pas 1 200 dans la commune, il y en a moins de 1 000 dans le bourg.

La population est active : des fabriques de drap, des filatures, des foulons, des ateliers où l'on produit des peignes occupent tous les bras.

Après Laroque, le Touyre tourne à l'est pour aller arroser le beau bassin de Léran avant de pénétrer dans la fissure qu'il a dû forer pour atteindre l'Hers. Au milieu de ce bassin qui dut être un lac, est le bourg de Léran, lui aussi ville fermée jadis. Comme ses voisins il se livre à la fabrication des peignes. Au bord de la rivière est

un château où réside le duc de Lévis-Mirepoix, héritier de ce grand nom emprunté au petit pays parcouru par le Touyre et l'Hers.

La route parcourt une vallée de pente incertaine, d'intérêt médiocre, assez bien cultivée dans le fond, couverte de friches et de bois sur les hauteurs. Les villages sont nombreux mais de médiocre étendue et les communes peu populeuses ; le canton de Mirepoix n'en compte pas moins de 37 et il a 14 000 âmes seulement. Six de ces microcosmes administratifs n'ont pas 100 habitants ; un d'eux, Sainte-Foi, en renferme 44.

Sur les bords de la route il y a des groupes assez considérables : Aigues-Vives, Saint-Quentin, dominé par le mamelon qui porte la haute tour de son ancien château et La Bastide-de-Bousignac. Tous ces petits centres sont à la fois agricoles et manufacturiers ; ils sont peuplés de tisserands qui fabriquent le drap pour Lavelanet et Laroque-d'Olmes.

Peu à peu on voit monter et grandir la flèche de la cathédrale de Mirepoix; l'approche de la ville se ferait d'ailleurs deviner par la seule présence des nombreux vide-bouteilles construits au flanc des coteaux. Il y eut là jadis de petites vignes où les bourgeois venaient le dimanche;

elles ont été détruites, on n'a pas replanté et ces friches sont navrantes.

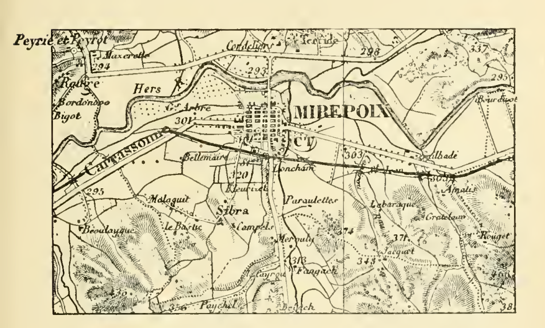
La cité, cependant, a gardé une ceinture de verdure, grâce à l'Hers qui donne de la fraîcheur à son ample vallée. Les beaux arbres qui l'entourent, ceux qui ombragent ses boulevards et ses places lui font un véritable diadème.

Il est peu de villes plus régulières que Mirepoix, même en ce pays de bastides. C'est que la cité, enlevée une première fois par la rupture de la digue du lac de Puivert et reconstruite sur la rive gauche, fut détruite de nouveau, mais par le feu. On la reconstruisit sur le plan adopté pour les villes neuves avec les rues tirées au cordeau, les îlots réguliers de maisons et la grande place centrale entourée de ses galeries en bois ou *couverts*. Une partie des remparts est restée debout, une porte les perce encore à l'ouest.

Cette petite ville est charmante, en dépit de ses rues trop régulières, car elle a gardé beaucoup de ses vieilles maisons et surtout sa cathédrale. Ce fut en effet une cité épiscopale jusqu'à la Révolution. La place, dont les couverts sont supportés par de vieilles charpentes parfois sculptées avec toute la malice de nos pères, est bordée d'un côté par la belle église que reconstruisit au commencement du xve siècle l'évêque

Philippe de Lévis. Cette cathédrale n'a qu'une nef, large et harmonieuse. Sa tour, surmontée d'une flèche dentelée portant une croix à 60 mètres au-dessus du sol, passe pour la plus belle de la région pyrénéenne.

Mirepoix est un centre de commerce, mais,



sauf un effilochage de laine, elle ne possède aucune des industries qui donnent tant de vie à certaines communes de son canton, à ceux de Lavelanet et de Chalabre. Par contre, les magasins et les petits ateliers y sont nombreux et demeureront fort animés tant que le chemin de fer de Chalabre n'atteindra pas Lavelanet et le Plantaurel, région dont Mirepoix est aujourd'hui le débouché.

Le cimetière renferme le tombeau du maréchal Clauzel, originaire de la ville.

L'Hers, qui détruisit la cité primitive, borde Mirepoix au nord et la sépare d'un massif épais de collines auxquelles donne accès un beau pont qui frappa Arthur Young par son aspect monumental. La première terrasse est occupée par les restes du château de Terride, forteresse qui fut longtemps une menace pour les bourgeois. De ces ruines, classées parmi les monuments historiques, on a une belle vue sur la large vallée où l'Hers décrit d'incessantes sinuosités avant d'aller tourner vers le nord par une courbe harmonieuse, en séparant le Languedoc, dont le Mirepoix faisait partie, du pays de Foix auquel appartenaient Pamiers et Saverdun. Au Foix l'immense plaine de l'Ariège, au Languedoc le massif de hauteurs strié de vallons dont le bois de Bélène occupe le centre. Les villages, très nombreux dans la plaine, sont plus rares sur les coteaux, mais leur aspect est autrement pittoresque : Teilhet à l'entrée d'un petit val, Vals signalée de loin par une haute tour et une église en partie taillée dans le roc.

Ce massif, dont les formes épaisses contrastent si fort avec les chaînons étroits et découpés du Plantaurel, va finir au nord sur la large vallée

où se traîne la Vixiège, descendue des collines de Fanjeaux. On retrouve ici les caractères des Corbières : les roches parfumées de plantes odoriférantes, la vigne et même quelques oliviers. La ligne de faîte entre l'Hers et la Vixiège sépare les départements de l'Ariège et de l'Aude. Là aussi confine la Haute-Garonne.

Le dernier chef-lieu de canton de l'Aude, Belpech, domine le confluent de la Vixiège et de l'Hers en vue de l'immense plaine toulousaine.

XV

DE L'ARIÈGE A LA GARONNE

La plaine de l'Ariège. — Pamiers. — Du haut du Castelas. — — Les forges. — Dans l'Aganaguès. — De Varilhes à Pamiers. — L'école d'agriculture de Royat. — Saverdun. — Le pays de Podaguès. — Mazères. — L'abbaye de Boulbonne. — Les orpailleurs de l'Ariège. — Cintegabelle. — En Lézadois. — Le Terrefort. — Auterive. — La Garonne.

Toulouse. Juillet.

Après les crêtes altières du Plantaurel et les grands écrans de montagnes offerts par le pic Saint-Barthélemy et les autres monts du massif de Tabe, l'arrivée dans les plaines où l'Hers, l'Ariège et la Garonne conduisent leurs eaux errantes cause une impression morose. Le débouché par l'Hers, au-dessous de Mirepoix, est cependant d'aspect opulent ; la rivière serpente dans un fond de vallée dont les céréales et le maïs disent la fertilité, mais les collines du « Terrefort » sont assez vulgaires, malgré leur front boisé. Quand elles s'abaissent, on retrouve avec

joie au fond de l'horizon la chaîne pyrénéenne, très festonnée, bleue ou lilas, striée et ourlée de neige.

A cette entrée de la plaine vers Saint-Amadou et le Carlaret, le sol est d'une grande richesse. Les damiers de luzerne en pleine floraison violette tranchent vigoureusement sur les étendues fauves des chaumes, mais cette splendeur rustique n'est pas générale, l'énorme terrain de cailloux roulés mélangés d'argile a bien des parties sèches. Il est inconcevable qu'en un pays parcouru par une rivière aussi abondante que l'Ariège on n'ait pas su amener les eaux sur un sol qui devrait être aussi merveilleux de fécondité que les plus riches huertas de l'Andalousie ou la campagne française du Comtat. Cette plaine pourrait devenir un des greniers de la France.

Cela est trop nu, mais aux approches de Pamiers on trouve des arbres, des jardins, des vignes ; comme toujours, le voisinage d'une ville populeuse a fait naître des cultures mieux soignées. Une banlieue riante encadre la cité épiscopale assise au pied de verdoyantes collines.

Bien qu'elle soit au second rang par l'importance administrative, Pamiers l'emporte de beau-

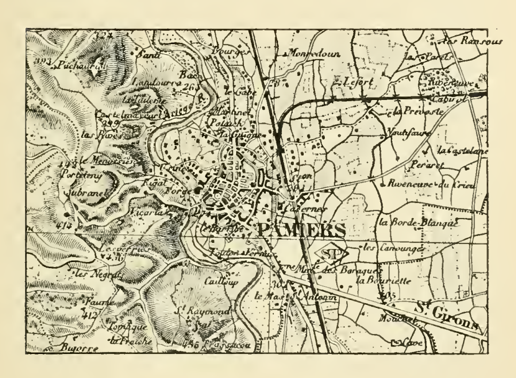
coup sur Foix[1] par la population et surtout par l'aspect. Le chef-lieu du département n'est guère qu'une bourgade ; Pamiers a vraiment un air citadin. Elle a dû se transformer pour présenter son allure actuelle, car Young, qui la visitait en 1787, la déclare « remarquablement laide et mal bâtie ». Le voyageur anglais avait contre elle, il est vrai, un autré motif de plainte : « Quelle auberge ! Adieu, monsieur Gascit ; si le sort m'en départ encore une comme la vôtre, que cela me soit compté en rémission de mes péchés ! »

Les rues principales sont longues, larges, animées, l'une d'elles est bordée de boutiques de coiffeurs, toutes plus luxueuses, plus *lavatory* les unes que les autres. Les Appamiens — ce sont les habitants — doivent passer le temps à se faire friser les moustaches ! Les autres magasins sont nombreux.

Peu de cités ont une histoire aussi agitée et sanglante, bien que Pamiers remonte seulement au Moyen-Age. Elle fut fondée sur un plan régulier par les moines de l'abbaye de Saint-Antonin, les îlots étaient déterminés à l'aide d'une mesure

1. Population de Foix, 7 052 habitants, dont 4 657 de population municipale agglomérée ; de Pamiers, 10 886, dont 7 959 agglomérés. Je reviendrai sur Foix dans la 39e série du *Voyage en France*, consacrée à la partie orientale des Pyrénées.

appelée *pam,* d'où ville des pams, *Appamiæ,* qui plus tard se prononça simplement Pamiers. Cette étymologie n'a pas paru assez noble à quelques patriotes locaux : ils veulent que l'origine du nom soit celui de la ville orientale d'Appamée, adopté par un croisé.



Les querres et les cruautés qu'elles entraînèrent ont bouleversé la division de la ville ; de nos jours, des percées nouvelles ont achevé de détruire le plan ancien, beaucoup de monuments ont disparu ; cependant il reste encore çà et là quelques maisons curieuses et les flèches ou tours d'églises donnent un peu de pittoresque au panorama. La cathédrale possède une de ces

belles tours octogonales à ouvertures triangulaires qui sont caractéristiques du pays toulousain ; elle s'élance au-dessus d'une construction massive crénelée et flanquée de mâchicoulis. Cette sorte de forteresse ne fut pas construite comme église épiscopale, elle n'eut ce titre qu'après la destruction, par les protestants, de la bourgade et de l'abbaye du Mas-Saint-Antonin, où résidèrent les évêques jusqu'en 1586. Une autre église — Notre-Dame du Camp — a plus encore l'aspect d'une fortification ; la façade est une énorme muraille à mâchicoulis et crénelée que flanquent deux tours garnies de créneaux.

Pour juger de Pamiers, il faut monter sur la haute butte du Castelas, qui porta jadis le château ; tapissée d'arbres, d'arbustes verts et de gazon, couronnée par une terrasse aux beaux ombrages, elle offre un vaste panorama : la tour de la cathédrale, celle, ruinée, de Sainte-Marie, quelques grands édifices, évêché, séminaire, casernes ; au bord de l'Ariège, les vastes constructions fumeuses et noires des forges qui ont fait de la calme petite ville un centre industriel assez important. Ces usines ont été construites par la Société métallurgique de l'Ariège pour traiter les fontes et les minerais tirés du pays

de Vicdessos[1]. Ces fontes sont obtenues dans la haute vallée de l'Ariège, jadis à Berdoulet, près de Foix, aujourd'hui à Tarascon. La houille faisant défaut dans l'Ariège, la compagnie a acquis dans l'Aveyron les mines de Bouquiès et de Latapie. Ces établissements, hauts fourneaux, forges et aciéries, ont eu une période de grande prospérité[2].

L'Ariège, dérivée par des canaux, donne la vie à ces ateliers et à de grandes minoteries; les eaux font naître une végétation exubérante qui transforme la plaine dans la zone étroite qu'elles parcourent. On pourrait utiliser plus encore l'abondante rivière, mais les industries si diverses des bords de l'Hers, du Touyre et du Douctouyre n'ont pas cherché à profiter de cette situation exceptionnelle en s'installant sur un cours d'eau plus puissant.

Les forges ont un caractère pittoresque inattendu lorsqu'on débouche, par les tristes rues des hauts quartiers, sur les bords du canal ombragé de grands arbres. La population se presse, des bandes d'enfants jouent bruyamment.

La richesse agricole de Pamiers est due à son

1. 39e série du *Voyage en France,* chap. XVI et XVII.
2. Voyez la note page 236.

terrain, plus fertile que les hauteurs et qui constitue, au nord du pays de Foix, une région naturelle bien délimitée sous le nom d'Aganaguès. C'est la plaine, de trente kilomètres, qui s'étend depuis Varilhes, où l'Ariège échappe à la barrière du Plantaurel, jusqu'à la jonction de l'Hers.

La partie la plus belle de l'Aganaguès est entre Varilhes et Pamiers. A cette entrée de l'Ariège dans les plaines, le pays est un vaste vignoble mélangé de cultures ; les domaines sont séparés par de singulières clôtures de cailloux roulés élevés avec art. Çà et là des châtaigniers isolés révèlent l'état ancien du sol, ces arbres durent former une nappe continue. Les vins de cette contrée, ceux des abords de Pamiers surtout, eurent quelque réputation. Aujourd'hui, les connaisseurs ne leur accordent qu'une mention assez dédaigneuse ; les seuls vins ariégeois qui aient mérité d'être tirés de l'obscurité sont ceux de Bordes et de Campagne, près du Mas-d'Azil, de Teilhet et d'Engraviès dans le Mirepoix.

Les vignobles bordent l'Ariège, dont le cours sinueux s'écarte peu du massif confus des collines qui s'étendent en avant du Plantaurel jusqu'au confluent de l'Ariège et de la Garonne. Au milieu de ces pampres et des jardins maraîchers sont les pauvres ruines de l'abbaye de

Frédelas, aujourd'hui Mas-Saint-Antonin, qui fut si longtemps la dominatrice du pays par son évêché.

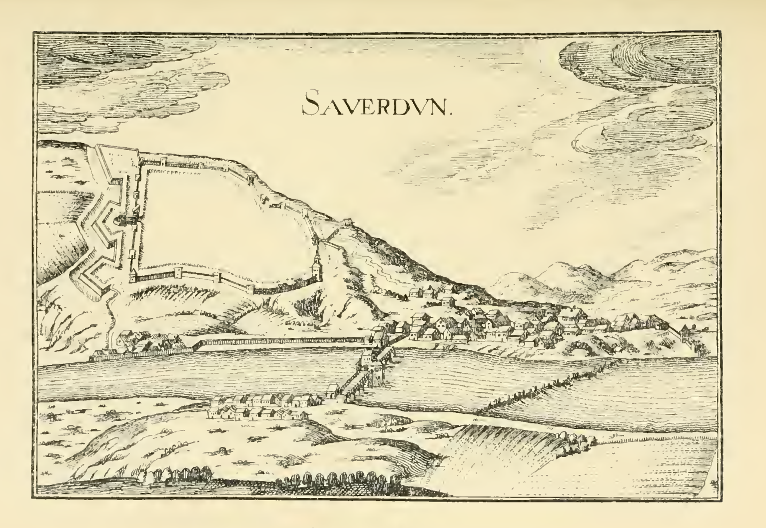
Au delà de Pamiers, les vignes diminuent en étendue, la plaine est surtout consacrée à la culture des céréales, sauf aux abords des villages où sont d'assez grandes plantations. Mais ces centres de population sont rares, en dehors des petits groupements qui se sont formés sous la protection de la butte isolée de Montaut, énorme masse d'argile surgissant au-dessus des grands espaces de cailloux et d'alluvions. Montaut reçut un château et fut entouré de murailles dont les restes sont fiers encore. A mi-chemin, vers Pamiers, est la petite bastide de Villeneuve-du-*Paréage*. Ce surnom, autant que le nom lui-même, rappelle les origines. Le paréage était l'entente, l'association si l'on veut, de deux autorités pour la création d'une ville. La plupart des bastides du Midi furent édifiées en *paréage* entre le roi et quelque seigneur ou abbaye.

Au-dessous de Montaut, entre le coteau et le Vernet, le domaine de Royat est devenu une ferme-école qui a beaucoup contribué aux progrès de l'agriculture dans ce département où il reste tant à faire encore ! Le paysan est âpre au labeur, comme on peut en juger par les murs de galets

si habilement établis autour des cultures, mais il est insuffisamment guidé. Cette plaine d'Aganaguès ne donne pas tout ce qu'elle pourrait produire et cependant elle est fort riche déjà. Les céréales alternent avec le maïs, les haricots, les pommes de terre, la luzerne.

Peu d'arbres, sauf les châtaigniers isolés; ces immensités nues ne doivent un peu de richesse d'aspect en cette saison qu'aux grands damiers de maïs.

L'Ariège continue à border les hauteurs de sa rive gauche jusqu'à Saverdun, où elle s'en va, à travers la plaine, à la rencontre de l'Hers, tandis que l'axe de la terrasse des collines, jusqu'alors dirigé vers le nord, s'infléchit un peu à l'ouest, comme le font les collines du Lauragais qui bordent le Lhers-Mort. Au point d'inflexion s'est élevée Saverdun, ville jadis puissante par sa situation militaire. Un promontoire entre l'Ariège et un ruisseau indigent était couvert par des fortifications considérables. Les vieux plans cavaliers montrent une enceinte bastionnée dépassant par l'étendue la ville assise à son pied, au-dessus de la rivière, franchie par un pont que défendait une tour centrale percée d'une porte. Un faubourg s'est logé dans les ruines de cette citadelle.



SAVERDUN D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVIIIe SIÈCLE.

La ville est simple [1], ce n'est guère qu'une longue rue bordée de maisons de briques, d'apparence riante, grâce aux fleurs en vases qui ornent chaque seuil. Lauriers-roses, phlox, hortensias, géraniums, font de cette voie une avenue de verdure et de couleurs éclatantes ; les petites rues ne sont pas moins fleuries. La brique est employée avec goût ; à l'église elle dessine les nervures et leur donne de l'élégance.

Pas d'industrie, mais beaucoup de boutiques fréquentées les jours de marché par la foule venue des collines qui composent le petit pays de Podaguès, étendu jusqu'à la vallée de la Lèze vers Saint-Ybars. Cette région est découpée par une multitude de vallons et de ravins et parsemée de petits villages, aussi nombreux et rapprochés que les centres de population sont rares dans la plaine.

Là, pas même un groupe de fermes, mais une multitude de métairies isolées, éparpillées par ces campagnes sans arbres. On fait dix kilomètres sans trouver un hameau, pour aller de Saverdun à Mazères, gros centre mais simple commune, bâti au bord de l'Hers, aux confins du département vers l'Aude et la Haute-Garonne.

---

1. Population : 3 362 habitants, dont 1 984 agglomérés.

Mazères est une des bastides les plus régulières du Midi. Elle a été bâtie par les moines de l'abbaye de Boulbonne, qui a laissé de beaux bâtiments au confluent de l'Hers et de l'Ariège. Les comtes de Foix, désireux d'échapper aux montagnes qui enserraient leur capitale, y élevèrent un château où ils aimèrent à résider. Grâce à leur présence, la petite ville, s'accrut et devint florissante. Gaston Phœbus, le brillant comte qui jeta tant d'éclat sur sa maison, se plaisait à l'habiter. Gaston de Foix, le noble héros de Ravenne, y naquit. Il ne reste rien de ce palais que Richelieu fit démolir. De même les remparts sont tombés et ont fait place à des boulevards ombragés. Mazères ne garde de ce passé brillant que ses vieilles rues tirées au cordeau, telles encore que les vit Charles VI lorsque Gaston Phœbus le reçut dans sa petite capitale de plaisance et lui donna des fêtes sur lesquelles s'extasièrent les chroniqueurs.

Il est probable que l'Aganaguès était plus boisé qu'il ne l'est aujourd'hui, car on ne s'expliquerait guère le goût des princes de Foix pour cette plaine caillouteuse et nue, où de pauvres taillis rompent seuls la monotonie des maisons et des vignes.

En quittant Mazères, l'Hers va frôler les col-

lines du Lauragais et les suit fidèlement jusqu'à l'abbaye de Boulbonne, où il atteint l'Ariège. Le monastère est devenu un château; construit vers la fin du XVIIIe siècle, il est de noble ordonnance. Comme la plupart des édifices de la contrée il est en briques, mais l'architecte a su tirer un excellent parti de ces matériaux assez ingrats.

J'ai la bonne fortune d'apercevoir ici un des derniers orpailleurs de l'Ariège, le père Brousse ou Brouche; on me le montre, de loin, suivant le bord avec la bèche qui lui sert à fouiller les sables de la rivière qu'il lave dans une sébille. Il se fait de 3 à 4 fr. par jour à ce dur métier, me dit-on; certains jours il a recueilli jusqu'à 7 ou 8 fr. d'or.

L'Ariège, d'après certains étymologistes, devrait ce nom d'Ariège ou *Auriège* à ce qu'elle roule des paillettes d'or. Les Statistiques du département racontent qu'avant la Révolution les orpailleurs ramassaient chaque année pour 80 000 fr. du précieux métal. « Ces paillettes, d'après Abel Hugo, n'ont pas ordinairement plus de deux lignes carrées de superficie; cependant, on en a trouvé de plus considérables, et même de 24 grains. Un naturaliste prétend même qu'un morceau d'or natif, ramassé dans

l'Ariège, pesait une demi-once. Cet or, suivant Réaumur, est à 22 karats un quart et provient de mines de cuivre aurifère décomposées. »

Le père Brousse ne fait pas d'élèves, quand il ne sera plus là, nul n'ira fouiller les sables ariégeois pour rechercher les paillettes d'or ; du moins dans l'Aganaguès ; peut-être, plus haut, quelque pauvre diable exploite-t-il ces misérables placers qui assurent un morceau de pain au prix de beaucoup de fatigues sous le vent glacial ou le soleil cuisant.

L'Ariège accrue par l'Hers, large, abondant et bleu, baigne désormais la base des hauteurs du Lauragais. La rivière est classée comme navigable à partir d'ici, ou plutôt du bourg de Cintegabelle qui la borde. La navigation ne fut jamais fort active ; elle est infime depuis la création du chemin de fer. Sur les 38 kilomètres compris entre Cintegabelle et l'embouchure dans la Gironde, il y eut bien, en 1902, 778 bateaux ayant fréquenté la rivière, mais ce sont plutôt des barques, le tonnage moyen de chacun étant à peine de trois tonnes. Sur toute cette longueur le mouvement total fut de 2 565 tonnes. Cette navigation s'est bornée au transport de matériaux de construction pour Toulouse.

Malgré la population relativement considé-

rable de la commune [1], Cintegabelle est un bien petit centre par lequel se font une partie des communications de la vallée de l'Ariège avec le Lauragais, auquel appartient le canton de Nailloux, et avec le petit pays de Lézadois de l'autre côté de la plaine, que l'on appelle plus communément le Terrefort à cause de la nature du sol.

Le bourg n'a guère d'intérêt, mais sa situation est assez pittoresque. De sa large rue formée par la grande route montent des ruelles escarpées, ou de larges escaliers. Les marches, comme les maisons, sont construites en briques, seuls matériaux du pays. En briques aussi l'église, dont la haute flèche est le trait saillant du paysage; l'édifice possède un portail roman et renferme quelques œuvres intéressantes.

Les populations rurales se pressent davantage sur la bordure du Terrefort, il y a là toute une chaîne de menus villages assis au pied des coteaux, à l'entrée des vallons ou sur les petits promontoires. Au bord de la Garonne il n'y a que des fermes, mais on y trouve aussi le centre le plus peuplé de ce cours inférieur de l'Ariège, la bourgade d'Auterive, à laquelle des bâtisses de briques donnent un aspect assez maussade. Sous ce cli-

---

1. 2 196 habitants, dont 591 agglomérés.

mat sec, où les vents sont impétueux, la brique garde sa teinte rouge peu agréable, aucune patine ne vient jamais l'atténuer. Le contraste est grand entre ces villages et les bourgs de la plaine tolosane et ceux des hautes vallées de l'Hers et du Touyre, si riants et bien construits.

Auterive est donc entièrement en briques, son pont sur l'Ariège est lui-même bâti avec ces matériaux ; il relie les deux quartiers : l'un, le plus vivant, appelé la Madeleine, voisin de la gare, l'autre couvrant une pente d'où la vue est belle sur la plaine et les Pyrénées.

La fabrication de ces briques et des tuyaux de drainage est une industrie importante pour Auterive ; la rivière y fait mouvoir des minoteries considérables dont une est reliée au chemin de fer par un embranchement particulier. Des ateliers occupent d'assez nombreux ouvriers à la fabrication des chaises.

La plaine possède beaucoup de vignes, surtout près de l'Ariège. Vers les pentes du Terrefort, on cultive davantage les céréales.

Les deux rangées de hauteurs se rapprochent peu à peu ; dans la plaine rétrécie débouche une autre rivière, la Lèze, apportant les eaux peu abondantes du pays de Lézadois auquel elle a donné son nom comme elle le donna à Lézat, la

capitale de cet ancien domaine ecclésiastique. La contrée s'anime ; les villages sont plus nombreux, des hameaux et des rangées de maisons bordent les routes. Puis, sur la rive gauche, les collines s'abaissent, s'affaissent, s'évanouissent, la plaine semble prodigieusement s'élargir. On voit une rangée d'arbres indiquant quelque rivière ; derrière ce rideau coule la Garonne ; elle vient recevoir l'Ariège au pied des derniers coteaux du Lauragais géologique, appelés le Pech David, dont un porte Vieille-Toulouse. Là, croit-on, fut la primitive cité des Tolosates, dont l'histoire est fort confuse, mais qui a laissé de nombreux vestiges : poteries, médailles et autres traces de l'occupation de ce point, avant que la grande cité garonnaise se soit bâtie sur son site actuel.

De ces hauteurs, la vue est immense sur les Pyrénées lointaines, l'énorme plaine et, surtout, sur Toulouse, dont les tours, les flèches, les dômes, la pyramide, surgissent au-dessus de la vaste étendue des toits [1].

1. L'usine de Pamiers, signalée page 225, comprend 16 fours à puddler, 3 fours Siemens-Martin à sole acide, 1 four Siemens à 22 creusets, 10 fours à réchauffer, 14 marteaux-pilons, 6 trains pour fers et aciers marchands, 1 train pour feuillards, 2 trains à bandages, des ateliers de moulage de fonte et d'acier, de roues de chemins de fer, de matériel d'artillerie, etc. La force motrice est de 2 000 chevaux.

XVI

TOULOUSE

Les Toulousains conquérants de Paris. — Le Toulouse imaginaire et le Toulouse réel. — Banlieue maraîchère. — Les cornichons. — Entrée en ville. — Les boulevards. — Les grands cafés. — A travers Toulouse. — La vieille ville et les percées nouvelles. — Les vieux logis. — Les promenades. — Les églises : la cathédrale, Saint-Sernin, les Jacobins..... — Le Capitole. — Le musée.

Toulouse. Juillet.

Peu de grandes villes en France, pas même Marseille, ont une auréole comparable à celle dont nous ornons Toulouse. Ses fils, exerçant une revanche sur les descendants des croisés de Simon de Montfort, ont si bien conquis Paris, un certain Paris ! Journalistes, sculpteurs, chanteurs surtout, sont parvenus à répandre la légende que leur cité natale était le foyer de l'art en province. Être Toulousain n'est pas encore un brevet de génie, mais c'est déjà un signe de talent. Il le savait bien, ce Benjamin Constant, né en plein cœur de Lutèce, mais qui, jusqu'à sa mort, s'est laissé dire de Toulouse et ne crai-

gnit pas de présider en cette qualité les banquets des félibres. Il représentait la peinture toulousaine, branche de l'art moins féconde que la statuaire.

A distance, Toulouse nous semble donc une cité d'art et de beauté ; nous associons le site rêvé à l'une de ces belles campagnes fécondes où l'eau et le soleil font éclore la végétation la plus luxuriante, où les lauriers, les cyprès, les grands platanes et les lauriers-roses invitent au rêve.

Rien ne ressemble moins à la réalité : sauf les jours où la transparence de l'air fait apparaître les Pyrénées et donne au paysage une splendeur de féerie, rien de plus fauve, de plus poussiéreux et de plus nu que cette banlieue de Toulouse. De longs chemins bordés de bâtisses banales, sans couleur, faites de poutrelles, de briques jaunes ou brunes, de cailloux roulés recueillis au bord de la Garonne. Là dedans des jardins maraîchers où l'on cultive surtout une plante rampante de teinte terne, à fruits oblongs se confondant avec le feuillage : des cornichons, et toujours et encore des cornichons. Et c'est une première désillusion, la prépondérance de ce légume auquel on a fait une si singulière réputation de sottise !

Toulouse se montre donc sans la ceinture luxuriante que nous lui prêterions volontiers. En


TOULOUSE
Faubourg St Cyprien
Faubourg St Michel
Faubourg Bonnefoy
St Michel-du-Touch
Garonne Fl.
Montaudran
Lasbordes
Cassanello
Caguelouile
Rouquette
Raynal
Ravaquette
Lafon
Pujol
Bellot
Lugarde
Jean Bernard
la Manne
Laflaire Chau
Trullier
les Argoulets
Perriole
Moulas
Bernard-Blans
au Rieu
Lardenne
Leyrac
Latour
Fauxade
Ducoux

dépit de ses eaux abondantes : canal de Saint-Martory, Garonne, Ariège, canal du Midi, elle n'a pas su se doter des prairies et des grands arbres qui réussiraient à merveille sous ce beau ciel. L'entrée en ville ne détruit pas ce désappointement. Alors que tant de cités ont voulu se donner un accès monumental par une avenue ombreuse, la gare est en dehors du mouvement de la ville, devant le canal bordé de maisons banales, sans aucune perspective vers l'intérieur. Les allées Lafayette, qui auraient pu offrir une majestueuse voie triomphale, n'ont pu recevoir la station à leur extrémité, l'école vétérinaire occupant tout l'espace. La rue qui s'ouvre en face du pont par lequel on atteint le débarcadère est étroite et fort pauvrement garnie de maisons de briques sans caractère. L'hôtel d'un journal populaire contraste par la blancheur de ses matériaux avec cette navrante banalité.

La plupart des voies qui aboutissent à cette rue Bayard sont semblables, plus tristes encore, car elles manquent de l'animation donnée par les passants se rendant à la gare, les voitures et les tramways. Ce sont, d'ailleurs, des artères neuves auxquelles manque l'imprévu de ces vieilles bâtisses du passé, dont l'irrégularité et les ressauts font pardonner la pauvreté des matériaux.

Toute cette partie neuve de Toulouse est d'une pénible vulgarité.

Une ligne de larges boulevards ombragés de platanes souffreteux, si on les compare à ceux de tant d'autres villes méridionales, a été gagnée sur l'emplacement des fortifications ; elle sépare ces quartiers nouveaux du Toulouse que connurent nos pères. Les constructions n'ont rien de monumental, mais il y a là un coin d'une animation extrême où l'on retrouve le Midi avec toute sa vie extérieure exubérante, vibrante à l'excès. C'est peu de chose par l'étendue : deux pâtés de maisons aux coins du boulevard et du tronçon d'avenue qui conduit au square Lafayette, de grands et luxueux cafés sans cesse remplis de consommateurs, les tables débordent presque jusqu'à la chaussée. Des camelots, des marchands de journaux, des musiciens, des chanteurs se faufilent, des hercules et des jongleurs donnent des représentations. C'est un tumulte dont le boulevard à Paris n'a pas l'équivalent. Aussitôt après ces terrasses bruyantes, le calme se fait. Jusqu'au square Lafayette se succèdent les cafés et les restaurants, non moins vastes et décorés, mais ils n'ont pas réussi à amener un grouillement comparable à celui du boulevard.

Le soir, des orchestres jouent devant ces établissements ; de grands écrans se dressent, sur lesquels se suivent les scènes animées des cinématographes ; des chants s'élèvent ; les marchands de journaux annoncent les éditions du soir des feuilles locales.

En somme, toute la vie semble se porter là. A mesure que l'on pénètre dans l'intérieur de la ville, on trouve la somnolence provinciale ; il y a encore deux coins un peu vivants : la rue Lafayette, la place du Capitole à certaines heures ; ce serait tout si l'on n'avait percé une voie, la rue d'Alsace-Lorraine, en jetant bas les masures d'autrefois, établissant ainsi une artère centrale dans le sens longitudinal, en attendant qu'une voie transversale conduise à la Garonne, aujourd'hui accessible seulement par les rues étroites, mal pavées de cailloux pointus qui ont valu une si fâcheuse réputation à Toulouse. Ce commencement d'haussmanisation se poursuit depuis quelques mois par l'ouverture de la rue de Metz, dans l'axe du pont Neuf. Quelques beaux édifices apportent une note nouvelle dans ce dédale de rues irrégulières et sombres.

Je ne crois pas que les partisans à outrance du respect pour les vieilles villes répandent beaucoup de larmes sur cette métamorphose.

Si des cités comme Rouen ont véritablement perdu de leur beauté en obtenant la salubrité, si Caen serait déshonoré par des percées modernes, Toulouse n'a fait que gagner en faisant pénétrer un peu de lumière à travers son noyau de voies sans pittoresque et sans noblesse. Il y a là un peu de vie moderne, des magasins accueillants et commodes, moins criards qu'ils ne le sont en d'autres cités vivantes du Midi comme Montpellier ou Béziers. L'édilité a su d'ailleurs associer à ces travaux les parties monumentales de la cité. La rue d'Alsace-Lorraine longe un square frais et gracieux, au fond duquel se dresse un élégant édifice, sorte de donjon à mâchicoulis flanqué de tourelles. Si les architectes n'ont pas voulu rompre avec la brique, du moins ont-ils su tirer parti de ces matériaux pour la construction des maisons de quatre ou cinq étages qui bordent cette rue centrale où se porte toute l'activité commerçante, comme le carrefour Lafayette possède ce que l'on pourrait appeler l'activité et la fièvre des oisifs.

La rue d'Alsace-Lorraine a trouvé sur son tracé le couvent des Augustines où avait été installé le musée et dont les cloîtres gothiques sont parmi les plus admirables que nous aient légués les XIVe et XVe siècles. On a reconstruit la façade

du musée sur l'alignement de la rue, mais l'édifice nouveau n'est pas sans lourdeur, malgré le mélange de la brique et de la pierre blanche. Il est plus opulent et cossu que digne des cours gracieuses conservées dans la nouvelle et massive enveloppe.

En dehors de ces percées nouvelles et de la place du Capitole, bordée par la façade prétentieuse de l'édifice qui porte ce nom et renferme la mairie et un théâtre d'opéra, Toulouse n'a guère que des chaussées irrégulières dont les maisons de brique n'ont aucun caractère. Arthur Young disait, il y a plus de cent ans : « Les édifices sont de brique et de bois, par suite de triste apparence. » Taine, cinquante ans plus tard, s'écriait à propos de la ville : « Elle est bien tortue, bossue... » et relevait ce mot d'un colonel : « C'est un Poitiers endimanché ! »

Mais ces voies moroses ont des merveilles incomparables dans certains hôtels particuliers où se décèle le goût délicat d'une élite comme la province en possédait jadis. Magistrats, jurisconsultes, savants, seigneurs, riches bourgeois, ont doté Toulouse de logis dont l'art et la grâce ne sauraient être surpassés. Presque toutes ces demeures sont de la Renaissance ; la floraison de cette époque ne fut nulle part plus com-

plète. Aussi comprend-on que Taine ait eu à Toulouse plutôt qu'en une autre ville ce mot profond : « Il n'y a eu d'artistes qu'en ce temps-là, nous ne sommes que des bourgeois archéologues. » Ces hôtels sont attribués au sculpteur Nicolas Bachelier, élève de Michel-Ange, et aux artistes formés à son école. Ce maître a doté le Capitole de la seule partie vraiment belle de l'immense édifice : la cour dans laquelle le duc de Montmorency eut la tête tranchée.

De toutes ces œuvres de Bachelier, la plus remarquable est l'hôtel de Lasbordes, ou Gay. L'hôtel d'Assezat, ouvrant sur la rue de Metz, possède une cour d'une rare magnificence. L'hôtel de Felzins attire l'attention par un portail d'une grâce harmonieuse. L'hôtel Saint-Jean ou Maison de Pierre frappe par une ornementation excessive, plus qu'il ne séduit. La plupart de ces logis qui donnent une si haute idée de la vie d'autrefois sont dans la partie méridionale de la ville, entre le Capitole et l'ancien palais du Parlement, devenu le palais de Justice.

Ce sentiment artistique resta privé, si l'on peut s'exprimer ainsi ; les capitouls de Toulouse n'ont laissé aucune marque de leur amour pour la cité, les États du Languedoc ne firent rien pour embellir leur capitale et il ne se trouva

pas un intendant pour lui donner quelque aspect monumental. Un Turgot, un Tourny, un d'Étigny, eussent fait de Toulouse une chose admirable, le décor s'y prêtait aussi bien qu'à Bordeaux et mieux qu'à Limoges et à Auch. Lorsqu'on est à l'entrée du pont de pierre, au milieu du croissant décrit par la Garonne, on éprouve quelque dépit de l'abandon dans lequel un tel site fut laissé. La brique, de si médiocre et même navrant effet dans les petites rues, aurait permis un décor superbe si Toulouse avait placé ses palais en façade. Le fleuve large, abondant, rapide, les horizons lointains de la plaine, les Pyrénées neigeuses et fières, tout se prêtait à la création d'un paysage citadin plein de majesté et d'élégance. Au lieu de cela, des bâtisses lourdes et banales. Le seul effort est moderne, il a consisté à doter l'école des Beaux-Arts d'une façade que l'on voulait monumentale et on l'a enfouie en contre-bas d'une chaussée étroite et montueuse accédant au pont Neuf.

Ce pont est le plus ancien des trois qui franchissent la Garonne. En aval, un pont suspendu précède la dérivation des usines. En amont, un autre pont de pierre et de fer remplace le pont suspendu de Saint-Michel emporté par la funeste

inondation de 1875. A ce passage d'eau aboutit la seule voie vraiment grandiose de Toulouse, les allées Saint-Michel, qui vont finir dans un ensemble de promenades dignes d'une grande cité. Là, autour d'un espace ovale — le « Grand Rond », transformé en jardin anglais — sont le Jardin royal et le Jardin des Plantes, frais, ombreux, peuplés de statues et autres œuvres d'art dues aux sculpteurs toulousains que l'on pourrait dire former une école s'ils n'étaient venus achever leurs études à Paris pour devenir Parisiens jusqu'aux moelles, tout en gardant le pieux souvenir de la cité natale.

Le palais du Parlement borde ces allées Saint-Michel ; près du Grand Rond est l'hôtel élégant et monumental à la fois où réside le commandant du 16e corps d'armée, dont Toulouse est le quartier général. Là encore est l'étrange cathédrale Saint-Étienne, faite de trois tronçons d'églises destinés chacun à servir d'amorce à un édifice complet, sans qu'aucun des plans ait été achevé. On a raccordé tant bien que mal, plutôt mal, ces diverses parties. Le chœur, celui de l'église primitive, est d'un effet imposant avec ses dix-sept chapelles et ses vitraux. Sur un axe différent, une large nef est soudée au chœur par un énorme pilier. Quant à la façade de Saint-

Étienne, elle n'a d'intéressant qu'une grande rose et semble écrasée par l'énorme tour dont elle est flanquée.

Combien plus belle, dans la sévérité de son style roman, mais aussi dans son unité, l'église Saint-Sernin, au nord de la ville ! C'est le joyau monumental de Toulouse. Viollet-le-Duc lui a restitué son aspect, en même temps qu'il achevait l'édifice resté incomplet, l'argent ayant fait défaut lorsque les discordes civiles n'arrêtaient pas les travaux. Une belle tour octogonale, sans doute le prototype de toutes les tours d'églises qui peuplent la région et caractérise le style dit toulousain, se dresse au-dessus du chœur. Il n'est pas d'édifice roman aussi vaste et complet en France, mais il faut être un peu artiste et archéologue pour en apprécier la grave et sévère beauté. Bien des visiteurs attirés par la célébrité de Saint-Sernin ont peine à comprendre l'enthousiasme de ses admirateurs. Après quelques visites, on est cependant séduit par les proportions heureuses, les lignes pures, l'impression de majesté qui se dégage de la vénérable basilique. L'art roman n'a pas ici le luxe de décoration qu'il déploie dans le Sud-Ouest ou, près d'ici, à Moissac ; toute la splendeur de l'église toulousaine est due au seul talent de l'architecte,

la sculpture n'est là que pour faire ressortir le plan magistral de l'œuvre.

L'intérieur est sobre encore, mais plus orné, d'intéressants bas-reliefs attirent l'attention ; les orgues et les stalles sont de belles œuvres. Les cryptes de Saint-Sernin méritent également une visite ; après avoir été longtemps abandonnées, elles ont été déblayées et restituées au culte.

D'autres églises sollicitent les touristes : la *Dalbade* par sa haute tour et le charmant portail dû à Nicolas Bachelier. Falguière, un des grands artistes toulousains de ce temps, a placé dans le tympan un bas-relief en terre cuite émaillée, le *Couronnement de la Vierge*. La flèche de cette église se dresse à 80 mètres au-dessus du sol.

La Daurade, jadis somptueuse au point qu'elle mérita ce nom de Dorée, est de moindre intérêt, mais elle renferme, dit-on, la sépulture de Clémence Isaure, fondatrice des Jeux floraux. L'église du Taur est le spécimen toulousain de ces hautes façades semblables à des pans de forteresse comme on en rencontre tant en Lauragais, notamment à Villefranche et à Villenouvelle.

Une autre église mérite d'être signalée, même à côté de Saint-Sernin. C'est celle des Jacobins, qui échappe en ce moment à la dévastation méthodique dont elle était victime. Ce puissant

édifice, rappelant la cathédrale d'Albi, avait été transformé en quartier de cavalerie ; on l'a enlevé récemment à l'administration de la guerre pour restituer à la vaste nef toute son ampleur et sa majesté. Mais la nudité est navrante. A côté restent deux galeries d'un beau cloître. La haute tour octogonale est également demeurée debout, les dévastateurs de la Révolution n'ont abattu que la flèche.

Pour ceux des Toulousains que les questions d'art et d'archéologie laissent froids, aucun des monuments de leur ville ne vaut le Capitole. Ce vaste bâtiment, dont la façade est plus prétentieuse que belle, incarne en quelque sorte la cité. Son fronton est orné de huit colonnes de marbre rouge tirées des carrières de Caunes. A l'intérieur on montre avec quelque fierté la salle des Illustres, où sont les bustes des Toulousains les plus glorieux. Une autre salle ornée de la statue de Clémence Isaure est le lieu de réunion de l'Académie des Jeux floraux qui, depuis tantôt 700 ans, distribue des fleurs aux poètes, fleurs d'or ou d'argent que se disputèrent bien des écrivains devenus célèbres.

Dans le Capitole est le théâtre de musique, pour lequel se passionnent les indigènes et qui a fait naître tant de vocations théâtrales dans ce pays

où tout le monde a la voix juste et bien timbrée, où le sens musical semble être dans la race même. Pour développer ces vocations, Toulouse eut de bonne heure un Conservatoire national.

Le musée est un des plus riches de province. Si le théâtre a été la pépinière des chanteurs sur nos grandes scènes, les galeries de peinture et de sculpture de Toulouse ont fait naître cette pléiade d'artistes contemporains dont Falguière et Antonin Mercié sont les plus grands. Chose à remarquer, c'est surtout vers la statuaire que se portent les goûts de ce peuple amoureux de la forme. Parmi les peintres cependant, il convient de citer Jean-Paul Laurens, né à Fourquevaux en Lauragais et élevé à Toulouse.

XVII

RÔLE ÉCONOMIQUE DE TOULOUSE

L'Université de Toulouse. — Industries toulousaines. — Les moulins du Bazacle. — La fabrication des articles de bureau. — La navigation et les ports du canal du Midi. — Les cornichons et les conserves. — Duvets d'oie. — Le meuble d'art.

Toulouse. Juillet.

La capitale du Languedoc n'est pas seulement une cité d'art, c'est aussi une ville littéraire et savante, dont les écoles, depuis longtemps fameuses, n'ont été éclipsées que depuis ces dernières années par la puissante Université dont Lyon s'est dotée et qui prend chaque année un développement si considérable. Mais l'Université de Toulouse est plutôt un centre d'éducation pour les jeunes gens de la contrée qu'un foyer de grandes études, elle n'a pas d'influence sur ce peuple toujours en rumeur, plein de la joie de vivre. Les grands établissements d'enseignement ne semblent guère participer à l'existence générale au même degré qu'en d'autres cités populeuses.

Bien que Toulouse n'ait pas une de ces industries types qui sont la marque d'une ville, comme la soie à Lyon, le lin à Lille, le coton à Rouen, la laine à Roubaix, ce n'en est pas moins un centre fort industrieux, dont les productions sont très variées. Il faut connaître la multiplicité d'établissements de tous genres pour s'expliquer la population considérable de cette ville[1] dont le chiffre d'habitants a triplé depuis 1820. A cette date en effet, elle ne possédait guère que 50 000 âmes et tous les voyageurs disaient que son étendue était trop considérable pour ce nombre. Ses productions étaient : « les draps, les étoffes de soie, les couvertures de laine, gazes, basins, burats et fleurets ». Elle était le principal entrepôt du commerce avec l'Espagne, rôle bien effacé depuis la création des chemins de fer.

Toulouse pourrait cependant avoir une influence économique plus complète ; elle n'a pas tiré tout le parti qu'elle eût pu d'une situation commerciale admirable, à l'issue commune des grandes vallées qui s'ouvrent dans les parties les plus hautes des Pyrénées : Neste, Garonne, Salat et Ariège, au point de passage naturel du

1. 149 841 habitants, dont une douzaine de mille dans la banlieue agricole.

chemin entre la Méditerranée et l'Océan. Les forces motrices pour ainsi dire inépuisables offertes par ces grosses rivières sont presque inutilisées en amont de la ville ; à Toulouse même, on n'en tire pas tout le parti possible. Cette belle position a vu son importance accrue par les canaux, latéral à la Garonne et du Midi, lesquels sont loin d'avoir un rôle comparable à leur valeur géographique [1].

Les principaux établissements industriels de Toulouse doivent cependant leur vie à la Garonne. Un des bras du fleuve, en amont, sous la pointe de l'île de Tannis, actionne les puissants moulins dits du Château Narbonnais. En aval du pont Neuf, la Garonne, refluant par un barrage, fournit sa puissance hydraulique à une autre minoterie qui est parmi les plus puissantes de France ; ses trente-quatre meules peuvent livrer par heure 60 à 70 hectolitres de farine. A cela ne se borne pas l'effort des eaux, c'est encore ce « Bazacle » qui fait mouvoir les machines de la manufacture des Tabacs, une papeterie et des usines à fer ; au-dessous de cet ensemble d'établissements, le canal de fuite

1. Les quatre ports de Toulouse sur les canaux ont eu, en 1901, un mouvement total de 123 383 tonnes, dont 40 098 embarquées et 83 285 débarquées.

actionne de nombreuses machines : ateliers de construction, amidonneries — d'où le nom de rue des Amidonniers donné à la rue parallèle, — fonderie, filatures de coton et tissage de coutil se suivent au long de cette dérivation.

Ce quartier de fabriques est favorisé par le canal de Brienne qui fait communiquer au Bazacle le bief amont de la Garonne et le bief inférieur ; ce canal se réunit dans un bassin, près de la Garonne, au canal latéral et au canal du Midi qui décrit une grande courbe autour de la ville. Le point de jonction est une des curiosités et des beautés de Toulouse. Les trois lignes d'eau sont bordées d'arbres formant des avenues superbes ; un remarquable ensemble de ponts : les ponts jumeaux, franchissent ces lignes de navigation, à l'endroit même où elles divergent du bassin de l'embouchure. Un grand bas-relief de marbre, très mutilé, couvre la paroi du terre-plein en maçonnerie qui sépare les canaux de Brienne et du Midi. Un des plus sanglants épisodes de la bataille de Toulouse en 1814 se rattache à ces ponts, 600 Français y soutinrent le choc de deux divisions anglaises.

Le canal de Brienne a une autre fonction que son rôle navigable : il alimente le canal latéral. Pour éviter de fournir des flots troubles, les eaux

sont décantées par une série de réservoirs d'où elles s'en vont, presque pures, passer sous le bassin de l'embouchure, au moyen d'un syphon.

En dehors des usines hydrauliques, Toulouse possède de nombreux établissements mus par la vapeur, dans les faubourgs qui bordent le canal du Midi ou dans le vaste faubourg Saint-Cyprien, sur la rive gauche de la Garonne. Les ateliers où le travail se fait à la main ne sont pas en moins grand nombre. Il serait fastidieux d'énumérer toutes ces manufactures dont on retrouve d'ailleurs l'équivalent dans la plupart des grands centres, mais il faut signaler les plus importantes ou les plus curieuses. Au premier rang vient la fabrication des chaussures, qui a fait de Toulouse un de ses foyers, bien que le nombre des établissements et des ateliers ne soit pas comparable à ceux d'autres villes de fabriques comme Fougères, Blois, Nancy ou Romans. Les espadrilles, qui sont encore de la chaussure, celle que l'on emploie le plus dans la vallée de la Garonne et les Pyrénées, se font dans une douzaine de maisons. Les produits comestibles sont nombreux, les uns de fantaisie comme les fleurs pralinées, les autres ayant une grande valeur commerciale, comme les conserves. Les pâtés de foie gras de Toulouse sont célèbres, ses

cornichons le sont moins ; il s'agit cependant là d'une très grande industrie. Ces cucurbitacées, les choux-fleurs et les piments sont confits en quantité telle, que leur transport entre pour une grande part dans le mouvement des canaux. Le canal du Midi seul en a embarqué 2 666 tonnes. Les cornichons sont cultivés dans une grande partie du département, surtout aux environs de Toulouse ; le produit de cette récolte atteint de 15 à 20 fr. l'are. La banlieue de cette ville est « bondée de cucurbitacées », a dit M. Baltet. Deux fabriques de pain de gluten existent à Toulouse. Parmi les autres industries dignes d'attention, je noterai les articles de bureaux et la préparation des plumes et duvets. Les premiers font vivre de très nombreux ouvriers. Dans ces ateliers on fait les sous-mains, les calendriers, les éphémérides, les registres, etc. ; pour alimenter leur fabrique, les industriels ont créé une papeterie spéciale et une fabrique de toiles cirées mates. Ces produits divers représentent plusieurs millions.

Le nettoyage des duvets et plumes d'oies et d'autres volailles a pris d'autant plus d'importance que toute la région a la viande et la graisse d'oie pour fond de nourriture. Ces animaux sont sacrifiés par milliers chaque jour et leurs

dépouilles donnent lieu à un commerce important dans les moindres villages. Le duvet se vend de 5 à 6 fr. le demi-kilogramme. Mais il a bien autrement de valeur lorsqu'il a été purifié ; il faut le passer dans un bain de vapeur afin de détruire les corps gras qui attirent les mites, le sécher, le battre pour le débarrasser de la poussière qu'il contient. D'ingénieuses machines ont remplacé la main de l'ouvrier, on peut dire que chaque plume est brossée. Malgré la légèreté extrême du duvet, un appareil parvient à livrer 100 kilogrammes par jour de ces plumes en parfait état.

Pour lutter contre l'Allemagne qui vend le duvet dans de petits sacs ornés de chromolithographies, les industriels toulousains ont installé dans leurs usines des ateliers pour la confection et l'impression de sacs semblables ; ce n'est pas une des moindres curiosités de cette industrie des plumes qui se complète par la fabrication des fourrures dites peaux de cygne, bien que l'oie en fasse tous les frais.

L'art a une part importante dans la vie économique de Toulouse par la fabrication du meuble à laquelle une pléiade d'artistes donne un élan nouveau. La sculpture sur bois eut ici de bonne

heure un de ses foyers les plus vivants ; c'est à des artistes toulousains ou à leur école que l'on doit les merveilleuses sculptures des cathédrales d'Albi et de Saint-Bertrand-de-Comminges, de Saint-Sernin de Toulouse et de tant d'autres édifices moins fameux, mais pourtant dignes d'admiration.

A travers les âges, en dépit des fluctuations du goût, Toulouse a gardé les traditions anciennes et successives depuis le Moyen-Age. Formes et procédés sont pieusement conservés, mais appliqués avec le goût né du contact des anciens modèles et d'une instruction acquise à l'école des maîtres dont Toulouse s'honore. Ce n'est donc point une imitation inintelligente, mais une adaptation heureuse aux besoins modernes.

L'école des Beaux-Arts n'a pas seulement déterminé l'éclosion des grands maîtres de la sculpture moderne, elle a aussi préparé des ouvriers habiles et intelligents, d'un esprit infiniment libre et souple. Mon excellent ami Bauzon, censeur du petit lycée, qui m'a révélé ce côté de la vie artistique de Toulouse, m'a conduit chez de modestes petits patrons qui font des merveilles dans d'étroits réduits ; quelques-uns se sont spécialisés, il y a tels vieux menuisiers pour qui le gothique n'a pas de secret, on s'y trompe.

A côté de ces *ymagiers* du bois, connus seulement des amateurs et des gens de goût, quelques maisons importantes travaillent pour le dehors : Paris, Londres et Vienne sont des clients pour les ateliers toulousains. Une de ces maisons, celle de M. Peyrat, a exécuté des reproductions prodigieusement exactes des types les plus parfaits de la Renaissance, du Louis XIII, du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI, de l'Empire, avec leurs marqueteries, leurs cuivres, leurs bronzes, leurs sculptures. Les meubles de Louis XV et de Marie-Antoinette, gloire de nos musées, sont imités avec une perfection extrême. On ne saurait jurer que les grands marchands de Paris et d'ailleurs ne les vendent comme anciens : c'est la tiare de Saïtapharnès dans le commerce du mobilier !

A ces reproductions, qui sont en somme œuvres de copistes de talent et non des efforts personnels, je préfère encore les tentatives de jeunes dont j'ai visité les ateliers, notamment MM. Gouvert et Alet. Élèves de l'école toulousaine, ils ont intelligemment compris qu'il y avait dans la sculpture sur bois une carrière moins encombrée que celle de la grande statuaire. Ils ont cherché du nouveau dans un sentier que l'on pouvait croire bien battu. Dans leur sphère,

ce sont des inventeurs qui ont véritablement conçu un art moderne tout en restant fidèles aux traditions classiques ; c'est dans les formes nouvelles, dans l'emploi discret de la marqueterie et de la sculpture qu'ils se sont montrés originaux. Les panneaux de leurs lits et de leurs bibliothèques sont de véritables merveilles. Au Salon de Paris, en 1903, ils avaient une caisse d'horloge qu'un amateur américain s'est hâté d'acquérir.

Certes, les ateliers de Toulouse ne sont pas à comparer pour la quantité de produits à ceux de certaines cités industrielles ; on fabrique moins qu'à Castres ou à Liffol-le-Grand [1] ; de même ils sont dépassés par les ateliers lyonnais où l'on crée avec un si grand instinct d'art le meuble d'intérieur dont le luxe n'exclut ni la solidité — car il est en plein bois — ni le goût, et moins encore à Paris, souverain incontesté pour cette industrie ; mais les maîtres toulousains tracent sans bruit un sillon fructueux. Peu à peu ils peuplent les logis modernes d'objets auxquels le temps donnera toute leur valeur. Un jour on recherchera à l'égal des belles œuvres

---

1. Sur Castres, voyez la 35e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII ; sur Liffol, la 21e série, chapitre XIII.

du XVIIIe siècle ces petits meubles qui m'ont révélé une si vive persistance du goût sûr et noble de nos aïeux. Même à côté des merveilles de ce grand artiste qu'est Gallé, de Nancy[1], il y aura place un jour dans les achats des collectionneurs pour les travaux de la nouvelle école toulousaine.

Les nombreuses sources d'activité de Toulouse expliquent comment la ville garde, au point de vue des affaires de la Banque de France, un rang presque égal à celui qu'elle possède parmi les grandes cités au point de vue de la population. Elle vient avant Saint-Étienne, dont l'importance manufacturière est autrement considérable[2].

L'État a installé près de Toulouse, dans un des *ramiers,* c'est-à-dire des îles de la Garonne, une de ses manufactures de poudres.

---

1. Sur Gallé et son œuvre, voyez la 22e série du *Voyage en France,* chap. VII.

2. Toulouse, la sixième ville de France par la population, est au onzième rang pour le montant des opérations de sa succursale qui atteignit, en 1902, la somme de 161 243 100 fr.

En 1903, Toulouse resta au onzième rang mais le chiffre d'affaires s'éleva à 170 456 000 fr.

XVIII

LE PAYS TOULOUSAIN

Banlieue toulousaine. — L'Hers-Mort et ses vallées. — Le curage des ruisseaux. — Le Girou. — Verfeil. — Montastruc. — Au long de la Garonne. — Grenade et ses oies. — Muret.

Muret. Juillet.

Aucune banlieue de grande ville française n'est plus pauvre en beaux sites que la banlieue immédiate de Toulouse, si l'on fait exception des premières pentes du Lauragais. Cette plaine est vraiment trop nue, venteuse et poussiéreuse, et lorsqu'on a atteint les lointaines collines, on y chercherait en vain les eaux claires et vives. Même la région des coteaux ne prête guère à la description ; c'est le prolongement des longues et étroites arêtes dont j'ai dit l'aspect entre Caraman et Villefranche, séparées par des vallées très longues, au fond sillonné par quelque fossé en ce moment sans eau, mais que les grandes pluies transforment en torrents. Jadis assez

capricieux dans leur cours, ces pauvres rus ont été régularisés ; ce sont de longs chenaux, très approfondis, contenus entre les berges formées des terres retirées par le curage. La Haute-Garonne est peut-être le seul département où l'on ait entrepris avec un tel esprit de suite la régularisation des cours d'eau. Un service hydraulique spécial dirige la mise en état d'une multitude de ruisseaux afin d'assurer le rapide écoulement des eaux de crues et le dessèchement des terres humides. Les rapports des ingénieurs sont fort intéressants à parcourir. J'y relève qu'en 1882 on avait curé 338 kilomètres, sur 114 cours d'eau traversant 117 communes ; en 1891 on dévasait 863 kilomètres sur 366 cours d'eau traversant 627 communes. Ces chiffres n'ont fait que s'accroître, ils furent très considérables après les années d'inondations comme celles de 1897. En 1901, le service a curé directement 992 kilomètres, on en achevait 584 autres et les syndicats de propriétaires avaient fait la même opération sur 238 kilomètres. En tout 1 813 kilomètres de curage ayant nécessité une dépense de 317 000 fr., soit 230 fr. par kilomètre. Les intéressés ont reconnu les avantages de ces travaux ; chaque année les cultivateurs demandent de nouveaux nettoiements. Les fossés

et les ruisseaux ainsi creusés drainent énergiquement les terres après les pluies et servent encore au colmatage des vallées. Aussi constate-t-on partout un accroissement de la valeur du sol, grâce à l'intelligence des populations qui acceptent et sollicitent si volontiers des améliorations contre lesquelles la routine s'élève en tant d'autres endroits.

Ces indigents cours d'eau de cette partie du Lauragais que l'on pourrait appeler Lauragais toulousain, ne sont en cette saison que des suintements, même les plus considérables ; des rangées de saules étêtés les décèlent seuls, lorsque l'on contemple les vallons du sommet des collines. Quelques prairies, des champs de maïs surtout bordent les deux rives ; d'autre maïs couvre les pentes et les crêtes ; cependant, le pays est varié, le voisinage de la grande ville se devine par le nombre de châteaux et de belles villas encadrés d'ormes que l'on aperçoit. Même les fermes sont parfois grandioses par leurs hautes arcades et leurs vastes dépendances. Les horizons immédiats sont intimes et doux, et les Pyrénées se présentent sous leur plus magique aspect, car les glaces du Mont-Perdu, du Vignemale et du Marboré étincellent au milieu de la chaîne qui va mourir dans le pays basque.

Tel est le spectacle sur la route de Verfeil que j'ai suivie ce matin pour aller à Montastruc par les hauteurs. La chaussée gravit des pentes, descend dans des vallons, remonte, descend de nouveau. L'Hers-Mort, grand et misérable collecteur de tous ces vallons, est le premier ruisseau que l'on rencontre ; son lit artificiel est très large, car il devient parfois un fleuve ; il vient de recevoir sans en être bien accru la Marcassonne et la Saune. Au delà, c'est un coin de plaine où les maïs dépassent la taille d'un homme ; là débouche la Saune que la Seillonne rejoint. Tous ces rus se ressemblent, tous les vallons sont pareils. De distance en distance on voit se dresser quelque clocher, bien humble, mais il n'a pas de village autour de lui, à peine une ou deux maisons ou un château.

Près d'un de ces infimes hameaux, Beaupuy, une vaste demeure rurale est entourée de plantes méridionales. L'olivier y résiste bien à l'hiver, j'ai vu près du portail les houppes délicates du câprier. Au delà, le coteau se plisse en ravins remplis de petits bois et l'on atteint la vallée du Girou, égale à celle de l'Hers par sa longueur, sa largeur et le débit avaricieux de son cours d'eau. Celui-ci était un étroit sillon très sinueux, on l'a doublé par un fossé parallèle devenu la

véritable rivière et dont le tracé géométrique rappelle assez, sur la carte, celui d'une voie ferrée en pays de plaine. De hautes digues bordent ce canal aujourd'hui sans eau.

La vallée est trop large pour la médiocre hauteur de ses collines, elle est trop régulière aussi. Au point où nous la traversons, elle a cependant un peu d'aspect par le bourg amphithéâtral de Verfeil, qui conserve un château bien défiguré et un noyau de cité féodale dans lequel on accède par des portes fortifiées. Des abords de Verfeil, la vue est belle sur la vallée du Girou et celle plus encaissée et pittoresque du Conné. De l'autre côté de ce ruisseau apparaît le château de Bonrepos, ancien domaine de Riquet. Le créateur du canal du Midi portait le titre de baron de Bonrepos.

Cette contrée est animée par une multitude de métairies et dominée par le bourg de Montastruc, humble chef-lieu de canton portant le surnom assez étrange de la Conseillère. C'est un centre agricole très actif, les cultivateurs des environs se sont syndiqués depuis 1890 pour créer une distillerie de betteraves. Le territoire s'étend jusqu'au Tarn, où sont les importantes communes de Bessières et de Buzet, l'une centre de commerce, l'autre productrice de primeurs et de

fruits, possédant des pépinières et des ateliers où l'on fabrique les machines spéciales pour la mégisserie.

En revenant de Montastruc à Toulouse, on franchit de nouveau la vallée du Girou pour traverser un petit massif couvert de hameaux et de fermes dont les toits d'un rouge vif se détachent crûment entre les cerisiers et les champs de maïs. Et l'on retrouve bientôt la plaine poudreuse, couverte d'une multitude de maisons de jardiniers. Ici la route, comme tous les chemins qui lui sont parallèles, devient rue. De l'Hers au canal du Midi, cette voie bordée de pauvres bâtisses appartient à la commune de Toulouse et forme le quartier rural de la Croix-Daurade, long d'une lieue. Plus étendue encore est la voie parallèle au canal, conduisant à Saint-Alban : il y a là des habitations pendant huit kilomètres. C'est la partie de la campagne toulousaine où l'on cultive le plus de cornichons. Les jardins maraîchers deviendront autrement productifs quand ils seront arrosés par le canal de la Lande, en voie d'exécution, destiné à irriguer le vaste territoire rural de Toulouse et les communes de Saint-Alban et Castelginest. Malgré le manque d'eau, cette banlieue entre la Garonne, le canal et l'Hers-Mort est en quelque sorte une immense

ville aux habitations largement espacées, comme les cités de la plaine hongroise.

Sur la rive gauche de la Garonne, la plaine offre le même spectacle, mais lorsqu'on descend le fleuve après l'aimable bourg de Blagnac, qui est pour les Toulousains ce que sont Nogent-sur-Marne et Saint-Cloud pour les Parisiens, on parcourt des campagnes où les habitations isolées sont rares, la population occupe des villages assis sur la terrasse au-dessus du fleuve, ou allongés au-dessous, sur de maigres ruisseaux analogues à ceux du Lauragais. Un seul centre mérite le nom de ville, c'est la bastide de Grenade, bâtie entre la Garonne et la Save, près de l'embouchure de cette longue et pauvre rivière venue du plateau de Lannemezan.

Grenade est un des types les plus achevés des villes neuves du Moyen-Age ; elle fut créée en 1290 par les moines de l'abbaye de Planselve, qui ont également fondé Gimont [1].

Si l'on n'avait détruit les fortifications qui subsistèrent en partie jusqu'à nos jours, on aurait une résurrection du passé, tant la ville s'est conservée intacte. La bastide est proprette mais ba-

---

1. 31e série du *Voyage en France*, page 318.

nale ; quelques maisons à grands auvents donnent un peu de pittoresque à ces rues rendues tristes par des façades plates et mornes. La plus remarquable, voisine de la poste, garde des fenêtres à croisillons sculptés. L'église, contemporaine de la fondation, possède un clocher octogonal comme la plupart des bourgs de la contrée. Les halles, construites au XVIIIe siècle, constituent une belle œuvre de charpente. Les fermes sont portées sur de puissants piliers ; un campanile bizarre en forme de pagode les surmonte.

Grenade eut la bonne fortune d'être rapidement peuplée et de remplir son enceinte alors que tant d'autres bastides végétaient ou restaient des hameaux ; elle a même dû déborder en des faubourgs. Des 3 600 habitants de la commune, 2 350 seulement résident dans la ville même.

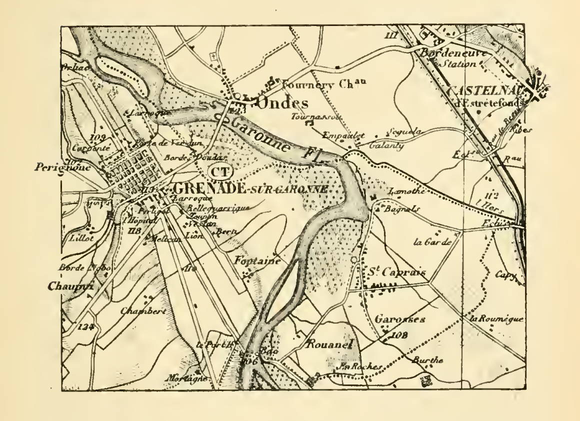
L'activité est assez grande à Grenade. Comme dans les bourgs de Tarn-et-Garonne voisins, on fabrique les balais à l'aide des panicules de sorgho récoltés dans la vallée de la Garonne [1]. Une usine fabrique du suc de réglisse, une autre du vermicelle ; la Save fait mouvoir des minoteries ;

---

1. Sur cette culture et cette industrie, voyez la 31e série du *Voyage en France*, pages 180 et suivantes.

cette petite rivière étroite, presque immobile, erre au sein de fraîches prairies.

Le commerce est surtout agricole, Grenade possède de vastes pépinières dans les alluvions de la Garonne et de la Save. Ses campagnes sont



parmi les plus riches en volailles, les plus belles oies de Toulouse s'élèvent dans les environs. Chaque métairie a sa famille d'oies, le jars et quatre femelles, cela permet d'obtenir près de 200 oisons destinés à être engraissés. La science du gavage a atteint ici son apogée. Les oies, bourrées de maïs à l'aide d'un entonnoir et d'un

petit bâton, puis abreuvées d'eau finissent par devenir si grasses, que le fanon traine à terre. Le foie se développe à l'excès. L'animal est alors tué. Son foie est vendu à Toulouse pour un prix de 2 fr. à 2 fr. 50 c., la peau va chez les fourreurs, le duvet chez les commerçants. La viande est conservée en *confit,* base de la nourriture dans toute la région.

Sur l'autre rive de la Garonne qui coule entre de belles plantations de peupliers emplissant les ramiers, près du village d'Ondes, construit en briques et cailloux roulés, est l'école pratique d'agriculture de la Haute-Garonne, une des plus importantes de France par le nombre des élèves. Ses vastes bâtiments blancs, aux ouvertures encadrées de brique rouge, sont entourés de superbes moissons.

En amont de Toulouse, les bords de la Garonne n'offrent pas un aspect aussi riche que dans la région de Grenade; c'est la plaine, semblable à celle de Pamiers, mais en voie de transformation par l'emploi des eaux du canal de Saint-Martory.

Villages et métairies de brique, routes poudreuses, tel est l'aspect de cette plaine que la Garonne borde aux confins du petit pays de Vol-

vestre, et que parcourt dans sa longueur une de ces longues rivières descendues du plateau de Lannemezan, qui seraient sans eau si le canal de la Neste ne leur apportait une part des flots pris à la grande rivière de la vallée d'Aure. La Louge en reçoit 586 litres par seconde, c'est la mieux dotée des dix rivières de la Haute-Garonne alimentées par la Neste. En outre, les eaux du canal de Saint-Martory, récupérées après l'irrigation, viennent rejoindre ce long fossé de 104 kilomètres. Grâce à ces appoints, la pauvre Louge fait figure de rivière et paraît abondante quand elle entoure Muret avant de se jeter dans la Garonne.

Elle donne un peu de fraîcheur aux abords de cette ville qui aurait l'air d'un village, malgré son rang de sous-préfecture, si elle n'avait une promenade assez large, ornée des statues de deux hommes éminents à des titres bien opposés : le musicien Dalayrac et le maréchal Niel. Le maréchal, dont la perte fut si cruelle pour le pays qu'il s'efforçait de prémunir contre l'agression de la Prusse, est né à Muret. Le sculpteur a bien rendu cette physionomie à la fois pensive et pleine de volonté.

La Garonne borde Muret, le boulevard se termine en terrasse au-dessus du fleuve, ici large

mais torrentiel. Sur la rive opposée s'étend un faubourg. Le noyau de la ville proprement dite est entre la Louge et la Garonne. C'est un ensemble exigu de maisons de brique dominées par la tour octogonale de l'église, surmontée d'une flèche dentelée [1].

Muret n'a pas d'industrie, et le voisinage de Toulouse condamne à n'être qu'un centre bien modeste cette antique capitale du comté de Comminges, devant laquelle se livra, le 12 septembre 1213, la bataille fameuse dont le gain rendit Simon de Montfort maître du Languedoc.

1. Population : 3 911 habitants, dont 2 539 agglomérés.

XIX

DU VOLVESTRE EN COUSERANS

Entre la Garonne et la Louge. — Un coin du Comminges. — Carbonne. — Rieux et sa cathédrale. — En Volvestre. — La vallée de l'Arize. — Montesquieu-Volvestre. — Cazères-sur-Garonne. — Martres-Tolosane et ses ruines. — Le canal de Saint-Martory.

Martres-Tolosane. Juillet.

Route et chemin de fer remontent au long de la Garonne entre le fleuve et la Louge. Les eaux louches et rares de cette rivière bordent une ride de terrain sur laquelle sont assis des villages. Tous semblables, de la même brique de teinte rouillée et dominés par la tour octogonale qui caractérise les églises de la région. Autour de ces petits centres, beaucoup de céréales, des vignes, du maïs, des rangées d'ormeaux et de peupliers. Les constructions rurales sont en brique et cailloux roulés, disposés par rangées. Ce système n'est pas sans élégance quand les assises sont bien régulières, comme pour les quais de gare et les bâtiments de la Compagnie du Midi.

La vigne, d'abord en champs isolés, devient prépondérante et même exclusive de Noë jusqu'à Carbonne. Elle couvre toute la plaine des collines du Comminges à la Garonne. Quelques champs n'ont pas encore été conquis, mais ils sont de peu d'étendue ; une multitude d'animaux les pacagent : oies et moutons, dindons et porcs.

Le centre d'habitation le plus considérable dans cette partie du Comminges est Carbonne, qui ouvre la série des bastides édifiées sur le cours de l'Arize jusque dans les monts pyrénéens. Cette rivière débouche en face de la petite ville, régulièrement tracée et construite par les moines de l'abbaye de Bonnefont, dans un méandre très brusque de la Garonne. Carbonne, qui possède des fabriques de limes, doit un peu de vie à son rôle de débouché pour une longue et riche vallée. Par sa gare Rieux, Montesquieu-Volvestre, le Mas-d'Azil et, dans la vallée de la Lèze, Saint-Ybars et Lézat se rattachent à Toulouse.

Les communes riveraines de l'Arize sont directement reliées à la station de Carbonne ; la route ne traverse point la ville, elle se dirige droit sur la Garonne, la franchit et s'en va entre le fleuve et l'Arize, au sein d'une belle campagne, puis atteint la cité déchue de Rieux,


las Bourdettes
Station
Bares
215
Garonne Fl.
la Terrasse
Ch.au de Mancie
Briqueterie de Mancie
Sabatere
242
Seglane
le Prevost
le Parc
CT
RIEUX
St Martin
le Dosque
Reboul
St Laurent
222
Montmedars
305
Clarac
337
Mailholas
Ch.au de Mailholas
Bordeneuve
Sautes
Montplaisir
la Malasse
228
Laborie
Mandre
233
la Molere
Jouan Nadaou
Capitany
Ch.au de Goueytes
MONTESQUIEU-
VOLVESTRE
la Perrugue
Houstane
330
336
338
363
329
334
313
le Barou
Bourg
Campagne
Bardoue
Lacepede
Salexie
Heoure
Caulet
le Conte
la Grange
Bernoye
le Baron
Bol
le Tourne
Maillet
Labourdette
Lugrou
Tuquet
Bernet
Pontregue
Tartanac
Castagnes

petit chef-lieu de canton renfermant à peine 1 000 âmes dans l'agglomération, mais qui fut le siège d'un évêché. Malgré l'exiguïté de cette ville jadis épiscopale tenant tout entière dans un coude étroit et court de l'Arize, le diocèse était un des plus riches de France : le revenu atteignait 45 000 livres. Ce rang ecclésiastique d'un petit bourg est encore dû au pape Jean XXII. Rieux s'agrandit un peu en recevant un prélat, un chapitre et tous les dignitaires que comportait la présence d'un évêque au XIVe siècle. Elle s'embellit aussi. L'aspect est resté aimable ; de beaux arbres égaient les abords et les principales voies. Mais la cathédrale, qui fut un remarquable spécimen d'église fortifiée, n'a guère conservé d'intact que sa belle tour à huit pans dont les parois de brique sont ornées de fenêtres géminées à colonnettes et encadrement de pierre. Les murs de l'église plongent dans la rivière, massifs, appuyés de contreforts semblables à des parties de fortification. Cette cathédrale servit d'ailleurs d'ouvrage de défense, les remparts dont on voit encore quelques vestiges s'appuyèrent contre elle.

Rieux conserve des débris de son palais épiscopal, bien délabrés, dont on devine le rôle militaire. Les évêques l'avaient orné avec beaucoup

de goût. Parmi ces prélats, Jean de Berthier s'est plu à décorer la mignonne ville ; on lui doit le beau pont de trois arches auquel on accède par un arc de triomphe.

Au delà de Rieux, une large route, plantée d'arbres superbes, longe la colline de la rive droite de l'Arize dans une campagne fort riche et atteint Montesquieu-Volvestre, une bastide encore, mais plus vaste et populeuse que ses voisines[1]. Ce fut la capitale féodale d'un petit pays, le Volvestre, aujourd'hui réparti entre la Haute-Garonne et l'Ariège ; ce dernier département possède le canton de Sainte-Croix-Volvestre dont le chef-lieu est un bourg exigu, sur la rive droite du Volp.

Montesquieu étale dans un coude de l'Arize ses maisons de briques alternant avec des assises de cailloux roulés. Les grands auvents, des saillies, les volets, la teinte ardente de la brique, les entre-croisements de poutrelles, çà et là quelques façades blanches donnent à la ville un caractère plus pittoresque que celui des autres centres de la vallée. La tour de l'église est tou-

1. Carbonne, 2 387 habitants, dont 1 490 agglomérés ; Rieux, 1 586 habitants, dont 1 016 agglomérés ; Montesquieu-Volvestre, 3 111 habitants, dont 1 846 agglomérés.

jours de style toulousain, mais au lieu d'être octogonale, elle a seize pans. Elle se dresse au-dessus d'une place à *couvert,* dont les arcades sont basses et sombres.

Peu d'industrie : les femmes font un peu de passementerie, l'Arize fait mouvoir quelques moulins ; le commerce est assez actif, Montesquieu étant le centre le plus considérable et le marché naturel du bassin de l'Arize. Son action commerciale ne s'étend pas au delà et les relations sont presque nulles avec la vallée de la Lèze ou pays de Lézadois, ouverte au sein du massif de hauteurs entre la plaine de la Garonne et celle de l'Ariège ; région bien à l'écart des grandes routes, où l'abbaye de Lézat, jadis fameuse, avait créé les bastides de Saint-Ybars et de Saint-Sulpice. Quant à la partie ariégeoise du Volvestre, elle regarde vers Saint-Girons, chef-lieu d'arrondissement, et vers Cazères, sa gare sur la grande ligne de Toulouse à Bayonne.

Retour à Carbonne pour prendre le train de Cazères. Dans cette plaine monotone, le chemin de fer est particulièrement précieux, la course sur la route poussiéreuse inflexiblement droite serait atroce. C'est d'une extrême monotonie.

Collines régulières au long de la Garonne, ride sans relief au delà du cours de la Louge, villages dressant leurs clochers de brique rouge à huit pans. Du maïs, des vignes, des chaumes.

Brusquement le paysage s'accidente vers le sud ; au-dessus des coteaux garonnais on voit se dresser des collines plus hautes, en arrière se montrent de véritables montagnes, c'est le système pyrénéen dans ses avant-monts du Couserans. En vue de ces beaux horizons, bordant la Garonne, Cazères groupe ses toits rouges au pied de deux tours d'église coiffées de toits bas. La ville, autrefois fortifiée, conserve le plan des bastides dans une ligne à demi circulaire de boulevards, de nouveaux quartiers ont débordé de cette enceinte et se relient à la gare. Un beau pont de pierre franchit le fleuve et unit Cazères au village de Couladère, sorte de faubourg. Cette agglomération est une des plus actives de la vallée garonnaise[1]. Le fleuve, qui commence à être navigable à Cazères, a fait naître la construction des bateaux, plusieurs chantiers livrent les grandes barques qui descendent le fleuve et servent notamment au transport des matériaux

1. Population de Cazères, 2 677 habitants ; de Couladère, 312. Le nombre des habitants agglomérés dans les deux communes est de 2 250.

pour la maçonnerie. Cette industrie ne semble guère appelée à se développer, de plus en plus la Garonne voit réduire son tonnage[1] ; même, en aval de Toulouse, elle sert uniquement à la descente ; la remonte est plus facile et rapide par le canal latéral.

Une petite production, celle des clous au marteau, jadis importante dans l'Ariège voisine, s'est maintenue à Cazères ; mais l'activité de la ville est surtout due aux denrées agricoles ; l'abondance des oies a attiré la fabrication des foies en conserves ; la culture du pêcher est très importante, les fruits sont expédiés non seulement à Toulouse, mais encore à Paris. Si considérable est la culture fruitière, qu'un marché spécial se tient à Cazères pendant la saison. La vigne couvre de grandes étendues dans la plaine, jusqu'au pied du coteau qui porte le bourg de Fousseret, sous lequel la Louge échappe aux collines.

A mesure que l'on remonte la Garonne, on voit la vallée se resserrer et les collines grandir, même sur la rive gauche où sont de belles pentes boisées. Au milieu de la plaine, bien

1. En 1902, le mouvement atteignit 2 302 bateaux chargés de 21 417 tonnes entre Roquefort (en amont de Cazères) et Toulouse.

rétrécie, s'étend le grand bourg de Martres-Tolosane, entouré de champs de céréales et de vignes, groupé autour d'une haute tour octogonale percée de fenêtres jumelées. Martres possède un boulevard de ceinture établi sur l'emplacement des murailles d'une cité romaine dont l'histoire est assez confuse, mais qui a fourni de si nombreux objets d'art, bustes et statues, aujourd'hui au musée de Toulouse, que l'on a été amené à accepter l'existence d'ateliers de statuaires dont on aurait surpris les dépôts tels qu'ils étaient au moment des invasions barbares.

La population de Martres est en grande partie composée de potiers qui fabriquent des faïences blanches et des faïences communes. Quelques ateliers ont abordé la faïencerie artistique.

Martres était, croit-on, sous le nom d'*Angovia,* une sorte de citadelle pour la défense de *Calagorris Convenarum,* capitale de la région à l'époque romaine et détruite par les Vandales. Elle gardait l'entrée du défilé où la Garonne reçoit le Salat et qui est comme la porte des Pyrénées. Les hauteurs du Comminges d'un côté, celles du Couserans de l'autre, resserrent la vallée au point qu'elle n'a pas même un kilomètre au-dessous du rocher de Roquefort, si fièrement

couronné de ruines. Le fleuve, le chemin de fer, la route et le canal d'irrigation dit de Saint-Martory se disputent l'espace.

Ce canal, destiné à transformer la plaine jusqu'à Toulouse, est alimenté par la Garonne à l'aide d'un barrage établi sous le pont de Saint-Martory, en amont du confluent du Salat. C'est une œuvre toute moderne ; commencée en 1846, elle ne fut réellement menée à bien qu'à partir de 1867 et achevée après la guerre. Son développement est de 70 kilomètres ; de grands travaux d'art ont été nécessités par la traversée des ruisseaux et la descente dans le bassin de Muret, que le canal domine au flanc des coteaux riverains de la Louge.

L'entreprise eut une existence assez mouvementée ; elle vient d'être concédée à la Compagnie générale des Eaux, chargée de l'exploitation. Les 10 mètres cubes par seconde que peut fournir le canal permettraient d'irriguer 13000 hectares, mais quand la Compagnie prit possession du canal en 1888, on n'arrosait que 1900 hectares ; en 1902, le chiffre atteignait 2 544 hectares. L'étendue pour laquelle on a réuni des souscripteurs était de 4 838 en 1901. En dehors de l'arrosage, le canal distribue déjà un peu de force motrice, il pourrait fournir

5 000 chevaux, dont 1 200 à la chute par cascades successives qui amène les eaux près de Muret. Quand la Compagnie prit possession du canal, il y avait déjà 250 kilomètres de bras secondaires, ce chiffre s'accroît de près de 100 kilomètres par des travaux en cours ou récemment achevés.

XX

UNE ENCLAVE DU NÉBOUZAN. — UNE DES « QUATRE-VALLÉES »

Le plateau de Lannemezan. — Aurignac. — Boulogne-sur-Gesse. — Une enclave du Nébouzan. — Castelnau-Magnoac. — Une des « Quatre-Vallées ». — Dans la vallée de la Save. — L'Isle-en-Dodon.

Lombez. Août.

Jadis, de Vic-de-Bigorre à Mirande, à Masseube et à Boulogne-sur-Gesse, j'ai traversé toutes ces vallées divergentes, étonnamment multipliées, qui, partant du plateau de Lannemezan, vont aboutir à la Garonne sur le vaste espace compris entre Toulouse et Aiguillon. Il me restait à achever cette expédition entre la Garonne et la Gesse pour avoir franchi, non loin de leur origine, toutes ces pauvres rivières auxquelles la Neste fait la charité de ses eaux [1].

---

1. Voir, dans la 30e série du *Voyage en France,* les chapitres XVI (le plateau de Lannemezan) et XVII (le Pardiac et l'Astarac).

De ce côté, le paysage a plus de grandeur, jusqu'à Aurignac. On longe la base méridionale d'un massif élevé, couvert de belles forêts, séparé des montagnes du Couserans par la vallée profonde où la Garonne encore torrentielle roule ses belles eaux. Ces hautes collines, dont l'altitude dépasse 500 mètres, sont parcourues par le sillon du Bernex où pénètre la route de Boulogne. Le vallon est très encaissé, entre des pentes harmonieuses ; sur cette crête, le village de Marignac-Laspeyres domine le ruisseau. La route passe à son pied et s'élève par un grand détour pour atteindre le bourg féodal d'Alan, une de ces bastides dues au grand bâtisseur Alphonse de Poitiers, en « paréage » avec un évêque de Comminges. Le site est beau ; aussi les évêques en firent-ils leur séjour de prédilection ; à la veille de la Révolution, ils y résidaient encore.

Malgré ce pieux patronage, comme Alan était menacé par les gens de guerre, elle fut dotée d'une puissante enceinte dont il reste de beaux débris ; le palais épiscopal n'est qu'une ruine conservant une porte remarquable. Construit au XIIIe siècle en même temps que l'église et le reste de la bastide, ce château a reçu des additions qui devaient en faire une superbe demeure.

Aujourd'hui Alan n'est plus qu'un village ru-

ral. Le Comminges n'a plus d'évêques, la bastide a perdu la petite cour ecclésiastique qui l'animait. Elle ne possède aucune industrie, tandis que sa voisine Montoulieu était jadis un petit centre travailleur, assis sur un ruisselet descendant à la Louge ; beaucoup de ses habitants exerçaient le métier de tisserand.

La route continue à s'élever pour atteindre le chef-lieu du canton, la petite ville d'Aurignac, au sommet d'une colline de 430 mètres d'où de nombreux ravins descendent à la Louge et à la Noue, deux des rivières avivées par la Neste. Une partie de la bourgade occupant une terrasse escarpée dut être une bastide, des restes de remparts et les belles ruines d'un château conservant encore une haute tour enveloppent cette antique place forte. La chapelle castrale, datant du XIVe siècle, est devenue église paroissiale. La population [1] s'est aujourd'hui portée au dehors de ce noyau primitif, au carrefour formé par les routes.

Cette bourgade ignorée a cependant une grande notoriété dans la science, on y a découvert une grotte où des ossements humains étaient mélangés à ceux d'animaux aujourd'hui dispa-

---

1. 1216 habitants, dont 903 agglomérés.

rus : éléphants, rhinocéros, hyènes, etc. Le géologue Lartet, qui a examiné ce curieux dépôt, a reconnu que ces ossements d'animaux, entassés en énormes quantités, étaient des restes de cuisine humaine ; les os d'herbivores étaient cassés comme pour en extraire la moelle, d'autres étaient raclés ; des objets d'os et de pierre portant la trace indiscutable du travail humain étaient mêlés à ces débris. A l'époque où Lartet put faire les fouilles, on n'avait pas encore trouvé d'exemple de sépulture humaine contemporaine de l'existence de ces animaux, jusqu'alors tenus pour antédiluviens.

Le soir vient pendant que je poursuis la route ; par un adorable crépuscule je traverse Cassagnabère, gentiment groupé autour d'une des rares églises modernes de village dont les architectes aient eu quelque souci d'art, et descends dans la vallée de la Nère, sillonnée par le fossé formant le lit de la pauvre rivière jusqu'ici privée de l'eau de la Neste, avec ses voisines l'Aussoue et le Touch. Elle a cependant droit comme celle-ci à une part des 837 litres par seconde, réservés par un décret; mais les travaux d'adduction coûteraient 521 000 fr., et l'État ne voulant contribuer à la dépense que pour un tiers; le département trouve la charge un peu lourde.

Cependant, les avantages sont tels et le besoin d'eau si grand que l'on peut envisager l'achèvement prochain de la répartition par l'œuvre admirable de la Neste.

La nuit est venue maintenant, des lueurs signalent les villages : là-bas Escanecrabe, ici Ciadoux, bordant la route, plus loin Montgaillard ; on atteint Ciadoux par des pentes douces, on le quitte pour descendre presque à pic dans la vallée de la Save. Ici commence vraiment ce singulier appareil des vallées ayant leur tête au plateau de Lannemezan, toutes avec des versants abrupts à droite, des pentes longues et insensibles sur la rive gauche, phénomène dû à la rotation de la terre et donnant vaguement sur les cartes l'aspect de ces toits à dents de scie qui servent à l'éclairage des usines modernes.

J'arrive à Saint-Pé-Delbosc avant le passage du train de Toulouse à Boulogne-sur-Gesse, c'est par le convoi de cette ligne à voie étroite que je parviens dans la bastide, humble filleule de la florissante Bologne italienne.

Au matin je vais errer par la petite cité qui fut chef-lieu d'une des enclaves dont se composait le pays de Nébouzan, une de ces provinces gasconnes à demi autonomes qui, jusqu'à la Révo-

lution, possédèrent des États particuliers. Les siècles ont bien modifié l'aspect de la ville fondée au XIIe siècle par les moines de l'abbaye de Nizors sur les terres de leur domaine ; la place cen-



trale, jadis entourée de *couverts,* garde seulement quelques-unes des arcades qui servaient de promenoir aux bourgeois ; au centre se dresse maintenant un bel hôtel de ville porté sur voûte ;

sur l'un des côtés de la place est l'église, surmontée d'une haute tour. Cet édifice, construit au XVe siècle, possède une chaire en pierre, œuvre intéressante.

Boulogne n'est qu'un marché agricole où, cependant, s'est implantée l'industrie des gazes de soie pour le blutage des farines, également représentée à Blajan, village des bords de la Gesse[1]. Des foires fréquentes attirent un public nombreux, venu du Gers, des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne. Boulogne est aux confins des trois départements ; de même, le petit coin de Nébouzan dont elle faisait partie était enfermé entre le Comminges, l'Armagnac et les Quatre-Vallées.

La ville, malgré le surnom *sur Gesse,* est bien plus proche de la Gimone, mais elle domine de haut cette rivière, tandis que le territoire descend en pentes douces jusqu'à la Gesse où l'on voit les pauvres restes de l'abbaye de Bénissons-Dieu ou de Nizors. Ce monastère, dont le dernier abbé fut l'évêque de Rieux, était à la tête du petit pays de Nébouzan ; l'abbé présidait les États de cette minuscule province dont Saint-Gaudens

---

1. Dans le Midi, cette fabrication a son principal centre à Montauban (31e série du *Voyage en France,* chapitre XV).

était la capitale. Les jardins de l'abbaye, au-dessous de Blajan, renferment une source minérale, la fontaine Divine, fréquentée par les gens du pays.

Depuis qu'un chemin de fer à voie étroite relie Boulogne à Toulouse, la ville est devenue un centre d'attraction par sa gare pour cette enclave des Quatre-Vallées que l'on appelait le Magnoac, formant aujourd'hui le canton de Castelnau et partie de celui de Lannemezan. La plupart des communes de cet ancien État pyrénéen apporté à la couronne par Henri IV dépendent de Boulogne au point de vue économique. Ainsi le village de Thermes, assis au pied des belles ruines d'un château de la Renaissance dominant les sources peu abondantes de l'Arrats ; ainsi, de l'autre côté du Gers, le bourg de Castelnau, centre principal de ce Magnoac dont le hameau de Garaison, sur le territoire de Monléon-Magnoac, était ce que l'on pourrait appeler la capitale parlementaire, les États des Quatre-Vallées[1] s'étant tenus pendant deux siècles dans l'abbaye de Notre-Dame de Garaison avant de retourner à Labarthe à la veille de la Révolution. Petites

1. Les quatre vallées : Magnoac, Neste, Aure et Louron et Barousse, sont décrites dans la 40e série du *Voyage en France*.

comme État, les Quatre-Vallées étaient grandes par les rares privilèges de leur population; le nouveau régime n'apporta rien qu'elles ne possédassent depuis longtemps.

La limite du Magnoac est au pied même de Boulogne, sous la terrasse longée par la Gimone; le Comminges commence sur l'autre versant, au bord de la Save, c'est le Comminges des collines, Bas-Comminges par opposition au Haut-Comminges dont font partie la vallée de Luchon et les plus hautes cimes pyrénéennes.

La vallée de la Save est de toutes celles descendues du plateau de Lannemezan la mieux pourvue de villes; moins populeuses que celles du Gers et de la Baïse, elles sont en plus grand nombre : l'Isle-en-Dodon, Lombez, Samatan, l'Isle-Jourdain, Grenade, sont assises sur les bords de ce long fossé qui doit la vie aux eaux de la Neste. Les villages aussi se pressent davantage. C'est pourquoi le chemin de fer à voie étroite de Toulouse ne suit pas la Gesse au départ de Boulogne, il s'élève au delà de ce cours d'eau pour descendre dans la vallée de la Save.

Le petit train, composé de wagons élégants, s'en va par des terres argileuses et blanchâtres où l'on cherche à reconstituer le vignoble. Pas

une goutte d'eau dans les plis du sol, mais pendant les crues ce doivent être des torrents, puisqu'un ravin sec est franchi par un viaduc. La Gesse, grâce aux 465 litres à la seconde que lui verse le canal de la Neste et qu'elle porte elle-même à la Save, est un ruisseau abondant et rapide dans un lit sinueux. Elle baigne les restes de l'abbaye de Nizors et fait mouvoir des moulins.

Le chemin de fer s'élève au flanc raide de la rive droite et atteint le versant de la Save près de Blajan. Pendant cette courte ascension, on a vue sur le bassin de Boulogne ; les campagnes, si arides lorsqu'on les traverse, prennent de loin une réelle beauté, d'une majesté placide.

Sur le versant de la Save, beaucoup de vignes entre les chaumes où les bœufs à pelage grisâtre presque blanc, de race gasconne, ouvrent avec peine des sillons dans un sol compact à teinte de craie. La charrue forme de longs billons de mottes semblables à ces briques crues ou adobes qui étaient seules utilisées il y a peu de temps. Aujourd'hui encore, ce mode de construction domine dans toutes les maisons de Saint-Pé-Delbosc, couvertes de toits rouges amples et bas. Les habitations sont clairsemées, chaque village comprend à peine quelques maisons autour de

l'église, la plupart des fermes sont isolées, vastes, belles par la teinte fauve de leurs toitures, leurs charpentes et les grandes baies arrondies des granges.

Vallée tranquille s'il en fut, avec ses champs de maïs et les grands chaumes où pacagent les dindons et les oies. Les environs de l'Isle-en-Dodon ont plus de variété : la petite ville est enchâssée entre les vignes, les vergers, les grands arbres de ses promenades.

Je laisse le train poursuivre sa course et m'en vais visiter l'Isle, calme et proprette bourgade, sans industrie mais possédant de nombreuses boutiques, fort achalandées les samedis, jours de marché et de foire. Rien n'y retient longtemps l'attention ; l'église, bien défigurée, possède un chœur qui dut servir de forteresse, un beau clocher et quelques vitraux intéressants. Lorsque j'ai parcouru ces rues sans rumeur, je me prends à regretter le train qui m'eût amené à Lombez. Et je n'ai pas d'autre convoi avant l'après-midi : cinq heures d'attente !

XXI

DU COMMINGES EN SAVÈS

Lombez. — Samatan. — Rieumes. — Retour à Toulouse. — Pèlerin malgré moi. — Sainte Germaine Cousin. — Pibrac, son pèlerinage et son château. — La forêt de Bouconne. — L'Isle-Jourdain.

L'Isle-Jourdain, Août.

Le mieux est de gagner à pied le chef-lieu d'arrondissement du Gers, dont je voudrais voir la cathédrale; c'est 14 kilomètres, mais la chaleur n'est pas trop forte encore et me voici en marche sur la route blanche. Le pays n'est pas sans grâce, bien qu'un peu monotone. Cependant, là-haut, Mirambeau rit dans les arbres; plus loin, dans le Gers, Cadeilhan et Espaon éparpillent leurs habitations sur chaque versant de la vallée. Celle-ci s'élargit, une autre vient s'ouvrir sur elle, celle de la Gesse: la riviérette de Boulogne double la Save, mais elle est loin d'en faire un grand cours d'eau! malgré la Neste qui toutes deux les abreuva.

Au delà du confluent, la route se poursuit,

blanche et poussiéreuse. Le soleil devenu chaud se réverbère et rend la marche fatigante. Enfin voici Lombez.

Ça une ville épiscopale, cette sorte de village au pied d'un coteau que vient longer la Save? Oui, ce fut un évêché, comme Saint-Papoul et Alet, comme Mirepoix et Rieux, mais Lombez est plus minuscule encore. Malgré son titre de chef-lieu d'arrondissement, on ne compte pas 900 âmes dans l'agglomération et la commune entière en a moins de 1 500. Elle doit le rang administratif actuel aux facilités d'établissement données aux administrations par les bâtiments ecclésiastiques ; le sous-préfet a remplacé l'évêque dans son palais, mais ce pauvre fonctionnaire est loin de jouir de la grasse prébende attribuée aux prélats ; l'évêché de Lombez rapportait 45 000 livres à ses possesseurs, dont l'avant-dernier fut un Salignac de la Mothe-Fénelon.

Lombez possède encore sa cathédrale ; le haut clocher octogonal de brique commande un grand paysage. C'est une vaste église aux voûtes majestueuses, conservant de beaux vitraux et quelques tombeaux d'évêques. En dehors de cet édifice, la bourgade est d'un fort médiocre intérêt. Que faire ici pendant deux heures encore ? Il n'y a que trois kilomètres jusqu'à Samatan ; malgré le

soleil maintenant cuisant, j'accomplirai encore ces trois quarts de lieue.

Auprès de Lombez, ce chef-lieu de canton semble une ville, la population est plus considé-



rable[1]. La situation est meilleure aussi, la bourgade s'étale en écharpe au flanc de sa colline, dominée par la flèche de briques roses de son église. Les maisons descendent jusqu'à la Save

1. 2 252 habitants, dont 1 258 agglomérés.

qui longe une place ombragée. Une halle révèle un marché agricole considérable. Samatan est supérieure par l'activité à Lombez comme elle l'est par le nombre d'habitants. Cependant elle a passé par bien des crises; c'est à la suite d'une de ces secousses que Lombez fut fondée par les habitants de Samatan fuyant devant le Prince Noir. Samatan avait encore une grande importance au moment des guerres de religion, puisque les réformés démolirent quatre églises.

Le chemin de fer ne poursuit pas sa course dans la vallée de la Save, où il pourrait atteindre la cité plus populeuse de l'Isle-Jourdain ; il traverse la rivière, passe au pied du château de Mona flanqué de tours et va franchir l'Aussoue, bien assoiffée en cette saison, pour remonter le petit val de la Liouze. Pays très agreste, assez frais pour posséder quelques pâturages remplis de bétail. Une multitude d'oies, de canards, de dindons, de poulets courent par les prés et les chaumes autour de grosses fermes. Des bandes de porcs noirs errent avec eux. Les domaines sont vastes, souvent les métairies se montrent accostées de tours leur donnant l'allure de château.

La ligne monte sur un massif très ondulé, à

travers les vastes surfaces plantées de maïs et les chaumes non moins étendus. Parfois les accidents du sol, les grands plis où s'abritent les fermes, les moulins à vent, de petits bouquets de bois donnent une sorte de beauté à ces mélancoliques espaces. Puis la vie rustique est active, les attelages procèdent au déchaumage, le bétail pacage les prairies artificielles. Les environs de Forgues sont particulièrement vivants, au delà ce sont des bois, les cultures sont plus maigres, le maïs semble souffreteux; dans les terres moissonnées, blanches comme des lits d'étangs desséchés, les moutons pullulent.

Sur un mamelon, dominant d'un côté ces campagnes sèches et blanchâtres, de l'autre l'immense plaine où le Touch et la Louge errent avant de rejoindre la Garonne qui longe les collines de Muret, s'étale le long bourg de Rieumes, sous lequel la petite voie ferrée pénètre sur le plateau de Saint-Clar, porté sur une ride de médiocre élévation. De là on découvre en entier la vaste plaine, d'une inexprimable monotonie, toute fauve. Saint-Clar, avec ses vignes et un petit bois de pins parasols, semble une oasis.

A mesure que l'on avance, le vignoble est plus dominateur; autour de Fonsorbes il semble parfois continu. De là se détache un embranchement

allant, à 3 kilomètres, desservir Sainte-Foy-de-Peyrolières par Saint-Lys, longue bastide qui n'a pu remplir le plan préparé par ses fondateurs ; sauf une rue parallèle à la grande route et un peu celle-ci, les artères sont restées des chemins réguliers mais sans habitation.

Au delà, toujours des vignes, surtout vers Plaisance, encore une bastide qui n'a point prospéré, et Tournefeuille dont l'église possède un singulier pignon en forme d'écu ogival renversé, dans lequel cinq niches renferment chacune une cloche. Ici commence la banlieue de Toulouse, avec ses innombrables maisonnettes de maraîchers et quelques belles villas.

Dans un précédent voyage, ayant atteint l'Isle-Jourdain la nuit, je n'avais pu visiter cette petite métropole du pays de Savès. Ce matin j'arrivais à la gare de Saint-Cyprien pour compléter mon excursion en pays toulousain, juste au moment où un train allait partir. Je pris place au milieu d'un wagon bondé.

Encore une de ces courses pour lesquelles, en cet août brûlant, on est bien aise de trouver les voitures d'un chemin de fer ! Cette plaine, nue jusqu'à la forêt de Bouconne, sur quatre lieues, est médiocrement séduisante pour le touriste !

La ligne d'Auch parcourt la banlieue toulousaine remplie de pauvres bâtisses de brique crue parfois masquée par du badigeon et va franchir le Touch au delà de Colomiers, village étendu entre les vignes. Après ce ruisseau voici Pibrac. Notre train, qui était extraordinairement rempli, se vide entièrement; du compartiment voisin du mien je vois descendre l'archevêque de Toulouse et des prêtres. La cour de la gare et les chemins sont remplis de voitures. Un employé vient à moi et me dit de sortir : j'ai pris, sans m'en douter, un train spécial amenant des pèlerins. Celui d'Auch était parti devant, il me faut attendre deux heures un autre convoi.

J'en profite pour me joindre au pèlerinage. Toute cette foule, accrue par un train d'Auch et par le contenu de voitures venant de lointaines campagnes, se rend au pèlerinage de Pibrac. Elle va vénérer sainte Germaine Cousin. Des automédons hèlent les visiteurs, offrant de les conduire à la maison de la sainte. Je grimpe à côté d'un cocher et nous voici courant rapidement pendant trois kilomètres à travers la campagne nue. La voiture s'arrête devant une maison de brique couverte d'un grand toit presque plat. Les pèlerins viennent y voir le réduit où mourut la sainte, en 1601, à l'âge de vingt-deux ans.

C'est un étroit et sombre espace sous un escalier. La pieuse fille, à laquelle on attribue de nombreux miracles, est enterrée dans l'église de Pibrac, où son corps fut retrouvé quarante-trois ans plus tard au-dessus de la surface de la terre, « avec tous ses membres adhérents et bien conservés. L'absence de tous les moyens naturels a été juridiquement constatée. »

C'est ce qu'apprend aux fidèles l'inscription gravée sur le tombeau conservé dans l'église. De retour à Pibrac avec le cocher qui a hâte de ramener de nouveaux visiteurs, je tente de pénétrer dans le temple, mais la foule est telle, qu'elle emplit jusqu'au parvis, il est impossible d'entrer. Je dois me contenter d'admirer la façade et de contempler le château où Guy de Pibrac écrivit tant de quatrains ; 126 de ces vers groupés par deux paires et « contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme ». Ces petites pièces, parfois fines, ont plus fait pour la gloire du seigneur de Pibrac que ses éclatants services comme magistrat et diplomate, au service de Henri III et de Henri IV.

La foule emplit le village ; sans cesse débouchent de nouveaux arrivants ; quand le train de Toulouse arrive devant la gare, il verse encore des centaines de pèlerins. A Brax, que le convoi

atteint en quelques minutes, nous devons laisser garer une autre file de wagons amenant encore des fidèles.

Brax est un joli village ; au-dessus des toits se montrent les tourelles aiguës, les créneaux, les hauts pignons et les fenêtres mansardées d'un château qui fut souvent le séjour de Henri IV. L'église possède une élégante tour de brique couronnée d'une galerie d'où s'élance une flèche. Au sud de Brax, le bourg de Léguevin occupe un promontoire entre deux ruisseaux sortis de la forêt de Bouconne.

Celle-ci est une longue bande boisée couvrant, sur plus de 2 000 hectares, le sommet d'un massif dominant d'un côté la plaine toulousaine, de l'autre la vallée de la Save. Dans la partie où la traverse la voie ferrée il n'y a guère que des taillis, mais le régime d'exploitation est le taillis sous futaie.

Le versant de la Save, au-dessous des bois est riant, vert, bien cultivé. Cela est d'une belle opulence agreste. La vallée, large et harmonieusement dessinée, renferme de nombreux villages assis au pied des collines. L'Isle-Jourdain, où l'on arrive bientôt, est elle-même à la base de scoteaux, séparée de la Save par des prairies et enveloppée d'arbres. Au-dessus des toits surgit une mince

tourelle crénelée, appuyée à une tour carrée également couronnée de créneaux et servant d'horloge.

L'Isle-Jourdain, centre le plus peuplé[1] de l'arrondissement de Lombez, le mieux situé aussi puisqu'il possède une grande ligne ferrée, doit son surnom à l'un de ses seigneurs revenant d'une croisade et voulant conserver le souvenir du fleuve sacré. Jusqu'à la Révolution, la ville, ceinte de remparts appuyés sur un château puissant, avait fière mine. Ces défenses ont disparu et l'Isle-Jourdain n'est plus qu'une aimable bourgade, faisant encore le commerce des eaux-de-vie. Ces bords de la Save sont déjà l'Armagnac vinicole[2].

1. 4 122 habitants, dont 2 065 agglomérés.

2. Sur l'Armagnac, voyez les 30e et 31e séries du *Voyage en France*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

Q

R

S

T

U

V

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

V. — Du Saumail en Cabardès.

Pages.

VI. — De Saint-Papoul a Sorèze.

VII. — Les rigoles du canal du Midi.

VIII. — En Lauragais.

IX. — Carcassonne et le Carcassès.

Pages.

X. — Dans les Corbières.

XI. — Le Razès.

XII. — Un évêché villageois.

XIII. — Le Kercorbis.

XIV. — Le Mirepoix.

XV. — De l'Ariège a la Garonne.

XVI. — Toulouse.

XVII. — Rôle économique de Toulouse.

XVIII. — Le Pays toulousain.

XIX. — Du Volvestre en Couserans.

XX. — Une enclave du Nébouzan. — Une des « Quatre-Vallées ».

XXI. — Du Comminges en Savès.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Législation du Travail et Lois ouvrières. *Classification. Commentaire. Jurisprudence. Législation comparée. Projets et propositions de lois*, par Daniel Massé, ancien conseiller de préfecture. 1904. Un volume grand in-8 de 986 pages, broché. . . **15 fr.** — Relié en demi-maroquin. . . . **18 fr.**

La Réglementation du Travail dans l'industrie, par Louis Bouquet, directeur au ministère du commerce et de l'industrie. 5e édition, entièrement refondue et mise à jour, par Paul Razous, ancien inspecteur du travail dans l'industrie. 1904. Un volume in-8 de 496 pages, broché. . . . . . **6 fr.** Relié en percaline . . . . **7 fr.**

Éléments d'Hygiène et de Chimie industrielles, rédigés conformément au programme du concours d'admission à l'emploi d'inspecteur départemental du travail, par P. Razous. 1900. Volume in-8, avec 29 figures, broché. . . . . **3 fr. 50 c.** — Relié en percaline . . . . **4 fr. 50 c.**

Inspection du travail. — **Éléments de Droit pénal**, rédigés conformément au programme du concours pour l'emploi d'inspecteur et d'inspectrice, par P. Razous, inspect. du travail dans l'industrie. 1902. In-8 . . . . **1 fr. 25 c.**

L'Assainissement des Ateliers et des Usines. Commentaire du décret du 10 mars 1894, à l'usage des industriels et des chefs d'ateliers, par Paul Razous. 1901. Volume in-8, avec 30 figures, broché. . . . . **5 fr.**

L'Évacuation des poussières, gaz, vapeurs et buées, au dehors des atmosphères industrielles, par Paul Razous. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences. 1900. Un volume in-8, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**

Traité pratique de Mécanique et d'Électricité industrielles, par J. Caye et A. Saillard. Tome Ier. 1901. Un volume in-8 de 489 pages, avec 312 gravures, relié souple . . . . **12 fr.**
— Tome II. (*Sous presse, pour paraître en 1904.*)

Recueil des Lois industrielles et des lois réglementant le travail, *avec des Notions de législation comparée*, par E. Cohendy, professeur à la Faculté de droit et à l'École supérieure de commerce de Lyon. 3e édition. 1902. Un volume in-18 de 256 pages, relié en percaline . . . . **2 fr.**

Lois sociales. Recueil des textes de la législation sociale de la France, par J. Chailley-Bert et A. Fontaine. Nouveau tirage, augmenté de deux suppléments donnant les textes de 1895 à 1898. Un volume gr. in-8, broché. **14 fr.**

Les Accidents du Travail. Commentaire des lois du 1er avril 1898 et du 30 juin 1899 et des règlements d'administration publique, décrets et arrêtés relatifs à son exécution. Suivi d'une étude comparative de la législation étrangère, par Édouard Serre, conseiller à la Cour de cassation. 2e édition, revue et mise au courant jusqu'à fin 1899. Un volume in-8 de 481 pages, broché. . . . . **6 fr.** — Relié toile. . . . . **7 fr. 50 c.**

Les Accidents du Travail. Guide pratique à l'usage de l'industriel et de l'assureur en matière de responsabilité, par Élie Giraud, chef du service des accidents de la Société des forges et chantiers de la Méditerranée. 1903. Un volume in-16 de 97 pages, broché . . . . **2 fr.**

Les Sociétés de Secours mutuels. *Commentaire de la loi du 1er avril 1898*, par J. Barberet, chef du bureau des institutions de prévoyance au ministère de l'intérieur. 3e édition, revue et augmentée. 1902. Un volume in-8 de 500 pages, broché. . . . **6 fr.** — Relié en percaline. . . . . **7 fr. 50 c.**

Les Syndicats professionnels. *Commentaire de la loi du 21 mars 1884*, par Bruot, chef du cabinet du sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. 1885. Volume in-8, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

Guide des Pays d'Azur. *Monaco, Monte-Carlo et les environs,* par Philippe Casimir. 1904. Un volume in-12 de 471 pages, avec vues, portraits, plans et une carte, relié en percaline gaufrée. . . . . 3 fr. 50 c.

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chante, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . 2 fr.

La Vie à Évian-les-Bains, par Émile Daullia. 1890. Vol. in-12, br. 2 fr.

Images de France. — Région de l'Est, par Émile Hinzelin. 1900. Un volume in-12 de 433 pag., broché sous couvert. illustrée par V. Prouvé. 3 fr. 50 c.

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, E. Auguin, etc. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . 50 fr.
Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . 60 fr.

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par A. Auerbach, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau volume in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photographiques, br. 5 fr.

Récits et Légendes d'Alsace-Lorraine. — *En pays messin,* par Paul et Geneviève Lanzy. 1904. Un vol. in-8, avec 18 illustrations, br. 3 fr. 50 c.

Chez Jeanne d'Arc, par Émile Hinzelin. Avec 7 compositions par Victor Prouvé, 32 vues photographiques et une carte du *pays de Jeanne d'Arc.* 1904. Beau volume in-8 écu, broché sous couverture illustrée. . . . 6 fr.

Les Hautes-Chaumes des Vosges. Étude de géographie et d'économie historiques, par Pierre Boyé. 1902. Un volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches, broché . . . . 6 fr.

L'Épopée des Alpes. Épisodes de l'histoire militaire des Alpes, en particulier des Alpes françaises, par le commandant Joseph Perreau, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École militaire de Saint-Cyr. Avec une préface de M. le général Borson. 1903. Tome Ier. Un vol. in-8 de 357 pages, avec 32 cartes et planches, broché. . . . . 7 fr. 50 c.

Les Alpes françaises. Étude sur l'économie alpestre et l'application de la loi du 4 avril 1882 à la restauration et à l'amélioration des pâturages, par F. Briot, inspecteur des forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France. 1896. Un beau volume grand in-8 de 627 pages, avec 6 héliogravures, 2 cartes en couleurs et 179 plans ou figures, broché. 25 fr.

Études de Géologie militaire, par Ch. Clerc, capitaine d'infanterie : ***Les Alpes françaises.*** 1883. Volume in-18, avec 30 figures et 1 carte, br. 5 fr.
— ***Le Jura.*** 1888. Volume in-8, avec figures et une carte, broché . . . . 5 fr.

La Question des Zones franches du pays de Gex et de la Haute-Savoie. L'origine. Le régime actuel. Les conséquences. La suppression, par Eugène Guichard et Maurice Commant. 1903. Un volume in-8, avec une carte, broché. . . . . 2 fr.

Corse et Italie. Impressions de voyage, par G. Beroy. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr.

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie,* par Ardouin-Dumazet. 1903. Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Dictionnaire des Communes (France et Algérie), avec indication des perceptions dont chaque commune fait partie. Suivi de la liste alphabétique des communes des colonies et des protectorats. Nouvelle édition, entièrement mise à jour. **1903**. Un volume in-8 de 726 pages, relié en percaline souple. 6 fr.

ARDOUIN-DUMAZET



Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

L'œuvre considérable entreprise par M. Ardouin-Dumazet touche à sa fin; on pourrait même dire qu'elle est terminée aux yeux des habitants de Paris, car tous les volumes consacrés à la France au delà de Paris et de l'Ile-de-France sont achevés, les derniers paraissant au plus tard au mois de juillet 1904. Et l'auteur annonce pour la fin de cette même année les quatre volumes sur le bassin de Paris et, peut-être, le commencement de son étude sur la grande ville, qui comprendra de deux à trois volumes. On voit avec quelle ardeur et quelle persévérance M. Ardouin-Dumazet a conduit cette entreprise sans précédent et sans équivalent dans aucune littérature.

Le cycle de ces voyages à travers la France s'est terminé par les Cévennes et les Pyrénées. Les lecteurs retrouveront dans les derniers volumes les qualités qui ont fait le succès de cette description vivante

et minutieuse de notre pays. Ainsi que les premières séries, les nouvelles se recommandent par la vivacité et le pittoresque des descriptions, comme par les qualités littéraires qui rendent attrayant cet ouvrage, véritable monument élevé à la patrie française.

Aussi les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France dès le vingtième volume, et son rapporteur disait :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son «* **Voyage en France** *», œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe *siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même,

il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la médaille de France.

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, M. le Professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

« M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage ; enfin un talent de peintre et d'écrivain pour rendre toutes ses sensations, mettre en relief les choses les plus communes et raconter les plus humbles aventures de la route, et vous aurez l'image d'un guide sûr, instruit, le plus charmant qu'on puisse souhaiter en voyage. »

Et un savant professeur, titulaire de la chaire de géographie moderne d'une de nos plus importantes universités, a déclaré que

dans ce **Voyage en France** il voit, pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des quarante et un volumes parus où près de paraître et des six derniers volumes annoncés :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oléron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — Ile de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corte — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les

Voyage en France

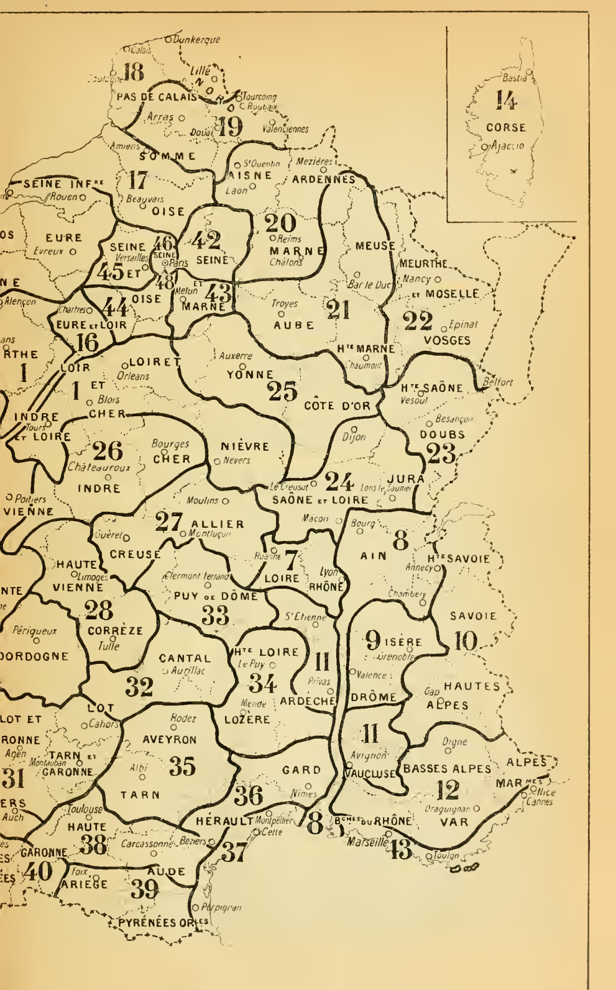
VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à [Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainant.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

SOUS PRESSE :

39. Pyrénées orientales. — (*Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.*)
40. Pyrénées centrales. — (*Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.*)
41. Pyrénées occidentales.
42. Valois et Parisis.
43. La Brie.
44. Gâtinais et Hurepoix.
45. De Beauce en Vexin.

46-48. Paris.



Dunkerque
Calais
Boulogne
18
PAS DE CALAIS
Lille
NORD
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
19
Valenciennes
Amiens
SOMME
17
St Quentin
AISNE
Mezières
ARDENNES
SEINE INFRE
Rouen
Beauvais
OISE
Laon
20
Reims
MARNE
Châlons
EURE
Evreux
SEINE
46
Versailles
SEINE
Paris
42
SEINE
45
ET
48
OISE
44
Melun
ET
43
MARNE
MEUSE
Bar le Duc
MEURTHE
Nancy
ET MOSELLE
Troyes
AUBE
21
22
Epinal
VOSGES
Alençon
Chartres
EURE ET LOIR
16
LOIR
LOIRET
Orleans
1
ET
Blois
HTE MARNE
Chaumont
Auxerre
YONNE
25
CÔTE D'OR
HTE SAÔNE
Vesoul
Belfort
Besançon
DOUBS
23
INDRE
Tours
ET LOIRE
CHER
26
Châteauroux
INDRE
Bourges
CHER
NIÈVRE
Nevers
Dijon
JURA
Lons le Saunier
24
Le Creusot
SAÔNE ET LOIRE
Poitiers
VIENNE
Moulins
27
ALLIER
Montluçon
Macon
Bourg
8
AIN
Guéret
CREUSE
Roanne
7
LOIRE
Lyon
RHÔNE
HTE SAVOIE
Annecy
HAUTE
Limoges
VIENNE
Clermont Ferrand
PUY DE DÔME
33
Chambery
28
CORRÈZE
Tulle
St Etienne
SAVOIE
Périgueux
DORDOGNE
CANTAL
Aurillac
32
HTE LOIRE
Le Puy
34
11
Privas
ARDÈCHE
9
ISÈRE
Grenoble
10
Valence
DRÔME
Gap
HAUTES
ALPES
LOT
Cahors
LOT ET
Mende
LOZÈRE
Rodez
AVEYRON
11
Avignon
VAUCLUSE
Digne
BASSES ALPES
12
ALPES
MARMES
Nice
Cannes
Agen
Montauban
TARN ET
GARONNE
31
Albi
35
TARN
GARD
Nimes
36
Draguignan
VAR
Toulouse
HAUTE
38
GARONNE
Carcassonne
Beziers
HÉRAULT
Montpellier
Cette
8
BCHES DU RHÔNE
Marseille
13
Toulon
37
40
Foix
ARIÈGE
AUDE
39
Perpignan
PYRÉNÉES ORLES
Bastia
14
CORSE
Ajaccio

merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Miéges

— l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charollais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : **BERRY ET POITOU ORIENTAL.** — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : **LIMOUSIN.** — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — Avec 22 cartes.

32e série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — Avec 21 cartes.

33e série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues

de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — Avec 23 cartes.

34e série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavés et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual.

35e série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36e série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37e série : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38e série : **LE HAUT-LANGUEDOC.** — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan.

Sous presse :

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie

41e Série PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du Gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre.

42e Série : VALOIS ET PARISIS. — En Orxois — la haute vallée de l'Ourcq — la forêt de Villers-Cotterets — Autour de Pierrefond — la forêt de Compiègne — entre l'Oise et le Matz — l'Oise, de l'Aisne au Thérain — l'Oise, de Creil à la Seine — la vallée de l'Authonne — Senlis et la forêt de Hallatte — en Valois — autour de Chantilly — la Goëlle et le Multien — la forêt de Bondy — Vincennes et la Marne — le Parisis — la boucle d'Argenteuil — Luzarches « en France » — la forêt de l'Isle-Adam — Ecouen et Gonesse — le pays de Pontoise.

43e Série : LA BRIE. — Les cerisiers de Dormans — navigation de la Marne — les meules de la Ferté-sous-Jouarre — Autour de Meaux — la Marne de Meaux à Chelles — au long du Grand-Morin — les fromages de Coulommiers — vallée de l'Aubetin — la Brie forestière — la vallée de l'Yerre — entre l'Yerre et la Seine — le pays de la Bassée — le pays de Montois — les roses de Provins — la falaise de Brie — les ateliers de Romilly — la forêt de Sénart — l'usine de Noisiel.

44e Série : **HUREPOIX ET GATINAIS.** — Les lilas forcés — autour de Sceaux — Palaiseau et Orsay — la vallée de Chevreuse — les vaux de Cernay — en Hurepoix — l'Orge et la Remarde — les maraîchers de Montlhéry — Corbeil et Petit-Bourg — les usines d'Essonnes — la forêt de Fontainebleau — les raisins de Thomery — le Loing à Moret — Nemours et ses sablières — en Gâtinais — la vallée de l'Essonne — la vallée de la Juine — l'Etampois.

45e Série : **DE BEAUCE EN VEXIN.** — Autour de Versailles — l'école de Saint-Cyr — le Josas et la Bièvre — les Yvelines — Epernon et Maintenon — la vallée de la Voise — la Beauce Chartraine — un chemin de fer militaire — les volailles de Houdan — le pays de Montfort l'Amaury — les eaux d'égout à Gennevilliers — Marly et Saint-Germain-en-Laye — la vallée de la Mauldre — la Seine de Paris à Meulan. la Seine de Meulan à Vernon — le pays de Madrie — le Mantois — l'Authie — le pays d'Arthies — en Vexin français.

En préparation :

46e, 47e et 48e Séries : **PARIS.**

Mai 1904. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

LES ARMÉES ET LES FLOTTES MILITAIRES
DE TOUS LES ÉTATS DU MONDE

Composition et Répartition en 1904. — Brochure in-8 . . **75** c.

L'ARMÉE ET LA FLOTTE DU JAPON
Composition et Répartition en 1904

Brochure in-8 de 61 pages . . . . **75** c.

L'ARMÉE ET LA FLOTTE DE LA RUSSIE
Composition et Répartition en 1904

Avec un appendice : ***L'Armée de Mandchourie.*** — Un volume in-8 de 116 pages, avec 3 tableaux in-folio, broché . . . . **2** fr.

Les Sous-marins et la prochaine guerre navale, par H. Noalhat. 1903. Un volume in-12 avec 21 figures, broché. . . . . **3** fr. **50** c.

La Chine à terre et en ballon. Reproduction de 272 photographies exécutées par des officiers du génie du corps expéditionnaire et groupées sur 42 planches in-4 en phototypie avec légendes explicatives. 1903. Sous couverture imprimée . . . . **12** fr. **50** c.
En un élégant portefeuille en percaline gaufrée or et couleurs, plaques spéciales . . . . **15** fr.

Jaunes et Blancs en Chine. — Les Jaunes, par J. Pène-Siefert, membre de la mission Paul Bert en Indo-Chine, délégué près la cour de Hué. 1902. Un volume in-12 de 514 pages, broché . . . . **3** fr. **50** c

La Campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75, par V. Tariel, lieutenant-colonel d'artillerie. Un volume in-8 de 109 pages, avec 12 figures et une carte spéciale hors texte, broché . . . . **2** fr. **50** c.

Le Génie en Chine (1900-1901), par E. Legrand-Girarde, colonel du génie. 1903. Un vol. grand in-8, avec 140 grav. et 11 planches hors texte, br. **6** fr.

Les Rivages indo-chinois. *Étude économique et maritime,* par R. Castex, enseigne de vaisseau. 1904. Un vol. in-8, avec 6 croquis hors texte, br. **5** fr.

L'Océanie française. Les Intérêts français dans le Pacifique. *Tahiti, Nouvelles-Hébrides, Canal de Panama,* par Ch. Lemire, résident honoraire, conseiller du commerce extérieur. 1904. Un volume in-8, avec 3 cartes et 20 photogravures, broché. . . . . **2** fr.

Les Pannes en Automobile. *Leurs méfaits, leurs remèdes ; ce que doivent contenir les coffres d'une voiture automobile,* par H. Genty, capitaine d'artillerie. 2e édition. 1904. Brochure in-8 avec figures. . . . . **1** fr. **50** c.

La Force physique. *Culture rationnelle. Méthode Attila. Méthode Sandow. Méthode Desbonnet.* La santé par les exercices musculaires mis à la portée de tous, par le professeur Desbonnet, fondateur des écoles de culture physique de Lille, Roubaix, Paris. 3e édition. 1904. Un volume in-8 avec 89 fig., broché . . . . **5** fr.

Le Mouvement et les exercices physiques. Leçons pratiques sur les systèmes osseux et musculaire, par le docteur L. E. Dupuy. 1893. Volume in-8 de 358 pages, avec 139 figures, broché . . . . **5** fr.

La Télégraphie sans fil et les Ondes électriques, par J. Boulanger, chef de bataillon du génie, et G. Ferrié, capitaine du génie. 5e édition, augmentée et mise à jour d'après les expériences de 1904. Un volume in-8 avec 111 figures, broché. . . . . **4** fr.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

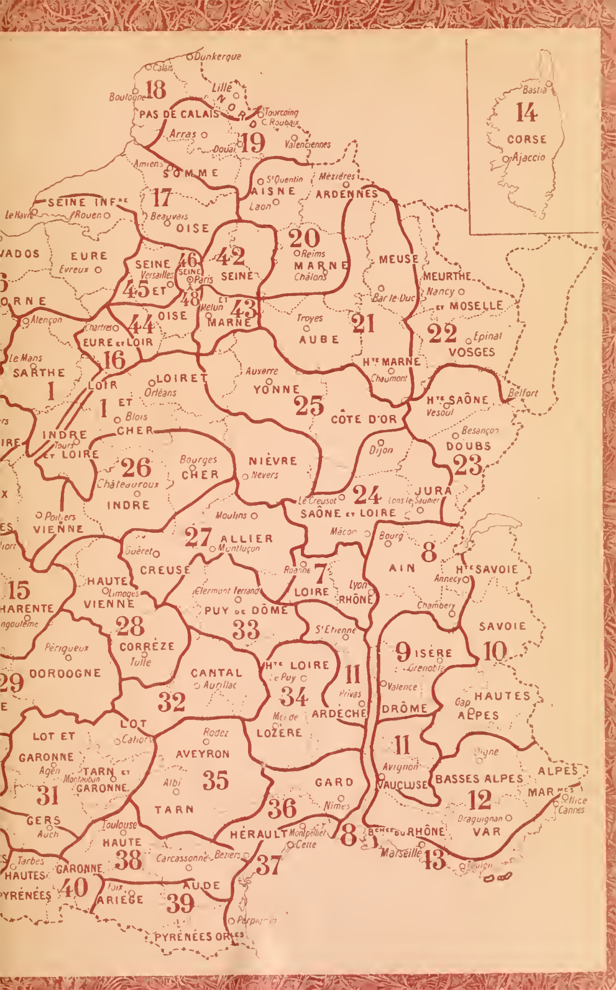
Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique : I.** *D'Arcachon à*
4. **— II.** *D'Hoëdic à Ouessant.* [*Belle-Isle.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes maritimes.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord : I.** *Flandre et Littoral.*
19. **Nord : II.** *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Basse-Marche et Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
3 . **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy, Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**

SOUS PRESSE :

39. **Pyrénées orientales.** — (*Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.*)
40. **Pyrénées centrales.** — (*Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.*)
41. **Pyrénées occidentales.**
42. **Valois et Parisis.**
43. **La Brie.**
44. **Gâtinais et Hurepoix.**
45. **De Beauce en Vexin.**
46-48. **Paris.**



Dunkerque
Calais
Boulogne
18
Lille
NORD
PAS DE CALAIS
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
19
Valenciennes
Amiens
SOMME
St Quentin
Mézières
AISNE
ARDENNES
17
SEINE INF^re
Le Havre
Rouen
Laon
Beauvais
OISE
14
CORSE
Bastia
Ajaccio
20
Reims
MARNE
Châlons
MEUSE
MEURTHE
Nancy
ET MOSELLE
Bar le Duc
EURE
Evreux
SEINE ET OISE
Versailles
46
SEINE
Paris
42
45
48
Melun
SEINE ET MARNE
43
Troyes
AUBE
21
22
Epinal
VOSGES
ORNE
Alençon
Chartres
44
EURE ET LOIR
16
Le Mans
SARTHE
1
LOIR ET CHER
LOIRET
Orléans
Blois
Auxerre
YONNE
25
H^te MARNE
Chaumont
H^te SAÔNE
Vesoul
Belfort
CÔTE D'OR
INDRE ET LOIRE
Tours
CHER
Bourges
26
Châteauroux
INDRE
NIÈVRE
Nevers
Dijon
Besançon
DOUBS
23
JURA
Lons le Saunier
24
Le Creusot
SAÔNE ET LOIRE
Poitiers
VIENNE
Moulins
27
ALLIER
Montluçon
Mâcon
Bourg
8
AIN
H^te SAVOIE
Annecy
Guéret
CREUSE
Roanne
7
LOIRE
Lyon
RHÔNE
Chambery
15
HAUTE VIENNE
Limoges
Clermont Ferrand
PUY DE DÔME
33
CHARENTE
Angoulême
28
CORRÈZE
Tulle
St Etienne
SAVOIE
Périgueux
DORDOGNE
29
H^te LOIRE
Le Puy
34
11
Privas
9
ISÈRE
Grenoble
10
CANTAL
Aurillac
32
Valence
DRÔME
HAUTES ALPES
Gap
Mende
LOZÈRE
ARDÈCHE
LOT
Cahors
Rodez
AVEYRON
LOT ET GARONNE
Agen
TARN ET GARONNE
Montauban
31
Albi
35
TARN
GARD
Nîmes
36
Avignon
VAUCLUSE
Digne
BASSES ALPES
ALPES MAR^mes
Nice
Cannes
12
Draguignan
VAR
GERS
Auch
Toulouse
HAUTE GARONNE
38
HÉRAULT
Montpellier
Cette
8
B^ches DU RHÔNE
Marseille
13
Toulon
Tarbes
HAUTES PYRÉNÉES
40
Carcassonne
Beziers
37
AUDE
Foix
ARIÈGE
39
Perpignan
PYRÉNÉES OR^les